CLOVIS DUVAL

LES FLEURS TARDIVES



MONTRÉAL

MCMXXIII


TENTANDA VIA

Avec mon amicale
Considération

—

Edouard Duchesne

Janvier 1924

Les Fleurs Tardives

Si ce livre qu'on va connaître

N'est pas pour vivre bien longtemps,

Du moins, il aura pris vingt ans

Comme un acompte, avant de naître.

C. D.

CLOVIS DUVAL

Les Fleurs Tardives



MONTRÉAL

MCMXXIII

A MON PAYS

Sois fier, ô mon pays, d'être fort et superbe
Dans ta beauté,
D'être vaste et d'avoir au front l'hiver acerbe,
Aux pieds l'été ;

Sois fier de contenir dans tes lacs, dans tes fleuves,
Le grand ciel pur
Qui descend rajeunir au sein des vagues neuves
Son vieil azur ;

Sois fier de tes forêts qui prennent la tempête
Dans leurs longs bras,
L'enserrent et n'ont plus que mélodie au faîte,
Murmure au bas ;

Sois fier du long été qui teint d'un éclat rose
Tes cieux comblés,
Et sois fier d'opposer à l'or dont il t'arrose
L'or de tes blés ;

Sois fier lorsque tes soirs te font cadeau des franges
De l'Occident
Ou que l'aube envahit avec des ailes d'anges
Ton ciel ardent ;

Quand de l'hiver tu vois les claires avalanches
Se détacher,
Sois fier qu'il prenne alors des ailes aussi blanches
Pour te toucher ;

Et quand l'hiver s'enfuit sous des regards de flammes
Et fond en pleurs,
Sois fier de ton printemps qui fait briller tant d'âmes
Et tant de fleurs ;

Sois fier du grand air pur qui sous ton ciel limpide
Circule et rend
Le sang plus généreux et le bras plus solide,
Le coeur plus grand ;

Sois fier de conserver pleins d'une saine gloire
Tes prés, tes monts,
Où chaque Canadien peut respirer l'histoire
A pleins poumons ;

Des vieux héros sois fier de conserver la cendre ;
Sois fier de voir
Pour venir y rêver, des flots d'anges descendre
Avec le soir ;

Sois fier de ton passé qui sourit et qui souffre
Sans se troubler,
De ton espoir avide où l'avenir s'engouffre
Sans le combler ;

Sois fier de tout cela : ciel pur, forêts hautaines,
Lacs éblouis,
Fier de tes Canadiens et de tes Canadiennes,
O mon Pays !

Mais puisses-tu surtout dans tes rèves prospères,
Sentir en toi
La fierté de garder comme au temps de nos pères
Ta noble foi !

Québec, février 1906.

LA RONDE DES ANGES

I

"Un nouveau siècle luit, aurore salutaire.
Partons, anges de Dieu, descendons vers la terre
Avec nos luths chantants ;
Le Seigneur nous bénit de ses mains paternelles :
Que craignons nous ? Quittons les sphères éternelles
Pour visiter le temps."

Ainsi parla le chef des divines cohortes.
Ils partirent : le Ciel ouvrit ses saintes portes ;
Et de ce seuil béni
Où les élus pressaient leurs phalanges fidèles
On n'entendit bientôt que de longs frissons d'ailes
Passer dans l'infini.

II

Ils s'en vont. Dans l'azur chaque ange vole et prie ;
Ils penchent tous un front couvert de rêverie ;
Ils sont beaux ; autour d'eux les airs sont parfumés ;
En vain l'humilité les couvre de ses voiles :
Leurs fronts sont des soleils et leurs yeux des étoiles ;
Jamais astres pareils, dans nos cieux allumés.

Les voilà qui déjà planent sur notre monde.
Ils regardent avec une pitié profonde
S'écouler à longs flots
Le temps, fleuve rapide orné de vaines moires
Qui va, gonflé de jours et gonflé de nuits noires,
Comme un coeur de sanglots.

Ils entendent avec une tristesse amère
Le bruit triste émergeant de sa vague éphémère :
Bruit de cris, bruit de pleurs, et que l'éternité,
Jetant comme la mer qui voudrait boire encore
L'avide grondement de son remous sonore,
Aspire incessamment dans son sein redouté.

Là-Haut, l'immensité disait au temps qui passe :
"Viens !" Et les voix du temps errantes dans l'espace,
Tristement répondaient.
O mystique duo plein d'ombre et de mystère,
Qui descends de l'azur et montes de la terre
Les anges t'entendaient !

Notre terre tournait sous leurs pieds, agrandie.
Dans l'espace, faisant un immense incendie,
Les mondes l'embrasaient de leurs regards de feu.
Ils descendent toujours. Voici le sol et l'onde ;
Voici les monts géants. Puis la cohorte blonde
Se dispersa soudain selon l'ordre de Dieu.

Les uns vont vers l'Afrique et d'Autres vers l'Asie ;
Ils glissent dans les airs comme la poésie
Qui passe sur les coeurs ;
Mais d'autres, qu'un rayon plus céleste enveloppe,
Planent, l'aile immobile, au-dessus de l'Europe
Avec des chants vainqueurs.

"Une ville" dit-on dans la phalange sainte.
Quelque chose de grand reluit dans son enceinte ;
On dirait un foyer d'ineffable clarté ;
Voyez l'encens divin qui monte des grands dômes ;
Voyez ces fiers clochers, éblouissants fantômes,
Qui se dressent coiffés d'un immortel été. .

"Oh, c'est Rome. . . Hosanna ! Rome, ville Eternelle
L'infaillibilité se mire en ta prunelle ;
Et ce flambeau pieux
Sur lequel, nations, vous soufflez à votre aise,
Cet oeil de l'univers, l'illustre Léon Treize
N'en éclaire que mieux. . .

"O glorieux vieillard qu'une brise mystique
Fait vibrer comme un luth à la voix prophétique,
Comme jadis le Dieu qui versa tant de pleurs

Tu marches dans la vie avec des croix pesantes.
Le Christ fut couronné de tortures cuisantes ;
Ton vieux front participe à ses saintes douleurs.

"O grand astre de paix au milieu des tempêtes ! . . .
Ta splendeur éblouit les yeux, courbe les têtes,
Et fond les coeurs glacés.
Dans ton corps transparent on ne voit que ton âme ;
Et la mort, oubliant ton corps qu'elle réclame,
Passe les yeux baissés."

Vienne. . . . Berlin. . . . Paris ! En un geste oratoire,
Paris, comme un drapeau levait sa grande histoire :
Les peuples se courbaient ainsi que des roseaux.
Alors-devina-t-il les anges dans l'espace ? —
Paris qui sait d'instinct quand un bruit d'ailes passe
De ses clochers béants lâcha ses grands oiseaux. .

Les cloches de Paris chantaient ; d'autres encore
Agitaient leurs battants sur la France sonore ;
Et les anges penchés
Disaient : L'airain bénit c'est le coeur de la France.
Il faut un coeur qui batte en ces jours de souffrance,
N'est-ce pas, vieux clochers ?

C'était beau ! . . . Dans les airs, ainsi que des mésanges,
Les rumeurs de métal croisaient le vol des anges ;
Les deux célestes bruits l'un dans l'autre flottaient . . ;
Un son d'airain qui meurt resssemble au bruit d'une aile.
En bas tous les clochers, d'une voix solennelle
Martelaient leur prière. Et les anges chantaient.

"Il faut que Paris soit maître encor de la terre ;
Il faut que le vieux sang qui gonfle son artère
Ne tarisse jamais.
Le vrai sang de la France est la foi catholique ;
Il faut un coeur qui batte en chaque basilique,
Cloche, tu le promets ?"

Les anges descendaient, faisant leurs voix plus proches,
Et, conversant toujours avec les saintes cloches,
Répétaient ce grand mot "promets !" dans l'air serein ;
Et les clochers vibrants aux âmes ébranlées,
De leurs chaînes de sons couvrant monts et vallées
Enserraient le pays dans un serment d'airain.

III

Les anges agitaient leurs ailes éclatantes ;
La distance rongeait le Vieux-Monde emporté ;
L'Europe était un camp et les villes des tentes ;
En face, l'océan aux vagues haletantes
Secouait son manteau comme un homme irrité.

IV

"Traversons la mer orageuse
Dit la phalange voyageuse
En s'élançant vers le Couchant.
O mer ! De tes flots pêle-mêle
Où le nuage noir se mêle
S'élève plus d'un cri touchant. . .
Navire en détresse, courage !
Marin, sois ferme dans l'orage ;
Prête l'oreille à notre chaut.

"Eh, quoi ? La tempête redouble ?
Le flot s'entre-choque et se trouble ;
L'éclair déchaîne ses clartés.
Sur la vague qui hurle et croule,
Déjà le navire se roule ;
Le mât cède aux vents ameutés,
Qui déchirent ses voiles veules ;
L'abîme ouvre toutes ses gueules,
Voici la mort de tous côtés !"

"Adieu Pays, Adieu village,
Clocher faisant un blanc sillage
Au ciel natal d'un bleu si beau !

Adieu, coin de terre où la joie
Avec les épis d'or flamboie
Sous le soleil, calme flambeau !
Adieu, mère qui pleure et prie.
Si l'océan fut ma patrie
Il faut bien qu'il soit mon tombeau !"

"Que dis-tu là dans la tempête,
Marin ? Quoi ? Tu courbes la tête ?
Le désespoir t'a-t-il crié :
"Meurs !" Quoi ! Sous ton caban de toile
Ta force fuit, ton coeur se voile,
Ton courage s'est replié ?
C'en est fait . . . . . non : Le flot expire !
On n'eut pas peur dans le navire :
En se courbant on a prié. . .

"Maintenant, d'un puissant coup d'aile,
Allons voir ce peuple fidèle
Que le ciel se plait à nommer.
Son sol a bu la saine gloire,
Ses fleuves chantent son histoire,
Sa grande âme le fait aimer.
Et, la Foi sur leurs tuiles vierges,
Ses clochers semblent de grands cierges
Qui brûlent sans se consumer.

"Volons plus vite, le temps presse ;
Il tarde à notre sainte ivresse
De franchir les flots écumeux.
Seigneur ! notre regard de flamme
Ne perçoit partout que la lame
Dans cet espace où tu nous meus !
Mais non : des montagnes surgissent ;
Autour d'elles les flots bondissent ;
Elles, semblent bondir comme eux.

"Salut ! Salut, sublime terre
Qui portes sur ta robe austère
L'éclat qui ne peut se ternir !
Salut, pays, vaste domaine
Où le souffle de Dieu nous mène
Pour consoler et pour bénir.
Salut ! Tu mêles sur ta face
Un grand passé que rien n'efface
A l'aube d'un grand avenir !

V

"Voici le St-Laurent, vaste et superbe fleuve,
Idole et souverain d'un peuple qu'il abreuve,
Masse d'eau qui charrie avec un vague éclair,
Pour tous les fronts courbés vers les grandeurs passées,
Dans ses vagues d'azur des légendes tassées
Que la brise recueille et disperse dans l'air.

"Oh ! La nature a fait en lui de grandes choses !
Sauvage, il était plein, déjà, d'apothéoses ;
Avant ses grands destins il eut ses grands oiseaux,
Le ciel voulut combler ses haleines sonores
D'un trésor infini de sublimes aurores
Avant le fier matin des clochers dans ses eaux !

"Rien ne vient remuer sa mémoire profonde.
Ce coin de pignon gris profilé dans son onde,
Cette gerbe massive ou l'épi d'or brilla ;
Cette croix lui versant sa souffrance divine,
Il a tout enfoui dans sa vaste poitrine ;
Dans sa vague pensée il retient tout cela.

"La guerre vint, dressant ses tonnantes batailles ;
Des héros canadiens il sait toutes les tailles ;
Il connaît tous leurs noms, même ceux que l'oubli
A couverts à jamais de son écharpe noire.
Noms ignorés, exploits inconnus, sa mémoire
Connaît tout, garde tout, ayant tout recueilli.

"Il vit bien des drapeaux où la gloire ruisselle
En revenant vainqueurs le saluer de l'aile,
Le canon l'acclamer d'un tonnerre content,
Et, pacifique ainsi qu'une lionne aïeule,
Envoyer les vapeurs qui sortaient de sa gueule
Paisiblement jouer avec son flot chantant.

"Mais il connaît aussi plus d'une triste époque ;
Ces jours noirs qu'avec pleurs le Canadien évoque,
Dans sa vague mobile il les prit en passant ;
Car, s'il a reflété des jours purs et sans voiles,
Son sein s'est lamenté sous des nuits sans étoiles
En trouvant dans ses plis des larmes et du sang.

"Çhaque jour il montait, plein d'un funèbre rêve,
Laver tous ses roseaux et dérougir sa grève ;
Puis il s'en revenait d'un mouvement lassé,
Compter dans le silence, après le bruit des armes,
Ce qu'il avait cueilli de douleurs et de larmes,
Pour les mettre en son lit, coffre-fort du passé !

"Qu'il était loin le temps des pacifiques heures !
Aujourd'hui plus de trêve. On brûle les demeures ;
Plus de blés jaunissants qui volaient du soleil ;
Plus de fronts en sueurs que la moisson macule
Saluant l'Angélus avec le crépuscule,
Ou, le matin, de l'aube attendant le réveil.

"Mais si de grands regrets lui venaient de ces choses,
Il savait les cacher dans ses entrailles closes ;
A le voir on eût dit qu'il n'avait rien senti.
Il fallait, n'est-ce pas, sourire à la souffrance,
Et ranimer tous ceux qui mouraient pour la France ?
Bien des fois, de son sein, ce mensonge est sorti.

"Le jour, quand les soldats partaient pour les batailles,
Un hymme belliqueux sortait de ses entrailles ;
Il chantait, ce bon fleuve, et dévorait ses pleurs.

Mais, quand l'heure posait sur lui ses mains nocturnes,
Des sanglots éclataient sur ses flots taciturnes
Tandis que les guerriers endormaient leurs douleurs.

"Oh, que ce fleuve est grand, que son onde est sacrée !
Qu'il a de beaux éclairs sous sa robe azurée,
Qu'il a de bruits sereins dans ses mouvants accords !
Oh ! qu'il a de noblesse en lui seul condensée ;
Comme il doit doucement ballotter la pensée
Quand le poète ému vient songer sur ses bords !

"O fleuve, fais monter vers toute âme limpide
La large et douce voix de ton clavier humide.
Chante-lui le passé, parle-lui d'avenir.
Un peuple te bénit, vieux barde de victoire !
En écoutant ta voix, il entend son histoire ;
En puisant de ton onde il puise un souvenir !

"Voici Québec, berceau du livre et de l'épée,
Pivôt sur lequel tourne une grande épopée !
Du peuple canadien ce fut le premier nid ;
Vrai nid de braves d'où l'aigle de la victoire
S'envolait pour cueillir page à page une histoire,
Et revenait chargé vers son rocher béni.

"Québec ! Oh, saluons de nos voix angéliques
Ses lointains souvenirs et ses vieilles reliques,
Qui restent les témoins de ses nobles succès !
C'est le coeur du Pays ; et le sang d'une race
Circule chaud autour de ce bon coeur vivace
D'où rayonne à longs flots l'antique esprit français

VI

Déjà la nuit tombante emplit les cieux moroses ;
Les nuages troublés froissent leurs manteaux roses ;
Le soir sourit, puis meurt, dans les cieux envahis
Les anges se sont tus et vont à tire-d'aile,
Après avoir longtemps scruté la citadelle,
Scruter tout le pays

VII

Forêts où le vent chante
Sa romance touchante
Sans jamais se lasser,
Dans votre rêverie
Sur votre front qui prie
Les voyez-vous passer ?

Toi, vague somnolente,
Dont la course est plus lente
Et l'opale obscurci ;
Et vous, frères des ondes,
Epis des plaines blondes,
Les voyez-vous aussi ?

Et toi, vieille demeure,
Belle à voir à cette heure
Où descend le sommeil,
Verrais-tu, d'aventure,
Du haut de ta toiture,
Leur escadron vermeil ?

Enfant, des anges frère,
Bercé par une mère
Qui fait douce sa voix,
Dans cette nuit trop brève
Où ta jeune âme rêve,
Sans doute tu les vois ?

Temple, sainte demeure,
Où Dieu donne à toute heure
La vie et son amour
A tous les cœurs fidèles,
Sens-tu passer des ailes
Dans tes clochers à jour ?

Airain qui de ta cage
Parle avec le nuage,

Sais-tu pourquoi, ce soir,
Sans qu'on tire ta corde,
Ton harmonie accorde
Des voix dans le ciel noir ?

Orgues, qui donc vous donne
Ces accords que personne
Ne peut rendre si doux ?
Vous, sombres cimetières,
Sentez-vous sur vos pierres,
Se poser des genoux ?

Plaines, forêts altières,
Temples et cimetières,
Fleuves au manteau bleu,
Ces légions sans nombre
Qui voltigent dans l'ombre,
Sont les anges de Dieu !

VIII

L'aube n'était pas loin. De leurs ailes rapides
Ils avaient tous gravi le front des Laurentides,
Quand un ange, inquiet, le dernier à venir,
Dit aux esprits divins prêts à quitter ce monde :
"Que sera, quelque jour, cette race féconde ?
Son passé fut bien beau, quel sera l'avenir ?"

Alors un chérubin dans un sublime geste,
Indiquant le Couchant noir de sa main céleste,
Aux anges attentifs dit : "Voyez ! Et pendant
Que leurs yeux s'efforçaient à plonger dans les ombres,
Le ciel sembla soudain ouvrir ses portes sombres
Puis une aube de feu sortit de l'Occident.

"Regardez, s'écria le chérubin prophète,
Le passé qui surgit. Elle n'est pas surfaite
Cette histoire des preux que la lyre chanta.
Voilà bien sa splendeur vaste comme l'aurore."

Puis tournant sa main vers l'Orient sombre encore,
Il dit : "Avenir, monte !" Et l'avenir monta.

Moment sublime ! On vit dans la nuit qui s'efface
Deux horizons en feu se trouver face à face.
Mais l'avenir soutint les regards du passé
Qui cherchaient dans ses yeux comme l'âme dans l'âme ;
Et les anges voyant cette lutte de flamme,
S'envolèrent contents dans le ciel embrasé.

"Canada ! dit encor, là-haut, la voix céleste,
Comme un grand diamant ton fier destin te reste ;
Au soleil de la foi, ses reflets seront beaux.
Sache écouter toujours dans ta splendeur agreste,
La voix de l'avenir et la voix des tombeaux !"

Collège de Trois-Rivières. . . Mars 1903.

COMMENTAIRE APRÈS 15 ANS

C'était fort bien, jeune homme, et ton doux chauvinisme
Mettait un bandeau rose à tes yeux ébahis ;
Mais, depuis, ayant mieux connu le mécanisme
Du rouage douteux où s'en va ton pays,

Voyant, de jour en jour, nos libertés, conquises
Par deux siècles d'efforts et de sang répandu,
S'en aller et se fondre ainsi que des banquises
Au gouffre de l'esprit national perdu,

Le même homme, plus vieux de quinze ans doit te dire
Que ces chants d'écolier, prophètes enfantins,
Aujourd'hui courent risque, hélas ! de faire rire
Avec ces corps-à-corps des soirs et des matins !

Car, du pas où l'on va dans l'aventure étrange
Il n'est pas sûr du tout si les matins vaincront,
Et s'il ne faudra pas pour celà plus qu'un ange
Quand, au siècle futur, ces esprits reviendront.

Ne rougis pas, pourtant, du juvénile oracle ;
Il peut être très juste et tout dépend de nous ;
Nous avons deux moyens pour faire ce miracle :
Savoir lever la tête et plier les genoux !

Mars 1918.

A LA STATUE CHAMPLAIN

O toi, qui trônes là sur le haut promontoire,
O puissante statue au galbe souverain,
Pourquoi donc as-tu mis dans ta forte main noire,
Ton grand chapeau d'airain ?

Quand tu nous apparus au sein d'un jour de fête,
Colosse que les ans ne pourront remuer,
C'était à toi d'avoir ton chapeau sur la tête,
A nous de saluer.

Pour règner parmi nous, que voudrais-tu donc être ?
Un grand homme ? Un héros ? Un guerrier plein d'éclat ?
Le père d'un Pays ? Mais, Champlain, notre maître,
Vous fûtes tout cela.

Ce Québec que tu vois sous ta noire paupière,
Offrir de sa terrasse, imposante hauteur,
Son cœur au souvenir, son front à la lumière,
Vous en fûtes l'auteur.

Ce peuple grandissant dont la ferveur te touche ;
Ces croix ouvrant leurs bras dans leur grave entretien ;
Ce murmure français qui court de bouche en bouche,
Tout celà t'appartient.

N'êtes-vous pas de ceux que les peuples vénèrent ?
Il fallait vous couvrir sans vous occuper d'eux
Le jour où votre nom et l'airain s'incarnèrent,
Immortels tous les deux.

Encor, si nous avions attendu qu'on salue
Pour rendre cet hommage à ton bronze muet !
Mais déjà dans nos cœurs ton ombre était élue
Et l'on t'y saluait !

De même qu'aujourd'hui, Père de la Patrie,
Près de ton monument tu nous vois attroupés,
Autour de ta mémoire immuable et chérie,
Nos cœurs étaient groûpés.

Et pourquoi donc, alors, trop évidente faute,
Vîntes-vous chez vos fils surpris avec raison,
Comme un homme accueilli pénétrant chez un hôte
Et non dans sa maison ?

Non. Vous êtes chez vous, et c'est tout le contraire !
Mais vous avez voulu reparaître à nos yeux
Tel que Jadis, debout, saluant de votre aire
L'avenir et les cieux !

Et maintenant, toujours dans ta Nouvelle France,
Tu veux encor, voyant ton espoir exaucé,
Du même geste qui salua l'espérance
Saluer le passé !

Champlain, quand, une nuit, allant toucher ton ombre,
L'Art, cet ange sublime au sourire serein,
L'avertit qu'il fallait quitter le sommeil sombre,
Pour veiller dans l'airain,

Elle alla voir la ville où le passé s'enfonce ;
Elle le trouva beau ; puis, d'un pas assuré,
Elle revint vers l'ange attendant la réponse,
Et dit : "Je saluerai."

Depuis ce jour, on voit, orgueil pour notre race,
Perpétuel hommage à nos anciens combats,
Un Champlain imposant debout sur la terrasse,
Front haut et chapeau bas.

Un Champlain dominant de son geste rigide
Les toits, les bruits, le peuple au remous murmurant,
Et fier de garder là, tout près, sous son égide,
Québec et Saint-Laurent.

Qu'il est beau de le voir appuyer à son aise,
Ainsi que dans son champ un moissonneur gardien,
Le robuste talon de sa botte française
Sur le sol canadien !

Qu'il est beau de le voir, en tout temps, à toute heure,
Lorsque nous visitons ses domaines sacrés,
Nous dire comme un père au seuil de sa demeure :
"Entrez, mes fils, entrez"!

II

Oh ! Lorsqu'on t'éleva, près de la citadelle,
Au milieu des bravos du peuple et du canon,
Champlain, ce monument, don d'un peuple fidèle,
Emblême de ton nom,

On mit pour rendre encor ta gloire plus complète,
A tes pieds, penché vers les échos rédondants,
Un ange de métal qui tient une trompette,
Et qui souffle dedans.

Que peut-il donc sortir de ses lèvres d'ébène ?
Pourquoi cette ferveur, ce lyrique maintien ?
C'est qu'il mêle toujours un nom à son haleine,
Et ce nom, c'est le tien.

Nos oreilles n'ont pas entendu parler l'ange
Ni pour dire ton nom les longs échos rouler,
Mais dans nos cœurs, en bruit le silence se change
Et parle sans parler !

Champlain, réjouis-toi : ta ville est noble encore,
Et l'âme de tes fils portant ton souvenir,
Comme un nuage ouvert pour recevoir l'aurore
S'ouvre vers l'avenir.

Ange, souffle toujours dans ta noire trompette,
Au sein de la nuit sombre ou du jour opalin ;
Dans nos cœurs canadiens la clameur se répète,
Et l'écho dit : "Champlain" !

Monument, sois toujours pour nous tous un symbole.
Va, nous irons souvent, peuple loyal, uni,
Mendier à tes pieds la saine et douce obole
D'un souvenir béni.

Puissions-nous élever en contemplant ton torse,
De superbes projets dans l'avenir serein ;
Et puissions-nous apprendre en regardant ta force
A les faire d'airain !

Comme un sphynx au matin, parle à notre mémoire ;
Rends pour faire le bien nos cœurs coalisés ;
Sois comme un doigt d'airain posé sur notre histoire
Et qui nous dit : " Lisez ! "

O toi qui, ferme et fier dans le temps où tout ploie,
Impassif, nargueras l'assaut des jours, des soirs,
Comme un rocher pour qui l'orage est une joie,
Les flots des encensoirs,

Tu salueras toujours nos époques prospères,
Et nous, les fils des preux, dignes de leur regard,
Dans cet ample salut que tu fais à nos pères,
Nous prendrons notre part.

Et nous aurons toujours à l'esprit qu'une histoire
Qu'acclame et glorifie un héros tel que toi,
Veut un peuple vaillant et jaloux de sa gloire
Ainsi que de sa Foi !

Verse à jamais sur nous l'ardeur des âmes hautes
Que ton geste bénit sur ton roc redouté ;
Et quand nous faillirons nous plongerons nos fautes
Dans ce bain de fierté !

Nos cœurs, ainsi trempés dans ce flot qui les lave,
Solides comme toi dans leur calme serein,
Conserveront en plus la chaleur de la lave
Que n'a plus ton airain,

Tandis que, d'autre part, emblême sur la foule,
Ton grand chapeau dira le devoir à nos yeux
De maintenir nos fronts dans la hauteur du moule
Laissé par les aïeux !

Québec, Septembre 1904.

L'AUTOMNE

Le ciel a hérissé la crête de ses flots ;
Le chêne a des frissons et l'homme a des sanglots ;
Toute la nature s'étonne.
Les toits semblent frileux ; et les échos sont las
De prolonger sans fin le roulement des glas,
Vague de soupirs. C'est l'automne !

Il fait nuit. Dans un bois qu'effeuille un vent de mort
Un mendiant, courbé sous la bise qui mord,
Fait entendre sa voix cassée.

La tempête est dans l'air et l'air est plein d'effroi ;
Et le vieux a pu voir, les yeux pleurant de froid,
La neige là-haut amassée !

O malheureux vieillard qui traînes tes pas lourds,
Malgré le poids des ans vas-tu marcher toujours
Ou, tantôt, faut-il que tu meures ?
Il neige ! Horreur ! Déjà le sentier est tout blanc ;
La lune va s'éteindre et son disque tremblant
N'a pas éclairé de demeures !

Pas de demeure encor ! Le vieux songe en son cœur :
Dieu ! que le ciel est noir, que le vent est moqueur
Quand il glace une tête grise !
Il neige ! Il neige ! Aux cieux pas de regards divins ;
La neige envahit tout ; elle emplit les ravins
Où siffle l'infernale brise !

Oh ! qui lui donnera l'ardeur de ses vingt ans
Alors que sur son front il avait le printemps,
Alors qu'il narguait la tempête !
Cette nuit, deux hivers hâtent son froid trépas :
Il chemine en sentant la neige sous ses pas
Et de la neige sur sa tête !

Mais l'espérance brille en son cœur incertain.
Soudain il dit : "O ciel ! un feu dans le lointain !
Courage, ô mon âme ravie !"
S'il s'était arrêté sans espoir, morne et seul
Il serait mort ; la neige eut tissé son linceul ;
Maintenant pour lui c'est la vie !

Ainsi, pauvres passants, sur ce sol nous marchons ;
Si la sève et l'ardeur bouillonnent sous nos fronts
Comme une onde qu'un feu dévore,
Nous allons comme si la terre était à nous,
Hautains, fiers, et parfois sans plier les genoux
Lorsque Dieu nous verse l'aurore.

Puis, la tête se courbe et la ride se fait ;
La gaieté dans les cœurs n'a plus qu'un vain reflet ;
Le grand ciel a perdu ses charmes ;
Le vent devenu froid vous pénètre les os,
Et la sueur des fronts mêle ses froides eaux
Aux flots amers des froides larmes !

Vous qui pouviez courir, que vos pas sont tremblants !
Les hivers sur vos fronts ont tombé froids et lents
Et ne cessent pas d'y descendre.
Alors vous recherchez, vieillards aux fronts pesants,
Vos souvenirs, enfouis sous l'amas de vos ans,
Comme des bijoux sous la cendre !

Pensez à la jeunesse et ne la pleurez pas.
Votre voyage achève ; espoir, pressez le pas
Et vous touchez à la chaumière.
O vous tous qui tremblez comme de vieux cyprès,
Marchez jusqu'à la fin, car vos yeux sont tout près
Du ciel, éternelle lumière !

Collège de Trois-Rivières 13 Novembre 1901.

LE CLOCHER NATAL

Il est beau le clocher de l'antique paroisse
Qu'on voit, depuis des ans, s'adosser au ciel bleu
Pour songer dans le calme, y vieillir sans angoisse,
Et pour mieux calculer son vieil élan vers Dieu.

Qu'importe un peu de rouille à sa flèche gothique ?
Cet or, tribut des ans, est fièrement brandi.
Les anciens l'ont voulu moins haut que poétique,
Mais sa longue prière et nos cœurs l'ont grandi !

Il nous paraît si plein de bontés infinies !
Debout dans les blancs toits et les verts champs de foin,
Au sourire accueillant de ses teintes jaunies
Il est, par ses enfants, reconnu de bien loin !

Qu'il est beau de douceur dans sa noble puissance
Quand les oiseaux chanteurs, mêlant avec amour
Leur printemps clair et pur à sa vieille innocence,
Entrent pour s'abriter dans sa poitrine à jour !

Ses cloches ont toujours des voix si symboliques ;
Les rumeurs, sur leurs flancs, savent si bien courir ;
Il naît sous leurs battants des mots si catholiques,
Et ces mots, dans les airs, savent si bien mourir !

Lorsque leurs angelus s'en vont vers le nuage
Quand, au Couchant rougi, le jour va s'immoler,
Elles battent si fort de l'aile dans leur cage
Qu'on dirait des oiseaux qui veulent s'envoler.

Et lui qui sent monter sa prière touchante
Et son âme tinter dans l'azur solennel,
On dirait qu'il s'allonge à mesure qu'il chante
Et qu'il voudrait aussi se rapprocher du ciel !

Puis la nuit vient, cachant des anges dans ses voiles ;
Et le clocher pieux savoure à chaque fois
Le sourire imposant qui tombe des étoiles
Et le doux frôlement des ailes sur sa croix !

Et quand sa voix d'airain de nouveau se révèle,
Et monte, à bruits égaux, vers l'aube s'épancher,
L'astre, dispensateur de la flamme nouvelle,
Après le firmament dore le vieux clocher !

Auprès de lui se sont assises cent demeures
Comme, aux pieds d'un grand vieux, des gerbes de blés lourds.
Et lui sur tous ces toits veille à toutes les heures,
Sans se lasser jamais, mais en rêvant toujours.

A quoi songe-t-il donc ? Que voit-il dans l'espace ?
Sous son regard pensif le passé vient s'ouvrir :
Il pense à ce qui fut jadis, au temps qui passe,
A ceux qu'il a vus naître et qu'il a vus mourir.

Mais si d'une tristesse il a parfois l'empreinte,
Dans son rêve muet il n'a pas de remords
Car il a bien rempli sa tâche noble et sainte :
Il a prié le ciel, il a pleuré les morts.

C'est pourquoi le clocher de l'antique paroisse
Sublime et doux ami de l'homme et du ciel bleu,
A le droit bien acquis de vieillir sans angoisse
Et dresser à jamais son fier élan vers Dieu !

Avril 1906.

LA CHAPELLE TRIFLUVIENNE

L'automne dans les cieux a cueilli l'été mûr ;
La forêt, sous le vent, penche comme un vieux mur
Sous la décrépitude.
Seuls, les cloches vibrants où l'hymne résonna
Semblent se redresser et jeter l'Hosanna
Plus haut que d'habitude.

Pourquoi, temples de Dieu, pourquoi chanter ainsi,
Quand l'arbre désolé voit son front aminci
Par la brise méchante ?
Pourquoi vous réjouir au moment où les glas
Vont monter des tombeaux et s'engouffrer, hélas !
Dans la cloche qui chante ?

O cloches, je comprends votre accent souverain ;
Je crois saisir le sens de tous ces mots d'airain
Que votre branle épelle ;
Et quant ces derniers mots dans l'air gris sont montés,
Votre bouche s'abaisse et vous me chuchottez
Le nom d'une chapelle.

Vous me parlez tout bas comme l'onde au nocher,
Et vous me confiez que dans son fin clocher
Chante le vent rebelle ;
Que les anges de Dieu sont venus pour la voir
Et qu'ils sont remontés sur les brises du soir
En disant : "Qu'elle est belle !"

Que le vieux St-Maurice ombragé de grands bois,
Orgueilleux de savoir ce temple et cette croix
Près de ses eaux tranquilles,
Sent un vaste bonheur sillonner ses vieux flots,
Et fait taire un instant ses antiques sanglots,
Pour sourire à ses îles.

A ces mots ma pensée ouvre ses yeux ravis ;
Et mon cœur se transporte au temps où je te vis,
O chapelle naissante,
Rayonner et grandir sous mon œil enchanté
Comme les premiers vers d'un poème chanté
Par une voix puissante.

J'aime à me rappeler ces moments consolants
Où, trompant quelquefois des regards vigilants,
Nous faussions notre route
Pour brûler des "parfums" dans ton asile sûr,
Car nous aimions à voir entre ces jets d'azur
Travailler à la voûte !

Lorsque le soir tombait en voltigeant partout,
Que nous nous promenions de l'un à l'autre bout
De la cour d'arbres pleine ;

Quand la lune sur toi versait ses rayons blancs,
Tu semblais ces vieux murs que l'âge rend tremblants
Et courbe vers la plaine.

Aujourd'hui, tout s'achève, édifice bénit !
Ton clocher est superbe et tes murs de granit
Portent des fleurs sans nombre ;
Ta croix sur le ciel gris prend un éclat vainqueur :
Tel un puissant espoir élevé dans un cœur
Tempère la nuit sombre.

Oh ! pour te saluer l'arbre endure les vents ;
Le bois ne pleure plus ses panaches mouvants
Ni sa feuille ravie ;
Et la feuille, elle-même, en un flot incessant
Vient à tes pieds s'offrir comme un hommage ardent
De la mort à la vie !

Il te manque pourtant, O demeure des Cieux
Une voix qui bientôt des vents audacieux
Fera taire la morgue.
Un chœur de jeunes voix l'attend pour se former ;
Comme l'âme qu'un corps attend pour s'animer
L'harmonie attend l'orgue.

II

Mais cet orgue viendra sous la voûte bénie
Epancher de son sein des vagues d'harmonie
Qui flotteront avec les vagues de l'encens.
Et ces parfums légers et ces hymnes de flamme,
Suaves tous les deux et tous deux chers à l'âme
Iront faire leur nid dans les cœurs innocents.

L'encens matériel né d'un terrestre arôme,
A longs flots respiré, s'épure au cœur de l'homme,
Se transforme en prière et monte droit vers Dieu ;

Et l'accord qui descend des orgues ruisselantes
Attache la pensée à ses ailes ronflantes
Et l'entraîne de même au dela du Saint-Lieu.

Eh, bien ! Comme en un cor un souffle de victoire,
Orgue, tu chanteras dans tes claviers d'ivoire
Des sons tout imprégnés de paix et de fraîcheur,
Quand, écoutant soudain la foi qui les appelle,
Sous les blancs chapiteaux de la sainte chapelle
Des âmes s'en viendront promener leur blancheur !

Et lorsqu'aussi viendront parfois des fronts coupables,
Tu lanceras sur eux tes ondes impalpables
Avec l'humide bruit des fleuves en courroux.
Alors, en attendant les notes de ta gamme
Se lamenter sur eux et rouler sur leur âme
Ils courberont la tête et prieront à genoux !

Quand novembre partout redira ses alarmes,
A ces plaintes du temps tu mêleras tes larmes ;
Tu souffleras sur nous le souvenir des morts ;
Et tu déchireras l'oubli ce froid suaire ;
Et dans l'âme où descend le deuil du sanctuaire
Pourront naître les pleurs et germer les remords.

Tu pourras moduler une hymne salutaire
Quand le soir versera le silence à la terre
Et la plainte aux grands bois que le froid vient ternir ;
Puis, quand tout se taira dans la nef de sons veuve,
Notre vieux séminaire et sa chapelle neuve,
Recueillis tous les deux, parleront d'avenir.

Ils se diront tout bas le langage des choses ;
Le silence pleuvra partout des cieux moroses ;
Leur entretien pourra sans crainte s'épancher.
Alors le vieux collège : "O Chapelle, O ma fille,
Dis-moi tous les secrets de l'avenir qui brille :
Tu les vois mieux que moi du haut de ton clocher !"

"L'avenir sera beau, vieux collège que j'aime,
Tant que, comme en son champ le laboureur qui sème,
Tu laisseras tomber, toujours, comme autrefois,
Dans toute âme docile où ta herse pénètre
Ces deux germes féconds de la moisson à naître :
Le saint goût du travail et l'amour de la croix !

Ces âmes, Oh ! qui sait ce que tu fis pour elles !
L'éclat de tes labeurs a nimbé tes tourelles ;
Tes souvenirs vers toi viennent avec amour ;
Et ce passé béni qui rend ton âme fière,
Sur ton mur qui jadis s'éleva pierre à pierre,
Tu le sens, flot par flot, s'épaissir chaque jour !

"Ton enfance avant moi fut vaillante et prospère.
Mais, comme au temps jadis, sur ta tête, O mon père,
Des beaux jours rayonnants vont venir se percher ;
Et, gardant ta dévise avec idolâtrie,
Pour la religion et pour notre patrie
Tes enfants à venir combattront sans broncher !"

A ces mots prononcés sous un ciel demi-sombre
Les feux du jour, tremblants sur le soleil qui sombre,
Chercheront un sourire au sein de leur pâleur ;
Et nos grands pins mouvants, ces amis de l'enfance,
Contre les vents du nord se trouvant sans défense,
Sur ces souffles en deuil chanteront leur bonheur.

III

O clochers du Seigneur sonnez longtemps ainsi
Tandis que l'arbre perd son feuillage transi
Dans la brise méchante.
Oui, réjouissez-vous, car dès demain, les glas
Vont monter des tombeaux et s'engouffrer, hélas !
Dans la cloche qui chante !

Oh ! oui, clochers pieux vous avez bien le temps
D'enchaîner par vos glas dans nos cœurs pénitents
La pensée à la bière !
Déroulez aujourd'hui dans les airs satisfaits
Vos chapelets d'accords dont tous les grains sont faits.
Avec de la prière !

Québec, 31 octobre, 1903.

LE RUISSEAU

Parfois, quand le printemps rend les campagnes neuves,
Quand le soleil de mai ressuscite les fleurs,
Un ruisseau, tout gonflé par le flux des grands fleuves
Étale en serpentant ses brillantes couleurs.

Il est clair et profond ; il est vaste et superbe.
Nous pouvons sur l'esquif y glisser tout le jour.
A côté, pour le voir, croissent des touffes d'herbe
Et l'arbre renaissant s'y mire avec amour.

Il courra quelque temps, recevant dans son onde
Les perles de l'aurore et la pourpre des soirs,
Mais, attendez ! . . . Déjà sa course est moins profonde
Et ses flots sont déjà plus boueux et plus noirs.

C'en est fait ! Le ruisseau n'est qu'un filet plein d'ombres.
Adieu ! ton cristal pur rempli d'un tendre attrait !
La rive, chaque jour, rapproche ses bras sombres,
Et les rayons du ciel vont te boire d'un trait !

Ainsi s'en vont nos jours. Au printemps de la vie
Ils sont larges et clairs, pleins de brillants remous ;
Mais l'abondance, hélas ! leur est vite ravie,
Et puis l'éternité ferme ses bras sur nous !

Batiscan, 23 juillet 1904.

LA MAISON

Ce n'est pas un palais. En cela j'ai raison.
J'ai vu plus beau fronton et plus haute toiture ;
Mais malgré les défauts de son architecture,
C'est la maison !

Elle prend à son tour les feux de l'horizon
Quand l'aube grandissante a coloré l'église.
Qu'importe qu'en clartés une autre l'égalise ?
C'est la maison !

La vétusté la couvre et lui sert de blason ;
Les aieux sont venus y jouer leur saint rôle.
Qui garde leurs portraits, leur trace, leur parole ?
C'est la maison.

Plus d'un chant canadien et plus d'une oraison
Ont volé sur ces murs que la pensée admire.
Dieu doit y regarder avec un bon sourire :
C'est la maison !

Les enfants là-dedans, sont venus à foison,
Et puis ils sont partis pour la bataille humaine ;
Mais qui donc les poursuit, les hante et les ramène ?
C'est la maison.

Elle est propre et partant gaie à toute saison.
Mais, on n'y connaît pas la fatigue épargnée :
L'aisance d'aujourd'hui fut chèrement gagnée
A la maison.

Jamais le déshonneur n'a franchi sa cloison ;
Aucune lâcheté ne l'a jamais flétrie.
On vénère la croix, on aime la patrie
A la maison !

Oh ! de nos souvenirs qu'elle douce moisson
Nous pouvons recueillir dans notre cœur qui pense
Lorsque nous revoyons les lieux de notre enfance
Et la maison !

Oh ! du cœur à nos yeux quel intime frisson !
Comme nous la trouvons coquette et bien parée !
Elle est belle en effet, elle est belle et sacrée
Cette maison !

L'arbre, dont chaque branche est un diapason
Est très grand et très vieux et verse une ombre exquise ;
Qu'il fait bon d'écouter sur lui passer la brise
A la maison !

On trouve des ruisseaux, des roses, du gazon,
Un grand jardin, orgueil de la saison future.
On ne comprend jamais aussi bien la nature
Qu'à la maison !

Tout notre amour est là comme en une prison.
Jamais l'infâme oubli n'en coupera la trame,
Car nous laissons toujours une part de notre âme
A la maison !

Le poète, toujours, t'aura dans sa chanson,
O demeure ! Toujours tu fais battre ses ailes !
Nous faisons de bons vers transparents et fidèles
A la maison !

Il a la bonne part ainsi que l'échanson,
Qui se verse le vin le meilleur dans son verre,
Celui qui peut passer et finir sa carrière
A la maison.

Trois-Rivières, octobre 1911.

LE FORGERON

Le silence planait car c'était grand matin :
A peine un reflet d'aube errait sur les champs d'orge ;
Tout le monde dormait encore, c'est certain,
Mais lui, le forgeron, travaillait dans sa forge.

Il était tout serein ; il avait les bras nus ;
Son calme front luisait sous des sueurs nouvelles.
Il battait le fer rouge et ses chants ingénus
Volaient au plafond noir avec les étincelles.

D'une indigente vie il ne craint pas les maux.
Chaque coup de marteau qu'il donne avec adresse
Est un once de pain de plus pour les marmots.
Et son bras se relève et retombe sans cesse.

Par moments, le soufflet sur les charbons noircis
Comprimait bruyamment ses poumons élastiques ;
Et l'homme à son marteau retournait sans sursis
Et son ombre prenait des grandeurs fantastiques.

On sentait la candeur la paix et le devoir,
Dans ce sombre géant travaillant dans la flamme ;
Et la saine vigueur qui gonflait son bras noir
Devait pareillement circuler dans son âme.

Il devait être fort, il devait être bon.
Son regard était ferme et sa main semblait faite
Pour offrir largement l'aumône et le pardon,
Pour vous presser la main, ou vous casser la tête !

Oh ! lui ne s'est jamais courbé sous un affront ;
Il n'a jamais offert son vote en loterie.
Et gare à qui viendrait insulter à son front
Son foyer et sa foi, sa mère et sa patrie !

C'était bien beau de voir travailler et chanter
Cet homme au bras solide, à l'âme sans reproches.
Tout-à-coup, le clocher, comme pour l'imiter,
Avec un grand brio fit sonner ses trois cloches !

Trois-Rivières Janvier 1910.

VIVE LA CANADIENNE

Vive la Canadienne !
Elle a l'éclat requis
Par la chanson ancienne
Et le renom conquis.
Devant son charme exquis
Il n'est, chose certaine,
Pas de beauté qui tienne.
Vive la Canadienne !

Vive la Canadienne
Dont l'œil verse sur nous
De l'azur, de l'ébène,
Et du printemps à tous.
Devant ses yeux si doux,
Il n'est, chose certaine,
Pas de regard qui tienne,
Vive la Canadienne !

Vive la Canadienne
Qui laisse découvrir
Sous sa candeur sereine
Un cœur à conquérir.
Quand ce cœur veut s'ouvrir,
Il n'est, chose certaine,
Pas un seul cœur qui tienne.
Vive la Canadienne !

Vive la Canadienne
Qui fait des cœurs pieux
Et reste la gardienne
Des vertus des aieux !
Il n'est devant les preux
Pas de race qui tienne
Quand la mère est chrétienne
Vive la Canadienne !

Québec, Novembre 1906.

LES DEUX CHAMPS

Vous voyez ce champ-là ? Le deuil l'a recouvert.
Il fut plein de chansons, d'épis, de gazon vert,
De lumières bénies ;
Mais l'automne a flétri tous ces riants tableaux,
Et le vent dans son vol y roule des sanglots
Et des feuilles jaunies.

Un laboureur est là, qui déchire ce champ.
Il marche à pas égaux, guide le soc tranchant
Sans jamais prendre haleine.
Il va, l'air radieux sous ses labeurs amers ;
Les sillons, sous ses pas, comme les flots des mers
Se creusent dans la plaine.

Il va, malgré le givre et le vent boréal.
Il aime à remuer l'héritage ancestral ;
Et le soc mord les chaumes ;
Et l'homme va toujours, emplissant, sans torpeur,
Les jours de son travail, les sillons de vapeur,
Et ses poumons d'arômes.

Oui, laboure ! Ce champ si lugubre aujourd'hui,
Lorsque les chauds rayons du printemps auront lui
Recevra la semence.
Puis l'été reviendra ; puis tes profonds greniers
S'empliront de froment, ta bourse de deniers
Et ton cœur d'espérance.

II

Mais quel est l'autre champ qui, voisin du premier,
N'a connu de concert que le bruit coutumier
Des soupirs et de la prière ?
Quel est ce morne enclos, Seigneur, où tu permets
Que l'on sème toujours sans récolter jamais ?
Celui-là c'est le cimetière.

Quelqu'un travaille aussi dans ce champ ; chaque jour
Un formidable soc ouvre un profond labour,
Et chaque fois un homme y tombe.
Ce sombre laboureur qu'on nomme le trépas
Travaille nuit et jour ; sous ses funèbres pas
Chaque sillon est une tombe.

O fantôme acharné, repose-toi ! C'est bien !
Laisse-nous ce qui reste ! Il ne laissera rien.
Et toi tertre, gouffre suprême,
Quand le champ à côté se couvrira d'épis
Tu ne nous rendras pas, ouvrant tes verts tapis,
Quelques-uns des défunts qu'on aime ?

Non. Tu dévores tout sans jamais rien donner !
Mais un jour, dans les airs, l'ange fera tonner
Les trompettes de la victoire.
Alors le Fils de Dieu, du fond du ciel serein,
De l'humaine moisson trillera le bon grain
Pour le renfermer dans sa gloire.

2 Novembre 1908.

LA MORT DES VAGUES

Vous pleurez donc ? Pourquoi
Ces sanglots dans les ombres
O vagues, vagues sombres,
Comme l'âme sans foi ?
Il monte de l'effroi,
O flots, de vos décombres !
Pas d'astres ! Le ciel noir
Un par un les élague. . . .
Qu'il est triste de voir
Mourir la vague !

Mais quoi ? le flot errant
Semble enlever son voile ;
L'ombre, funèbre toile,
Fuit en se déchirant ;
Chaque vague en mourant
Eparpille une étoile ;
Elle est heureuse : elle a
Du ciel dans ses plis vagues. . . . .
Vive à ce moment là
La mort des vagues !

Champlain, Septembre 1907.

DANS UN CIMETIÈRE

La cloche à tous les vents dispersa sa prière
Puis dans l'air froid du soir, redit des mots plus sourds ;
De riches monuments ornaient le cimetière ;
Je saluai des yeux leur beauté triste et fière
Et je marchai toujours.

Soudain, une humble croix sur un socle sans charme
Mit, avec sa froide ombre, un frisson sur ma peau.
Contre le triste oubli la tombe était sans arme ;
L'herbe était haute autour. Il me vint une larme
Et j'ôtai mon chapeau.

16 Octobre 1909.

AU POÈTE CRÉMAZIE

On te fête à la fin, et ton triomphe a lui.
Banni, voici l'asile où tu peux aujourd'hui,
Cher ancêtre de nos poètes,
Après avoir jadis par tes hymnes vainqueurs,
Tes malheurs ennoblis, subjugué tous les cœurs,
Dominer pour jamais nos têtes !

Oui, règne pour jamais, toi qu'un jour exila.
O chantre du passé nous te devions cela :
Ton ombre est-elle satisfaite ?
Notre reconnaissance en airain te changea ;
Ton nom était, chez nous, bien solide déjà
Et la transition fut faite.

Désormais tout ton peuple aura sur toi les yeux.
Salut, maître ! Sur toi la grande paix des cieux
Se mêle à la clarté qui tombe ;
Et dans ton lourd sommeil qui n'a pas de remords
Tu pourras murmurer, le soir, à tes vieux morts
Des mots muets qu'entend la tombe.

Car, lorsque ton grand coeur de poète vivait,
Les aïeux se pressaient en foule à ton chevet
Témoin de longues insomnies ;

Ils t'aimaient, te parlaient en termes fiers et beaux.
Ton image, à son tour, aura pour les tombeaux
Des attentions infinies.

Le métal et les morts se chérissent, vois-tu.
L'un s'échauffe au passé d'ardeur et de vertu
Qui de son sein passe à l'histoire ;
Eux aussi de l'oubli sont fiers de surnager
Et leur pesant sommeil est rendu plus léger
De tout le poids de leur victoire !

Tu diras : "Vieux guerriers, vieux héros, levez-vous" !
Ils entendront ta voix, ils se lèveront tous
Chargés de poussière et de gloire.
Le cortège à tes pieds passera souverain ;
Et toi, content, du fond de ton sommeil d'airain
Tu verras toute notre histoire.

Cartier, Champlain, Laval, Dollard, Montcalm, Lévis,
Passeront solennels de leurs troupes suivis ;
Puis, apothéose complète,
Pour te glorifier, tour à tour, les guerriers
Inclineront vers toi leur glaive et leurs lauriers,
Le grand évêque, sa houlette.

Tu verras tout cela de tes yeux sans regards.
Sur tes traits, dans la nuit, quelques rayons blafards
Mettront une gaiété subtile ;
Et le soldat qu'on mit près de toi, triste et beau,
Au vent de Carillon sentira son dtapeau
Frémir dans sa main immobile !

Tu seras grand et beau ! L'étoile au ciel qui dort
Dirigera l'éclat de sa prunelle d'or
Vers ton front où l'ombre s'attache.
Mais l'ombre y restera, monceau lourd et froidi,
Et sous ce sombre amas tu paraîtras grandi
Comme un géant sous un panache.

Oui, ce sera bien beau ! Sur les arbres du parc,
La lune en s'éveillant laissera de son arc
Tomber sa lumière opportune ;
Et, doré vaguement par cet astre lointain,
Le poète verra son rêve qui s'éteint
Se ranimer au clair de lune.

Et les morts passeront en saluant toujours,
Portant leurs blancs drapeaux, traînant leurs canons lourds,
Vagues dans la lumière louche ;
Et toujours devant toi, bel hommage incessant,
Les drapeaux baisseront leur grande aile en passant
Et les canons leur sombre bouche.

Ils paraîtront, fuiront, reviendront sur leurs pas ;
Toi seul, O monument, tu ne salueras pas
Ces guerriers courbés à ta base ?
Que diront les défunts du glacial accueil ?
Ne paraîtras-tu pas figé dans ton orgueil
Comme la glace dans un vase ?

Non ! en un mouvement intermittent et prompt
Les arbres, éclairés, passeront sur ton front
L'ombre d'un rameau qui résonne.
Et toi, la tête claire et sombre tour à tour,
Tu paraîtras un roi, qui, saluant sa cour,
Enlève et remet sa couronne.

Tu les salueras donc ces soldats glorieux !
Ensuite tu verras de tes funèbres yeux
Des flots de batailles grondantes,
Puis, nos aïeux vainqueurs, marchant vers le repos,
Tendre leurs fronts hâlés au vent que les drapeaux
Font avec leurs ailes ardentes.

Puis, tu verras sortir de ces sanglants combats
Un drapeau prisonnier, trainé le front en bas,
De sang et de honte écarlate ;

Puis, l'ayant par la hampe un guerrier possesseur
L'élever devant tous de même qu'un chasseur
Qui tient un oiseau par la patte.

Et lorsque Carillon dans la nuit passera
Un éclair de génie à ton front reviendra
En y jetant des flots d'idées ;
Alors, comme un muet qui voudrait discourir,
Tu sembleras vouloir avec effort ouvrir
Tes lèvres à jamais soudées !

Mais les morts chanteront ce que tu veux chanter ;
Et tu pourras entendre avec ardeur monter,
Parmi les cliquetis des armes,
Ce chant, le plus sublime écrit en Canada :
"O Carillon !" qui fait dans l'œil du vieux soldat
Passer des éclairs et des larmes !

Si, semblant vouloir suivre un caprice soudain,
Je fais surgir les morts et rêver ton airain
O mon poète, O Crémazie,
Si je te pose en roi parmi tous ces grands morts,
Et si je te permets de mêler sans remords
A leurs lauriers ta poésie,

C'est que, venant vers toi, comme vers un seul but,
Le grand passé ne fait que payer un tribut
A ta strophe ample et triomphale ;
Et que, quand un poète après avoir chanté
A sacré des héros pour la postérité,
Après sa mort il les égale !

Oui ! sois donc, chaque soir, roi parmi les défunts !
Et, le jour, entouré de rayons, de parfums
Que la lumière vivifie,
Sous les fuyants accords qui jaillissent des vents,
Tu reprendras ton règne au milieu des vivants
Que ton grand triomphe édifie.

Oui, sois roi, car ce bronze est ta moisson, ton bien.
Quand on sème la gloire il pousse de l'airain
Et l'apothéose commence,
Et le nom devant lui recule l'horizon.
O poète, O chanteur, reçois donc la moisson
Puisque tu jetas la semence !

Puisque ton bronze parle et que la tombe entend,
Dis en ce jour aux morts que ta lyre aima tant
Que toutes ces fêtes t'enchantent,
Que le vent qui te touche est un souffle de mai,
Et qu'il emplit pour toi son parcours parfumé
De bruits de mains, de voix qui chantent !

I I

Poète, tu le fus par l'idée et par l'âme.
Tu ne fus pas un froid et patient rimeur.
Dans chacun de tes vers il pétille une flamme ;
Chez toi, rien de factice, aussi, rien d'endormeur.

Tu ne manias pas l'émail ni l'améthyste ;
Tu ne t'arrêtais pas à ces reflets divers ;
Ton souffle était trop grand pour que tu fus artiste ;
Tu ne ciselais pas, mais tu frappais le vers !

Ton vers était ainsi plus ample et plus limpide.
On y voit la pensée et rien n'y sonne faux,
Et l'élan de ta strophe est tellement rapide
Qu'on se laisse emporter sans songer aux défauts.

Tu chantas nos héros de ta voix cadencée ;
L'orbe de notre histoire était ton firmament ;
Les brises du pays flottaient dans ta pensée
Et les fleurs du terroir en étaient l'ornement.

Tu fus national ! Dans ton œuvre touchante
On retrouve l'éclat des grands jours d'autrefois.
Dans ton vers éloquent c'est un peuple qui chante,
Et le cœur d'un pays vibre et bat dans ta voix !

Tu vivras, car ton œuvre à notre sol s'attache ;
Tu vivras, car ton peuple en sera le gardien,
Car, outre la splendeur de ton œuvre sans tache,
Tu fus homme de foi, tu fus grand Canadien !

Ton œuvre, quoique belle, hélas ! n'est pas finie.
Ton glorieux essor fut tranché par la loi.
Nous eûmes ton talent et non pas ton génie :
Il resta dans ta tête et mourut avec toi.

Car, un jour, se perdit au loin ta voix sonore ;
Le malheur dans ta gorge a comprimé ton chant ;
Un nuage trop lourd écrasa ton aurore
Et l'astre à son matin devint à son couchant.

Ce fut l'exil ! Tu vis tes espoirs en ruines.
Oh ! c'est alors, surtout, que tu fus grand chrétien.
Sur la pente d'un gouffre on s'accroche aux épines :
Ton malheur, accepté, pour toi fut un soutien !

Pourtant, dans ton cerveau la verve se rallume
Et ton cœur mal éteint couve encore un brasier ;
Mais il était trop tard quand tu repris ta plume :
La rouille de l'exil avait rongé l'acier !

Et tu ne pus chanter ! Ce fut ton agonie.
Ton rêve comprimé te tortura souvent
Et tu mourus enfin tué par ton génie :
Pour ta santé mourante il était trop vivant !

Sur ton obscur tombeau pas un ne s'agenouille !
Poète, le trépas qui voulut te venger,
Faisant, pour nous punir, deux parts de ta dépouille,
Donna ta gloire aux tiens, ta tombe à l'étranger.

Et tu dors loin de nous ! Vers ta tombe chérie
Le remords de nos cœurs bien souvent s'envola.
Ce fut un châtiment pour ta pauvre patrie ;
Nous t'avions délaissé, nous méritions celà.

Mais nous nous consolons : ton nom et ta victoire,
Dans un hymen étrange, immortel, émouvant,
Invisibles oiseaux qui volent vers la gloire,
Ont pénétré le bronze et nous t'avons vivant !

III

O brises dont les ailes
S'emplissent d'hirondelles,
D'azur, de parfums doux ;
Souffles de la Patrie
Dont la voix chante et prie
Comme un ange à genoux,
Allez vers le poète
Drapé dans sa conquête
Et passez sur sa tête :
Il passa comme vous !

Bardes au clair ramage,
Oiseaux dont le plumage
Rend le rayon jaloux ;
O vous que l'arbre accueille
Avec un chant de feuille
Pour vous fasciner tous,
Chantez à Crémazie
Votre chanson choisie
Car dans la poésie
Il chanta comme vous !

O forêts ondoyantes
Dont les couleurs voyantes
S'inclinent devant nous ;
Vous qui tendez, branlantes,
Tant de harpes dolentes
Dans vos bras verts et roux,
Jetez vers le poète
Votre voix inquiète,
Pleurez dans la tempête :
Il pleura comme vous !

Vous, dont la haute taille
Tombait dans la bataille
Sans plainte et sans courroux,
O morts, noble poussière
Que notre sol enserre,
Allez au rendez-vous!
Allez, héros sans nombre,
Vers le poète sombre
Pour acclamer son ombre :
Il fut grand comme vous !

Et vous, vagues du fleuve,
Dont la voix toujours neuve
Change avec vos remous ;
O houles, calmes crêtes,
Dont les clartés concrètes
Roulent des cristaux mous,
Offrez-lui sur la grève
Votre existence brève
Car au sein de son rêve
Il mourut comme vous !

I V

Poète, il est fini l'exil expiatoire !
Le triomphe pour toi n'est plus aléatoire ;
Ton nom a désormais du métal pour écrin.
Tu peux entrer front haut dans notre grande histoire !
Pour t'acclamer en souverain
Les morts sortent de leur nuit noire !
Oh ! tu méritais bien ce triomphe notoire !

Ta gloire et ta douleur ont formé ta victoire ;
Après le passé sombre, un avenir serein
Se lève comme un astre et venge ta mémoire ;
Tu souffris dans la gloire
Dors en paix dans l'airain !

Juin 1906.

LE SEMEUR

Voici le jour ; le ciel se dore.
Au fond de l'horizon vermeil
Le vent semble agrandir l'aurore
Et faire monter le soleil.

Dans le grand réveil qui s'annonce
Tout est joyeux, rien n'est amer.
L'étoile dans le ciel s'enfonce
Comme un diamant dans la mer.

Le rossignol partout s'éveille.
Les brises, touchant les forêts,
Retrouvent leurs chants de la veille
Mais plus embaumés et plus frais.

L'heure est salubre et reposée.
Aux champs où vont les travailleurs
Les angelus et la rosée
Tombent sur les fronts et les fleurs.

Les plantes offrent de la myrrhe.
Ton œuvre est belle, O Jéhovah !
Mais moi ce que surtout j'admire
C'est le semeur qui vient et va.

Point obscur dans l'immense plaine,
De sa vaillante et rude main
Il jette sans reprendre haleine
De quoi manger au genre humain.

De se reposer il n'a garde,
Car il se dit dans son esprit
Que sa demeure le regarde
Et que le soleil lui sourit !

Le front gai comme en une fête,
Toujours il sème le bon pain,
Approuvé d'un signe de tête
Par le grand orme et le sapin.

Malgré qu'il peine à chaque mètre
Et qu'il basane son bras nu
Le semeur est chez lui son maître :
C'est véridique et c'est connu.

Pour d'aucuns il n'est qu'un atôme
Et c'est gentil de le railler ;
Mais moi, je l'admire cet homme
Et j'aime à le voir travailler !

Que nos fortunes soient prospères,
Que notre gloire aît de l'éclat,
Ne renions jamais nos pères :
Ils ont tous fait cette œuvre là !

Le sang qui bat dans notre artère
S'il ne s'était pas assaini
Dans le noir creuset de la terre
Serait ou débile ou fini !

C'est pourquoi, j'admire sans trêve
L'homme qui d'un geste fervent
Jette son esprit dans le rêve
Et la semence dans le vent !

A l'égal des semeurs d'idées,
Après les apôtres de Dieu
Ce travailleur aux mains ridées,
Est le plus grand sous le ciel bleu !

A voir s'agiter dans la brise
Sa blouse sombre et son chapeau,
Au milieu de la plaine grise
On le prendrait pour un drapeau !

Regardez-le, c'est poétique.
Nous nous prenons à calculer
Qu'il fait un discours fantastique
En le voyant gesticuler !

Son grand bras qui passe et repasse
En demi-cercle devant lui,
Semble réclamer dans l'espace
Quelque faveur ou quelque appui !

Et moi qui le regarde faire
Heureux et pensif à la fois,
Dans les vapeurs de L'atmosphère,
D'un œil de poète je vois

Se hâter vers son geste étrange,
Monotone mais bien touchant,
L'été qui remplira sa grange
Après avoir doré son champ !

Trois-Rivières, 27-28 Mai, 1911.

LA VIE

Daigne protéger notre chasse
Châsse
De Monseigneur St. Godefroi
Roi !
V. Hugo.

(RIMES FANTAISISTES !)

I

Pour l'enfant l'existence a lui.
Lui
Qui ne vient que d'éclore
Semble la fleur que le matin
Teint
De sa couleur d'aurore.

Pareil au lis frêle et tremblant,
Blanc
Parmi le flot des langes,
L'enfant dans son rêve naissant
Sent
Passer des ailes d'anges.

Il grandit. L'espoir qui promet
Met
Dans le cœur de sa mère
La joie ; et dans ce cœur profond
Fond
Toute pensée amère.

Ce cher petit être, en effet,
Fait
Le jour dans la chaumière
Car il commence son printemps,
Temps
De vie et de lumière.

Il jette ses regards partout.
Tout
Est beau pour ses prunelles.
Son esprit qui bientôt comprend
Prend
De la vie et des ailes.

Ah ! Puissiez-vous durer toujours,
Jours
Remplis de rayons roses,
Qui tombez du haut de l'azur
Sur
Le printemps, temps des roses !

II

Quel est ce front qui vers l'espace
Passe,
Haut et superbe, sans effroi,
Roi ?

C'est, dans son allure rebelle
Belle,
La jeunesse qui veut pouvoir
Tout voir.

C'est cet âge que le jeune homme
Nomme
Avec joie, au front un éclair
Clair.

Voyez, pour que sa rêverie
Rie,
Comme il croit tenir dans sa main
Demain !

Se peut-il que l'heure charmante
Mente,
Se rassombrisse et prenne enfin
Fin ?

Se peut-il que l'âge frivole
Vole
Comme une aile, fuyant tableau,
Sur l'eau ?

Se peut-il qu'un jour la faiblesse
Laisse
Sur ce front où l'ardeur brilla,
Là,

L'empreinte d'un astre qui sombre
Sombre,
Disparaissant dans son sommeil
Vermeil ?

Se peut-il qu'en un soir sans flamme,
L'âme
Devienne comme un vieux manoir
Noir ?

Non ! Son cœur demeure impassible,
Cible
Où l'espoir jette, plein d'attraits,
Ses traits.

Il sent ses ailes ; et sans trêve
Rêve
Aux jours futurs qu'il rend exprès
Près.

O Temps j tu viens sans qu'on t'invite
Vite !
On te voit vite trépassé,
Passé !

Il veut, s'il possède une lyre,
Lire
Dans les espaces nébuleux
Bleus.

Quand l'astre qui là-haut s'épanche
Penche ;
Quand le nuage pourpre et d'or
S'endort.

Alors il voit, sainte phalange,
L'ange
Allumer là-haut ces flambeaux
Beaux,

Qui veillent là, brillants concierges,
Cierges
Sur l'autel superficiel
Du ciel.

Puis il voit la plaine sereine,
Reine
Dans ses épis blonds au revers
Verts ;

Puis le vent qui sur l'eau profonde
Fonde
Des palais sitôt que construits
Détruits.

Alors, le songe qui l'opprime
Rime
Et les vers coulent sans efforts,
Forts.

Sève, qui veux que la jeunesse
Naisse,
Tu rends son bras fort et son sang
Puissant.

Alors, s'il sait que la patrie
Crie :
"Quelqu'un !" Il répond sans émoi :
" Moi !"

Belle saison, que ta verdure
Dure !
Car tes jours clairs ont reflété
L'été !

III

Moins belle est la saison suivante.
Le ciel a l'air
Moins clair ;
Il vente.

Les rayons chauds sont assoupis
Et chaque plaine
Est pleine
D'épis.

Un vent plus froid déjà s'épanche ;
La mer des blés
Troublés
Se penche.

Le moissonneur fauche et, serein,
De sa main ferme
Enferme
Le grain.

Quand l'heure des récoltes sonne,
Le cœur transi
Aussi
Moissonne

Ce que jadis il a semé
Aux heures roses
Des roses
De mai.

Maintenant il pleure et s'effraie
S'il voit son blé
Comblé
D'ivraie.

Que de remords a-t-il, combien ?
Si c'est le crime
Qui prime
Le bien !

Homme, trille ta moisson mûre
Pour que ta fin
Enfin
Soit pure.

Et tu pourras, heureux mortel,
Offrir ta gerbe
Superbe
Au ciel.

Scrute de ton œil qui s'étonne
Les prés, les bois ;
Tu vois :
L'automne !

IV

Voilà ton souffle décevant,
Vent
Qui parles de mort, d'ossuaire,
Au vieillard qui marche en tremblant
Blanc
Comme un pâle suaire !

Ton aile, vent qui n'as qu'un vœu,
Veut
Le rendre plus froid pour la tombe.
En vain ton souffle s'éleva,
Va !
Car il succombe !

Il sent sur lui peser l'effroi,
Froid
Comme la neige de sa tête ;
Et son cœur où l'hiver grandit
Dit :
"Ma tombe est déjà prête !"

C'est qu'il croit entendre son glas
Las
De l'attendre dans les ténèbres,
Secouer ses sanglots ardents
Dans
Les airs funèbres !

C'est qu'il a cru voir des cyprès
Près
D'une fosse nouvelle et sombre,
L'inviter en disant tout bas :
"Bah !
Un jour, tout meurt, tout sombre !"

Quoi ! Déjà l'ombre de la nuit
Nuit
A sa démarche trébuchante !
Ah ! qu'il est loin de son printemps,
Temps
Ou le cœur chante !

Humble vieillard, sois moins transi
Si
Ton âme avec ton Dieu s'accorde ;
Si tu sens tes péchés commis
Mis
Dans sa miséricorde !

Lorsque l'haleine de la mort
Mord
Son corps qui souffre d'avantage,

L'homme n'a pas le froid linceul
Seul
Pour tout partage.

Son âme quitte les hivers
Vers
Des jours plus doux que le dictame ;
Et lorsque tout lui dit : adieu
Dieu
Brille devant cette âme !

Douce Foi, tu rends le tombeau
Beau
Où, comme en une autre chaumière,
Le pécheur qui se reconnaît
Naît
A la lumière !

Novembre, 1905.

A UN MUSICIEN

(BADINAGE)

Avec les tendres primevères
Surgit, en l'an mil-neuf-cent-neuf,
Tranchant sur les vieilles affaires
Un événement flambant neuf

Un jeune artiste devint père ;
Et vous ririez si vous saviez
Qu'on ne le croyait, le compère,
Bon qu'à courtiser les claviers.

Nous aimions sa verve artistique ;
Mais aujourd'hui, sans pérorer,
Il a pris une autre tactique
Afin de se faire admirer.

Il a laissé, bémol, dièze
Dormir un sommeil solennel,
Et maintenant il n'est à l'aise
Que quand il joue en naturel.

Ses yeux se levaient dans l'ivresse ;
Son jeu semblait un vol d'oiseau ;
Aujourd'hui son regard s'abaisse
Et sa main agite un berceau.

La transition est touchante !
Adieu les grands accords flottants !
De rythme d'un berceau l'enchante
Avec sa mesure à deux temps.

En lui chantait à l'aventure,
Suivant son rêve coutumier,
Un poème ! Mais la nature
A fini le sien le premier.

Aussi sa gloire est peu commune
Bien que ses efforts soient trahis.
Croyant travailler dans la lune
Il travaillait pour son pays.

C'est un échec pour son génie.
Qu'il l'accepte sans s'irriter.
L'amour a vaincu l'harmonie :
L'artiste aurait du s'en douter.

Il a notre indulgence entière.
Deux œuvres ! C'était hasardeux.
Il était seul pour la première ;
Pour la seconde ils étaient deux.

C'est le motif de sa défaite.
Allons ! Cher artiste, ta main !
Une des deux œuvres est faite
Tu reprendras l'autre demain.

II

Puisque la gloire humaine oscille
Et ne dure souvent qu'un jour
Il a choisi la plus facile
Et la plus durable, l'amour.

Ne prenons pas un air funèbre
Car, par cette paternité,
En attendant qu'il soit célèbre
Il passe à la postérité.

Cette gloire rien ne la vole.
Tous les talents ont leurs trépas :
La musique dans l'air s'envole
Tandis qu'un nom ne se perd pas !

Mais quoi ? Vas-tu longtemps encore,
Comme sur l'onde un arbrisseau,
Quand t'appelle un clavier sonore
Rester penché sur un berceau ?

Vas-tu laisser périr tes flammes ?
Il te reste —c'est beau d'aimer.—
A faire chanter tant de gammes
Et tant d'oreilles à charmer !

D'ailleurs, fais-lui de la musique
A ce bambin au regard clair,
Pour que son instinct artistique
Soit le premier rendu dans l'air.

Les arts nous charment l'existence.
Va ! Renouvelle tes exploits :
Tu lui dois cette autre naissance
Et tu seras père deux fois !

Reprends cette œuvre musicale
Qu'un petit intrus étouffa . . . . . .
Déjà ton extase inégale
Tend à descendre en clef de fa,

Lorsque dans tes nuits d'insomnie,
Sans faire le papa grondant
Tu goûtes moins cette harmonie
Que fait éclore un cri strident.

19 Juillet 1909.

CHANSON SANS AIR

Quelques uns préfèrent au jour
La nuit de juin aux souples voiles
Avec ses poussières d'étoiles,
Ses frais parfums, ses chants d'amour.

D'autres aiment sous leur paupière
Le vaste éclat d'un jour d'été ;
Leur rêve qui vit de clarté
Vole bien mieux dans la lumière.

Or, moi, j'aime les deux ; partant,
Tu ne peux jamais que me plaire
Car tes yeux sont une nuit claire
Et ton teint un jour éclatant.

15 Octobre, 19. .

ECRIT SUR UN PORTRAIT

La nature, cette ouvrière,
Qui, chaque soir, d'un tour de main,
Façonne en hâte et sans misère,
Des têtes pour le lendemain,
En était à cette binette.
Un loustic qui passait par là,
Pour lui causer une venette,
De sa grosse voix dit : "Hola !
Qu'est-ce que tu fais, la commère ?"
A ces cris, indignée, amère,
La vieille échappa le pinceau
Qui retouchait le jouvenceau.
Du feu flamba dans sa prunelle.
"Je n'ai mis que l'esprit" dit-elle !
De plus, par vos cris satanés,
Vous m'avez fait manquer le nez. . . . .
Osez faire encor la pareille !"—
—"Tout doux, tout doux, la belle vieille,
Reprend le passant qui sourit ;
Votre ébauche est fort acceptable ;
Un nez mal fait, et de l'esprit ?
Vous en ferez un homme aimable !"

12 mars 1913.

LE RÊVE

(SATIRE DE COLLÈGE)

Cédant à je ne sais quelle torpeur profonde,
Un matin, prétextant qu'autour de moi l'on dort,
Le coude sur Pascal, figure unique au monde,
Je suivis, aussi moi, le vol d'un rêve d'or.

Combien de temps ainsi volai-je dans l'espace ?
Je ne sais ; mais soudain, je sens Pascal frémir,
Et j'entendis sa voix, voix lugubre, voix basse,
Comme celle du vent qu'un antre fait gémir !

"Enfant, dit-il, Enfant ! Ton coude me profane !
Mon nom est assez grand pour braver tous les cris,
Je puis sans défaillir porter tous les mépris
Mais je n'ai jamais pu porter le poids d'un âne !"

Mais mon bras pressurait toujours le livre noir ;
De mon coude brutal à ma paupière close
La science montait comme par endosmose,
Je devenais savant sans m'en apercevoir.

"Au secours, Eysséric !"—"Je cisèle un problème
Et ne puis le laisser"—"Mais je meurs, malheureux !"—
—"Hélas, beau théorème immense et ténébreux
Il faut que je te quitte !... Ah ! mais, comme il est blême !

"Ce n'est donc pas pour rire ! Allons, allons, garçon,
Me cria-t-il alors d'une voix de trombone,
Tu veux une leçon ? Eh, bien ! tu l'auras bonne
Et je vais t'éveiller de la belle façon !

"Tiens, attrape !" dit-il ; puis un crayon énorme
Sur mon front frais rasé s'abat avec fracas ;
Mais mon sommeil profond sans en faire de cas
Pèse, d'un poids plus lourd, sur le livre difforme.

Il lance un calepin qui produit peu d'effet.
La rage emplit d'éclairs ses prunelles sacrées,
Puis, plongeant dans la boite aux racines carrées,
Sa main s'arme au hasard pour punir mon forfait.

Ce fut pendant longtemps une sombre avalanche
De problêmes poudreux qui vinrent m'assaillir ;
Mais je dormais toujours, plus heureux qu'un vizir
Qui se perd dans les flots de sa tunique blanche !

Puis, je sentis le choc d'une progression
Marchant au bras osseux d'un géant théorème ;
Puis vint un axiôme au profil de carême.
A ce contact glacé je sentis un frisson.

Puis vinrent à leur tour les règles de mélange,
Puis les angles aigus aux terribles segments,
Puis, les annuités, les amortissements ;
Je faillis m'éveiller sous leur lourdeur étrange.

Et quand, aigle des cieux, habitant des soleils,
S'abattit sur mon front le fort et doux Menuge,
J'eus grand peur d'étouffer, noyé dans un déluge
De parallaxes d'or et de rayons vermeils.

Et, mettant à profit ce léger avantage,
Eysséric qui m'épie et me voit oppressé,
Me jette un sac rempli d'intérêt composé.
Horreur ! Je ronfle encor comme les eaux du Tage.

Ouvre Zigliara, dit en râlant Pascal ;
Quelques "praenotamen" feront bien ton affaire !"
Non, ne le broyons pas cet enfant, mon confrère,
N'empirons pas, au moins, cet incident fatal !"

Et je riais, croyant ma victoire complète ;
Je savourais enfin les douceurs de la paix ;
Mon bras sentait Pascal de moins en moins épais
Et sa figure était toujours plus violette.

Mais une masse énorme, une masse d'airain,
Sur ma tête rasée accoutumée aux rythmes,
S'abat ; et je m'éveille et je dis : "Logarithmes !
J'avais toujours pensé que vous ne valiez rien !"

Collège de Trois-Rivières, 14 février 1902.

AVERTISSEMENT

Ne nous regardez pas
Si vous avez l'œil tendre :
Pourquoi toujours nous tendre
Des pièges, des appâts ?
Lumineux attentats
Cessez de nous surprendre,
Car nous pourrions y prendre
Un rayon qui n'est pas !
Le cœur qui croit comprendre
Peut parfois s'y méprendre . . .
Ne nous regardez pas
Si vous avez l'œil tendre !

Ne nous souriez pas
Si vos lèvres sont roses
Comme ces frêles roses
Couvertes d'incarnats.
Ne nous fascinez pas.
Pour nos âmes mal closes
Vos lèvres, fleurs écloses,
Sont de rudes combats :
Nous tenterions des choses
Qu'on nous refuse, hélas !
Ne nous souriez pas
Si vos lèvres sont roses.

Québec, 4 Novembre 1905.

EPITRE

Lorsque, comme un rayon de toi
Ta prunelle glisse vers moi
Gentille
Je tremble sans savoir pourquoi
Et dans mon cœur rempli d'émoi
Tout brille !

Lorsque comme un chant de pinson
Ta voix module une chanson
Touchante,
Dans mon âme passe un frisson,
Mais dans mon cœur, à l'unisson,
Tout chante !

Mais si dans tes yeux j'ai cru voir
Que mon rêve n'est qu'un espoir
D'une heure,
Dans mon âme tout devient noir
Et dans mon cœur où meurt le soir
Tout pleure !

18 Juillet 19 . . . .

UN SOUVENIR

Nous sortions du vieux collège
En renversant plus d'un banc.
La pluie avait, en tombant,
Mis des cristaux sur la neige.

Et les arbres de la cour
Semblaient parés pour des fêtes,
Et balançaient sur nos têtes
Des étoiles en plein jour.

Ils en avaient plein leurs branches.
Que nos arbres étaient beaux,
Et qu'il passait de flambeaux
Dans leurs mobilités blanches !

Mais l'arbre redevint noir.
Adieu, perles entassées !
Des branches étaient cassées
Et c'était bien triste à voir !

Québec 17 Avril 1907.

LES PHASES DU JOUR

Meurs ville,
Et port,
Asile
De mort ;
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

V. Hugo

L'ombre
Sombre
Luit ;
Quitte
Vite
Ton gîte,
Nuit !

Ou lève
Un glaive
Au loin.
Cours, traîne
Ta traîne
De reine
Sans soin !

Comme un rêve
De nuit brève,
L'astre pur,
Lac fantôme,
Toit de chaume,
Vaste dôme
Prend l'azur.

La fraîche brise,
De la tour grise
Aux joyeux nids,
Dans vos guérites
Surprend vos rites,
Cloches bénites,
Oiseaux bénis !

Dans cette aube aimée,
Brasier sans fumée
Dont le cœur connait
Les puissants dictames,
Entourant de flammes
Les prés et les âmes,
Le printemps renait.

Merveilleuse nature,
Un charme te sature
Qui fleurira demain !
Aussi, la même sève

Dans l'ardeur d'un beau rêve
Court, fermente et se lève
Au fond du cœur humain !

Enserrant d'amour immense,
Plaine, la douce semence,
Tu la couves sans repits.
De même, l'âme embrasée,
Par de longs labeurs hersée,
Sur quelque grande pensée
Fera germer des épis.

Soleil ! tes gloires sont complètes :
Te voilà rendu sur nos têtes
Comme une gloire sans affronts !
Oh ! verse à la vie affligée,
En cette heure tôt abrégée,
Ta puissance à son apogée
Au fond des cœurs et sur les fronts !

Le cœur, plus que la nature,
Veut une chaude culture ;
Plus que les champs labourés
Il a besoin de lumière.
Souvent plus d'une œuvre fière
Reste à l'ébauche première
Quant mille champs sont dorés.

Soleil, luis sur la plaine !
L'âme pour être pleine
Attend un autre feu.
Lui, n'a pas de nuage ;
En lui rendant hommage
Tu n'en es que l'image :
C'est le vrai jour, c'est Dieu !

Quoi ! L'astre décline ;
Déjà la colline
Qui le chérit bien
Met, apothéoses,
Ses dentelles roses
Et jonche de roses
Son lit quotidien.

O roi des astres,
Des clairs pilastres
Tu peux déchoir !
Car ta défaite
Monte à son faîte
Ton œuvre faite
Dans ton devoir !

Ton beau rêve
Qui s'achève
Est compris.
Ou t'acclame !
Ainsi l'ême
De sa flamme
A le prix,

Quand l'ombre
Encombre
Les yeux,
Mais—Joie !—
Déploie
La voie
Des cieux.

Sombre ! . . .
L'ombre
Bat
L'aire
Claire
Solaire . . . .
Bah ! —

Avril 1904.

UN POEME QUI BRULE

Or, j'avais résolu d'en faire un saint martyr,
Et je dis au poème : "il est temps de partir
Pour un lieu meilleur que ma chambre où l'on folâtre.
Je t'ai fait un bucher coquet au bord de l'âtre.
Viens chercher cette mort lumineuse, partons" !
Mais lui se renfrognait au fond de mes cartons.
"Je ne ris pas, tu sais, viens-t-en, lui dis-je encore."
Et lui me répondit : "Je suis à mon aurore !
Pitié pour mon jeune âge, auteur qui m'as aimé.
Je sens que je suis fait pour l'azur parfumé
Rempli de grands soleils ; et fier de cette augure
Je sens de jour en jour pousser mon envergure.
Espère ! L'aigle un jour tracera son sillon ;
Mais, avant d'être un aigle, il faut être un aiglon."
Moi, j'avançais la main— "Fuyez, mains criminelles,
Qui profanez les nids et qui cassez les ailes,
Dit-il, je suis chez moi, je ne bougerai pas !
Je suis fait pour l'espace et non pour le trépas,
Je suis fait pour la gloire." —"Aussi pour la critique,
Repris-je en le toisant avec un air sceptique.
Va, quand ils ont passé par ses ardents fourneaux
Que d'aigles déplumés sont devenus moineaux !
Je m'y connais, tu dois mourir, viens sans réplique.
Un auteur sérieux, un auteur qui s'applique
Gagne amplement s'il sait sacrifier beaucoup.
Pour sauver un royaume on a brûlé Moscou ;
Quand on brûle des vers c'est son nom qu'on érige !
Mon poème pleurait—"Quoi de plus beau, repris-je,

Que cette mort épique au sein d'un bon foyer !
C'est là que bien des vers devraient se déployer,
Et, dans l'éclat d'emprunt dont l'ampleur les enchante,
Mourir illuminés sur la braise qui chante !
Cher poème, voyons, songe et raisonne un peu,
Voudrais-tu, plutôt que de mourir par le feu,
Aller, un jour, user ton aile téméraire
Au sous-sol poussièreux de l'oubli littéraire ?
Bien des écrits y vont languir, et je connais
Des poèmes entiers et même des sonnets
Qui, dans le morne ennui d'une vie innommée
Echangeraient leurs jours pour un peu de fumée.
Cher poème, le feu va t'épargner ces maux."
Je saisis mon poème après ces derniers mots.
Alors mes autres vers, troupe dense et hagarde
Se dressèrent d'un bond et me dirent "Prends garde !
Arrière, l'imposteur qui vient quand nous dormons
Faire main basse ainsi sur ceux que nous aimons !
Peux-tu sur cinq cents vers commettre l'homicide ?
Virgile aurait eu tort de brûler l'Enéide.
Demain tu pleureras, auteur dur et pervers ;
L'ombre du grand défunt planera sur tes vers,
Et nous prions le ciel de faire ce prodige !"
—"Tout doux, mes chers petits, apaisez-vous, leur dis-je ;
Ce conflit entre nous peut être désastreux"
—"Fais-en donc un sonnet, s'écria l'un d'entre eux
Ciseler un sonnet c'est plus court et commode,"
Et moi je répondis : "Je n'aime pas la mode,
C'est risible, on en fait partout, à tout propos ;
La mode est aux sonnets comme elle est aux chapeaux,
Et, pour peindre des riens, usant pinceaux, palettes,

Tout chacun croit pouvoir faire des "Gouttelettes."
—"Fais en une bluette à répétition,"
Et je dis : "Ce n'est pas là mon ambition.
On en trouve parfois de fines, de gentilles ;
Mais un vers répété fait souvent deux chevilles.
J'en ai fait une ou deux et c'est plus qu'il n'en faut.
Un poème me dit: "On n'est pas sans défaut . . . . .
Moi je lui donnerais quelques coups de férule."
Et moi je répondis : "Je compose ou je brûle !"
—"Brûle ! redit plus loin, comme font les échos
Une voix qui montait des auteurs médicaux.
Qu'un foyer bien nourri soit son dernier refuge !
—"Un petit purgatif avec un vermifuge
Dit Arnozan, serait assez ! "—Ce serait bien,
Dit, en hochant la tête, un vieux chirurgien,
Mais rien ne convient mieux, dans un moment critique,
Qu'un bon coup de couteau ferme et sûr, aseptique.
—"Une amputation d'un membre sert beaucoup.
Un autre reprit : "Moi, j'amputerais le cou.
Fort dit : "Disséquons-le, la place est bien choisie.
—Avant, dit Brouardel, j'en ferai l'autopsie.
—"Il vit"—"c'est un détail"—"Babillards, taisez-vous,
Criai-je, plus un mot ou je vous punis tous !"
Un poème reprit : "Ce n'est pas leur affaire !
Un autre dit : "Chacun doit rester dans sa sphère"
Puis un autre : "Pitié pour le pauvre proscrit !
Et je leur dis encore : "Il mourra, c'est écrit.
S'il vivait il serait en butte à la satire ;
Laissez-le conquérir la palme du martyre.
Il veillera sur vous et vous l'invoquerez ;
Il reviendra souvent vers vous, et vous aurez,

Quand vous serez pensifs, le soir, dans l'ombre louche,
La vague impression d'une aile qui vous touche.
Et, plus tard, quel orgueil vous devrez ressentir
Quand on dira : "Ce sont les frères du martyr !"
Ceci dit, sans nul trouble et sans haine mauvaise,
J'emportai mon poème et le mis sur la braise.
Puis je dis, étouffant le remords éveillé :
"Pendant une seconde, au moins, il a brillé !"

Québec, 11 avril 1906.

EPITRE

Sans pitié, sans égards
Pour ma muse en retraite,
Avec de clairs regards
Vous m'avez dit : "Poète,

"Je veux des vers de vous !"
Puis, la chose étant faite,
Un millier d'espoirs doux
Ont hanté le poéte.

En rêvant, c'est aisé
De faire une conquête !
Je me suis cru visé
Plutôt que le poète.

Mais j'ai vu de travers ;
Car, très souvent coquette
Celle qui veut des vers
Ne veut pas du poète.

Trois-Rivières, 3 juin 19 . .

A S. B.....

Va-t-en juive insolente au sourire cynique,
Toi qui viens de jeter l'injure à notre sang !
Va-t-en montrer plus loin ton front neurasthénique
Sur qui la vieillesse descend.

Va-t-en bien loin, et fuis de province en province ;
Pars avec ta névrose et compte en ton chemin
L'argent qu'on aurait dû te tendre avec la pince
Et non avec la main.

Déploie ailleurs ton art et tes talents serviles ;
Que ta robe traînante où brillent des cristaux
Ramasse dans ses plis la poussière des villes
Et les microbes des trétaux.

Que sur toi la beauté chimique soit accrue ;
Va te faire encenser encore en d'autres murs,
Dissimulant le temps qui passe sa charrue
Sur tes charmes trop mûrs !

Nous en avons assez de toi, foyer d'insulte !
Ton injure fut basse et nous restons front haut.
Notre patriotisme en nos cœurs est occulte
Mais il se montre quand il faut !

Tu fais bien de partir, artiste polétaire,
Car tu ris d'un pays où tu devrais rêver.
Notre histoire très pure est pour toi délétère
Et pourrait t'étouffer !

Nos temples spacieux ou le Christ règne en maître,
Dans leur éclat serein t'auraient fait mal au cœur,
Toi qui riais hier de notre Foi, du prêtre,
Avec ton sarcasme moqueur !

Fuis loin de nous avant que notre haine éclate !
Nous sommes Iroquois, très bien ; dis-nous adieu,
Et pars en invoquant les mânes de Pilate
Qui fit mourir son Dieu.

Et quand ailleurs, vers toi, les foules accourues
Admireront ton verbe et pleureront d'émoi,
Ici, nous passerons le balai sur les rues
Pour qu'il ne reste rien de toi !

Québec 19. . .

EPITRE

Il était une fois,
Dans un rosier deux roses.
Entre les deux quel choix !
Dans les deux quelles choses !

Leur charme souriant
Se partageait pour plaire,
Chez l'une l'Orient,
Chez l'autre, la nuit claire.

Un jour que regardant
Et la blonde et la brune
Je voulus, imprudent,
D'abord en chanter une.

C'était déjà beaucoup ;
Mais mon vers dans sa ronde
Cueillit d'un même coup
Et la brune et la blonde.

Ainsi donc, O douceurs !
Avec le même zèle
J'ai chanté les deux sœurs.
Bonsoir Mademoiselle !

Trois-Rivières, 3 juin 19 . .

PRÉFÉRENCES

J'ai dit à l'aube en féerie
Qui triomphait d'un air vainqueur :
"Un peu doucement, je t'en prie ! . . . .
Les yeux de ma douce chérie
Font plus de clarté dans mon cœur !"

J'ai dit à l'astre d'où rayonne
La chaleur sans voile et sans prix :
"Que ta majesté me pardonne ! . . . .
Le sourire de ma mignonne
Embrase mieux mon cœur épris !"

J'ai dit à la brise azurée
Qui prit dans des climats meilleurs
Un parfum de rose effleurée :
"Celui plus doux de l'adorée
Ne trouble plus que mille fleurs !"

J'ai dit au bel oiseau nomade
Qui vient préluder au grand chœur :
"Brise-moi-là cette roulade ;
Ne trouble pas par ton aubade
L'oiseau bleu qui chante en mon cœur !

12 Avril 19 . . . .

ÉPITRE

Vous voulez que je chante et que mes vers à voiles
Sous votre douce haleine en l'azur naviguant,
Cinglent vers le soleil, la lune et les étoiles,
Dans un voyage vague, immense et fatiguant ?

De vous désobéir je subis la folie ;
Pégase, sans broncher, endure tous mes coups.
Je soupçonne mes vers de vous trouver jolie
Et de ne pas vouloir se réparer de vous.

Trois-Rivières 30 mai 19 . . . . .

JOUR DE PLUIE

Ciel morose ; averses sans nombre.
On sent, triste fraternité,
Mourir la lumière dans l'ombre
Et dans notre âme la gaieté.

Devant la nuit qui s'accélère
Je ne ressens rien de pareil :
Un charme intérieur m'éclaire
Malgré ma chambre sans soleil.

Il me reste, flamme inféconde,
Dans un coin de mon cœur fervent
Les reflets de ta beauté blonde
Que je ressucite en rêvant.

Et c'est pourquoi, veuille m'encroire,
—Me railler serait sans raison—
J'ai du soleil dans ma mémoire
Si j'ai de l'ombre en ma maison.

13 mai 19 . . .

CHOSES VRAIES

Le matin clair, du fond des cieux,
S'en vient vers nous d'un pas rapide.
Regarde moins le ciel limpide :
Il est dans tes beaux yeux.

Plus d'un rayon dans l'eau se mire ;
Là-haut, midi flambe à son tour.
Regarde moins l'éclat du jour :
Il est dans ton sourire.

Au loin l'astre qui va baisser
Empourpre un nuage qui bouge.
Contemple moins ce velours rouge
Il est dans ton baiser.

17 Avril 19. . .

SOLEIL D'HIVER

A savourer à la fenêtre
Le soleil très chaud par instants
Qui nous caresse et nous pénètre,
On dirait que c'est le printemps.

Notre œil, amant des belles choses,
Transportant notre esprit ailleurs,
Croit voir déjà poindre les roses
Dans la clarté des jours meilleurs.

Il voit déjà nos forêts veuves
Balancer comme en des berceaux
Tout le parfum des brises neuves
Et tout l'orchestre des oiseaux !

Voilà sur le fleuve des voiles
Emportant dans leurs plis sereins
L'éclat du jour ou des étoiles,
Et des lambeaux de chants marins !

Ces rêves d'été sont faciles,
Surtout lorsqu'auprès d'un bon feu
Nous accouchons de vers tranquilles.
Mais, s'il vous plaît, sortons un peu ! . . .

Soleil d'hiver n'est que parure.
Les piétons désappointés
Passent, le nez dans la fourrure,
Et moi je songe à ces beautés

Dont le tegard qui nous enlace
Est beau, comme aujourd'hui, les cieux,
Mais dont le cœur reste de glace
Malgré la flamme de leurs yeux !

13 Février 1913

NOEL

— I —

Noël ! douce légende et grande vérité,
Qu'a chanté maint poète, et que l'art a jeté
Sur mainte toile,
Quand tu reviens vers nous nos cœurs sont radieux,
Et dans nos souvenirs tu brilles à nos yeux
Comme une étoile !

Oh ! que tu sais remplir l'âme d'un doux émoi,
Et que tu sais aussi ranimer notre foi
Qui se dévoile,
Lorsque tu fais jaillir sous ton vol triomphant
Les notes de l'airain, la gaieté de l'enfant,
Des cieux l'étoile !

— II —

Un bel astre nouveau luisait dans le ciel pur ;
Une aile, à chaque instant, voyageait dans l'azur
Comme une voile ;
On chantait dans les airs. Où courez-vous, bergers ?
—Nous allons vers ces chants. Et vous, rois étrangers ?
—Vers cette étoile.

Imitons, nous aussi, ces bergers et ces rois.
Le temple est là ; Jésus y naît comme autrefois
Bien qu'il se voile ;
Comme l'ange aux bergers, on y dit : "Gloire à Dieu !"
Et la lampe qui veille au fond de ce saint lieu
Est une étoile !

Québec, Décembre 1908

DEVANT LA CRÊCHE

Vous êtes la force du monde ;
Tout empire par vous se fonde ;
Sans vous, en vain, le canon gronde,
Et les conquérants sont déçus.
Pourtant, en venant dans ce monde,
Vous êtes faible, O doux Jésus !

Vous êtes le maître du monde.
L'univers tient comme un peu d'onde
Dans le creux de votre main blonde ;
A vous les rois et les Crésus.
Pourtant, en venant en ce monde,
Vous n'avez rien, Petit Jésus !

C'est vous qui réchauffez le monde.
Les soleils qu'aucun œil ne sonde
Dispersent la flamme féconde,
Et c'est vous qui soufflez dessus.
Pourtant, en venant en ce monde
Vous avez froid, petit Jésus !

Vous venez pour sauver le monde.
En vain Lucifer fait sa ronde :
Au fond de la voûte profonde
Les cieux soudain sont aperçus.
Vous venez pour sauver le monde
Et l'on vous hait, petit Jésus.

Vous donnez l'existence au monde.
Sur notre ingratitude immonde
Le temps s'épanche et nous inonde
Avec d'autres bienfaits reçus.
Vous donnez l'existence au monde,
Et vous mourrez, O bon Jésus !

Trois-Rivières, Décembre 1909.

APRÈS L'ORAGE

Quand le flot est venu sur la rive écumante
Immoler son orgueil et pleurer ses forfaits,
Le ciel sourit à l'onde, et l'onde plus clémente,
Sur ses roseaux courbés module un chant de paix.

Et, voyant l'eau s'orner de lumières nouvelles,
Et l'azur se mirer dans son calme naissant,
L'extase dans sa voix et l'éclat dans ses ailes
L'oiseau croit que le ciel est sur l'onde, et descend.

L'onde de la rivière est semblable à notre âme.
Lorsque sur ses forfaits là pauvre âme a pleuré
Le ciel étend sur elle un sourire de flamme,
Et l'âme réfléchit ce sourire sacré.

Alors l'ange gardien qui pleurait dans l'espace,
Dans cette âme, là-bas, voyant le Tout-Puissant,
Croit que subitement le ciel change de place
Et sans tarder il chante, heureux. et redescend.

Québec, 1er Mars 1905.

NOEL

Le ciel va visiter l'homme dans sa misère.
Tout se recueille ; il passe un vent de piété ;
Et les astres, drapés dans leur blanche clarté,
Semblent les grains épars d'un immense rosaire.

Déjà les séraphins dans les airs spacieux,
Cachant leurs fronts divins sous de mystiques voiles,
Agitent en priant ces chapelets d'étoiles
Et chantent en chœur : Paix à l'homme et Gloire aux Cieux !

Car bientôt, réparant d'un rayon, le désastre
Du péché ; de minuit fendant le voile noir,
Sur un clair horizon que l'esprit seul peut voir,
Le saint jour de Noel va briller comme un astre.

Comme un astre fondant en repentirs cuisants
Les cœurs pervers, rochers que l'enfer seul cultive ;
Comme un jour dans la nuit, comme une aube hative
Qui rend les cœurs plus chauds et les fronts plus luisants.

Noel ! Chantent là-haut les célestes phalanges.
Et, du fond du ciel noir, l'hiver, d'un bras tremblant,
Arrachant les flocons de son grand manteau blanc,
Les jette par milliers pour lui faire des langes.

Minuit ! bientôt ! dit-on encor dans le ciel pur.
Alors, comme une voix qui d'ivresse se pâme,
L'airain verse les flots de ses strophes de flamme,
Encens délicieux que boit le grand azur.

Chantez, saintes rumeurs, chantez jusqu'à l'aurore !
Balance-toi longtemps, airain, vaste encensoir !
Cloches, dissémines dans le calme du soir
Les lambeaux ondulants de votre âme sonore !

Chantez ! là-bas, au son de votre ardent appel
La foule des Chrétiens, troupe de Dieu bénie,
Ecoutant dans les airs votre sainte harmonie
S'avance en fredonnant les doux chants de Noel.

Priez ! . . . mêlant sa voix grave à vos notes vives,
L'orgue épand ses accords humides et puissants ;
L'autel avec lenteur s'illumine ; l'encens
Comme un rève en vapeur flotte sous les ogives.

Minuit . . Minuit ! Minuit ! L'airain qui tinte encor
Palpite dans l'air froid comme un vol de mésanges
Et l'on entend chanter dans un commun accord
La terre avec les cieux et l'homme avec les anges.

Collège de Trois-Rivières 24 décembre 1902.

NOELS D'ENFANTS

Petits, voici Noël ; c'est votre fête à tous
Depuis que l'humble Ami que votre rêve adore,
Camarade deux fois, faible et pur comme vous,
Mit au seuil de la vie une éclatante aurore.

Noël, pour horizon, chérit vos cœurs contents ;
Son doux avènement aime les candeurs franches ;
C'est aussi pourquoi, bien que fête des printemps,
Il veut toujours renaître au sein des neiges blanches.

Ce jour, dont le mystère a tant de profondeur,
Cet immense pardon qui sur nous se déploie,
Vous en échappez bien la sublime grandeur
Mais vous en retenez aussi toute la joie.

Pour vous, il se confond avec le beau hochet ;
La cloche vous rappelle une douce promesse
Et, dans votre gaieté, prend le même cachet
Que les grelots joyeux vous traînant à la messe !

Pour vous, l'airain n'a pas encor de deuil, d'adieu,
Mais pour nous le clocher a la voix plus sévère.
Votre cœur ne comprend que le matin d'un Dieu ;
Vous voyez le berceau, nous voyons le Calvaire !

O l'admirable nuit ! Que d'astres dans les cieux !
Le miroir de vos cœurs aussi n'a pas de voiles.
Nous sentons par notre âme et vous par vos grands yeux ;
Nous écoutons l'airain, vous voyez les étoiles.

Étrangers à ce monde, à ses deuils, à ses soins,
Le vol des ans n'étant pour vous que des mésanges,
Vous ne comprenez pas ces cris du sol, à moins
Qu'ils passent par le ciel d'où vous viennent les anges.

C'est pourquoi ces sons clairs qui montent au ciel noir,
Étincelants du givre éclairé de la route,
Ne pouvant les comprendre il vous semble les voir
Dans le scintillement de la céleste voûte.

Dieu qui naît pour mourir, dans ses desseins sacrés,
Et qui veut bien tremper vos cœurs pour la constance,
Sachant qu'à votre tour, plus tard, vous souffrirez,
Plonge dans le bonheur l'aube de l'existence.

Oui, d'entendre ces sons dans la nuit qui s'endort
Il vous entre en mémoire en vos âmes ravies
Avec le poudroiement des lointains astres d'or
Un émerveillement ensoleillant vos vies.

Et d'entendre, plus tard, un clocher qui bruit
Viendra la vision d'une nuit opportune
Où, vers l'église au loin, un traîneau glisse et fuit
Sur le ruban d'argent d'une écharpe de lune.

O les douces leçons apprises dès ce jour !
Futurs achèvements d'impression première !
La naissance d'un Dieu prêche dejà l'amour
Dans la voix de l'airain suscitant la lumière !

Oui, ces joyeux détails pour vos cœurs ingénus,
Sanctifiés, à votre insu, par la nuit sainte,
Consacrent doucement de leurs flots bien connus
Le vase tendre et neuf qui reçoit leur empreinte.

Aussi, quand reviendra le beau soir triomphant,
Ces trésors ne feront qu'accumuler leur somme
Et ces chers souvenirs successifs chez l'enfant
Resteront pour jamais scellés au cœur de l'homme.

Et bien plus tard, quand l'homme est lassé de marcher,
Quand il oublie, hélas ! son enfance lointaine,
S'il passe; cette nuit, dans l'ombre d'un clocher
Égrennant l'humble voix de son âme hautaine,

S'il passe sans amour, sans un intime cri ;
Si ce cœur qui ressent moins vive l'espérance,
Plus lucide et pensif mais combien plus meurtri,
Se retrouve plus sourd qu'en ses temps d'ignorance !

Oh ! peut-être qu'alors ces sons d'airain en chœur,
Attirés par l'aimant des vieux Minuits sans voiles,
Descendront, cette fois, tout d'abord dans ce cœur
Avant de rebondir sur les claires étoiles.

Peut-être qu'en cette âme où dormaient ces berceaux
Le tintement magique et tendrement sonore
Fera frémir soudain comme un éveil d'oiseaux
L'innocence des nids de sa première aurore ;

Et de même qu'au cœur de l'enfant d'autrefois,
Moins les impressions d'une allégresse entière,
Il sentira renaître au contact de ces voix
Non la pure gaieté mais la bonne prière !

Nuit du 24 Décembre 1921.

LA PARTIE DE CARTES

Un soir . . . Un soir, c'est vague et soyons méthodique.
Oh, je pourrais fort bien en restant véridique,
Prendre, au besoin, un jour quelconque, sans trier,
Car on joue en juillet aussi bien qu'en janvier.
Un soir d'hiver, disons. Vous l'auriez dit vous-même.
Les toits, sous leurs bonnets pointus de couleur blême,
On l'air de grelotter dans les vents refroidis,
Car il fait sec dehors, c'est moi qui vous le dis.

Sur les chemins glacés, solitude complète.
Au grenier, à grand bruit, plus d'un clou perd sa tête ;
L'arbre le plus voisin, dont on entend la voix,
Semble un spectre souffrant qui souffle dans ses doigts.
L'étoile n'a pas chaud elle-même, et frissonne ;
L'airain est enrhumé dans l'angelus qui sonne,
Et la vitre où le jour a laissé quelques pleurs,
Épaissit lentement ses forêts et ses fleurs.
Ajoutons au décor, puisqu'il faut tout décrire,
Un poêle ronflant où pétille un bon rire,
Une cuisine claire, et, sans développet,
Un menu canadien, un bon et fort souper.
Quatre vieilles sont là, cheveux blancs et teint rose
Leur repas, disons-le, s'est fait de pas grand'chose,
Malgré l'ample rôti qui bave un jus doré,
Et le petit poisson à grand'peine tiré
Du fleuve. Pour ma part, ce souper-là me tente.
Quelque chose, maman ? Encore un peu, ma tante ?
Nenni ! Tante Eliza, goûtez-moi ce jambon.
—Merci, mon cher. —Pourtant, leur appétit est bon.
Je vois nulle raison pour motiver ce jeûne.
On peut être gourmand, quoique n'étant plus jeune
Que diable ! Tout-à-l'heure, on avait récité
Un lambeau suffisant de bénédicité :
Eh bien, détournons-nous ! Dans un latin fantôme,
Les grâces maintenant ne sont plus qu'un atôme,
Et le signe de croix — Quel remords pour demain—
Au sein d'un geste amorphe a perdu son chemin.
C'est fait ! En un clin-d'œil la nappe est enlevée,
Et l'on a déjà fait la première levée.
Le programme promet d'être chargé, ce soir.

C'est un joli spectacle. Au coin du buffet noir,
La veilleuse de nuit, la prunelle bien ronde,
Ne s'endort pas du tout ; et l'âtre gaiement gronde
Comme, les soirs de juin, un bon vent dans les bois.
Et la lune qui court dans les espaces froids
N'a pu passer devant ce calme et ce bien-être
Sans risquer un regard jaloux par la fenêtre.
Cinq à six ! Désormais, qu'on fasse un bruit d'enfer,
Qu'un tonnerre effrayant tombe, même en hiver,
Que la tempête au loin déchaîne ses voix grêles,
Le monde extérieur n'existe plus pour elles.
On devine un frisson de plaisir sous leur peau :
L'une a fait la vilaine, une autre le Capot !
Ce n'est pas drôle, allez, de se faire ainsi battre.
Elles savent jouer très bien, toutes les quatre.
L'ardeur ne manque pas d'abord, c'en a tout l'air ;
Cependant, par moments, on ne voit pas très clair,
Et rois, dames, valets, aux multiples binettes,
Se placent de travers dans leurs vieilles lunettes.
A part ce contretemps, bien léger après tout,
Pour conduire leur jeu sûrement jusqu'au bout,
Et puis finalement remporter la victoire,
Elles possèdent tout excepté la mémoire !
Mais ceci n'est pas fait pour les embarrasser :
Ainsi donc, c'est toujours à la même à brasser ;
Et puis, quant à l'atout, avant qu'on s'interpelle,
Il s'en trouve toujours une qui s'en rapelle,
Affirme, prouve, et puis, avouons-le, Mon Dieu !
En a tout bonnement un bon tas dans son jeu . .
Je ne veux pas par là déclarer qu'elle triche,
Car, pour bien constater qu'elle n'est pas trop riche,

Elle vient de jeter —excusez le larcin—
Un coup d'œil indiscret dans le jeu du voisin.
On n'a plus de remords après cette assurance.
L'une a la certitude. Et l'autre a l'espérance ;
Le partage est égal, et tantôt, sans discord,
Les rôles changeront, et c'est justice encor.
J'ajouterai, pourvu qu'on veuille bien me croire,
Un autre petit point où pêche leur mémoire,
Avec, il faut le dire, un résultat plus grand.
Onze heures vont sonner tout-à-l'heure au cadran ;
Dans le poêle froid la braise est amortie,
Et l'on n'a pas fini la première partie !
J'appréhende un orage au bout de tout celà.
Où donc en êtes vous ? L'orage, le voilà !
Le résultat final devient aléatoire,
Toutes également réclamant la victoire.
L'opinion s'échauffe en des mots fort accrus ;
Les yeux sont plus brillants, les gestes sont plus drus ;
On vous gâte un passé de bontés exemplaires . . . .
Et c'est exquis à voir, ces petites colères.
Chères vieilles, voyons, un peu plus doucement.
Je me prononcerais pour un amendement,
Si je ne craignais pas de voir monter l'aurore.
Mon moyen, le voici : C'est de jouer encore ;
Le hasard fera bien triompher qui de droit.
Mais déjà minuit sonne à l'horloge ; le froid
Sachant qu'au noir foyer les flammèches sont mortes,
Entre sournoisement par les fentes des portes ;
Mais on m'a pris au mot Le froid ne leur fait rien :
Et le jeu recommence et l'on s'amuse bien,
Jusqu'à ce que la lampe, ayant bu son pétrole,

Cligne de l'œil, palpite, et succombe à son rôle.
Cette fois, il faut bien déguerpir, sans surseoir :
On se lève à grand'hâte et l'on s'en va. BONSOIR !

Dans le serein oubli des heures militantes,
Jouez, jouez toujours, O ma mère et mes tantes !
Ouvrez votre vieillesse à la douce gaieté,
Ce soleil des vieillards. Vous l'avez mérité.
Dorlotez quelque peu votre vieille existence,
C'est juste : Votre vie est une longue stance
Dont les vers transparents reflètent tour à tour
Le calme et la bonté, l'innocence et l'amour.
Vous êtes parmi nous, dans notre âge débile,
Les femmes au cœur fort dont parle l'Evangile.
Vous avez des labeurs suivi les durs chemins ;
Vous n'avez pas rougi du hâle de vos mains,
Et la coquetterie, à cette heure où vous êtes,
N'a jamais retardé la blancheur de vos têtes.
En ces jours, pas encor par le luxe envahis,
Les robes se faisaient en toile du pays,
Sans guipures au col, sans dentelles aux manches.
C'était une toilette à porter les dimanches.
Les coiffures, alors, masquaient peu l'horizon ;
Les souliers se faisaient souvent à la maison,
Et pourtant, dans la bure et le bonnet de laine,
La mère, j'en suis sûr, vous n'étiez pas vilaine.
Et, les soirs de moisson, pleins de tièdes lueurs,
Lorsque les angelus sur les fronts en sueurs
Versaient leurs tintements sonores, goutte à goutte ;
Quand les charges de blé, gémissant sur la route,
Apportaient lentement l'aisance à la maison,

A cette heure salubre, où les champs sentent bon,
Sous le chapeau de paille au bord large et rebelle,
Madame, franchement, vous deviez être belle.

Et puis, n'allez pas croire, amis qui m'écoutez,
Qu'on s'enfermait alors dans les austérités,
Et que le dur travail devenait un cilice.
Les cœurs avaient leurs jeux, et les yeux leur malice ;
Le poème éternel chantait sous le ciel bleu.
Le soir on riait ferme et l'on sautait un peu,
Enfin, bien qu'on y fût plus sobre et plus apôtre,
Ce temps-là devait être aussi gai que le nôtre.
Et si vous en doutez, par les soirs pluvieux,
Tout en les approuvant, faites parler les vieux.

Vous avez bien rempli votre tâche, O mes vieilles !
Passez vos calmes jours, passez vos longues veilles,
Dans ces jeux innocents tout pétillants d'entrain,
Où l'on sait s'amuser sans parler du prochain.
Allez-y carrément, sans pose et sans étude ;
Et ne rougissez pas de la vieille habitude
Qui crispe avidement vos mains sur le tapis :
Vous l'avez contractée en glanant des épis,
Blondes miettes du pain précieux de la gerbe,
Et loin d'être mesquin votre geste est superbe !
Oh ! ne vous gênez pas, jouez incessamment,
Et quand, un jour. —Que Dieu recule ce moment !—
Il vous faudra pour voir le paradis sans voiles
Faire le grand voyage à travers les étoiles,
Vos bons anges gardiens aux ailes de rayons,
Tout en empaquetant vos bonnes actions

Et, dépassant ainsi les pouvoirs de leurs chartes,
Dans le sac rebondi mettront un jeu de cartes.
Et vous irez frapper à la porte du ciel.
Un guichet s'ouvrira. "Quoi ? du matériel ?
Allez vous adresser au commis de douane !"
Puis, ayant dit ces mots avec un air tout crâne,
Pour la forme, et montrer qu'on ne peut l'abuser,
Saint Pierre en souriant vous laissera passer.

Trois-Rivières Février 1910.

LÉON XIII

I

L'univers est en pleurs ; mais la mort furieuse
Caresse avec orgueil sa faulx victorieuse.
Elle a du Vatican traversé les saints murs ;
Alors, tout en coupant dans l'enceinte romaine
Les fourmillants épis de la moisson humaine,
Elle abattit un chêne au milieu des blés murs.

C'était un puissant arbre, un arbre au large faîte
Tenant son front altier, comme un front de prophète,
Avide d'infini, de clartés et d'azur !
L'orage âpre et hurlant faisait chanter sa tête ;
L'oiseau s'y blottissait quand grondait la tempête ;
Son ombre couvrait tout quand le ciel était pur.

Toujours vaincu, le vent aux fréquentes revanches,
Venu pour le courber, se perdait dans ses branches :
Sa ramure berçait tous les rayons des cieux :

Sa tête était si loin de ses racines grises
Qu'il ne pouvait passer dans l'air de hautes brises
Sans qu'elle les sentît courir dans ses cheveux !

O quel arbre ! O quel chêne ! Une mystique force
Ainsi qu'un sang vermeil courait sous son écorce ;
Ses racines semblaient puiser un suc vainqueur ;
Et, de ce flot fécond faisant deux parts égales,
L'arbre immense attirait ces deux vagues vitales,
L'une vers son grand front, l'autre vers son grand cœur.

O chêne noble et fort dont la gloire ruisselle !
Ton feuillage a couvert l'Eglise universelle,
Ses flèches et ses croix, ses fidèles penchés ;
Et tes mouvants rameaux, qu'un saint amour commande,
Distribuaient sans cesse et selon leur demande
De l'ombre aux fronts brûlants, du soleil aux clochers !

Alors tous les chrétiens, Eglise militante,
Priaient, sentant sur eux l'ombre réconfortante ;
Et les clochers bénits, avec leur bruit d'airain,
Avec tous leurs reflets, avec leurs lames nues,
Semblaient des glaives mis la pointe vers les nues,
Et prêts pour le combat, regardaient l'air serein !

Si, contre l'ouragan qui sème ses alarmes,
Tu dus prendre souvent tes pacifiques armes,
Arbre ayant une lyre à tous tes rameaux verts,
Combien de doux accords, artistique revanche,
Sous le vent qui courait de ta feuille à ta branche,
De ta branche à ta feuille ont rempli l'univers !

Sublime dans la paix, puissant dans la tempête,
Si tu fus l'arbre fort, tu fus l'arbre poète ;
Tu fus l'arbre indulgent au cœur sensible et bon.

Tu tendais aux grands vents qui quittaient tes ramures
Les bénédictions de tes profonds murmures,
Comme des bras ouverts qui sèment le pardon !

Il a vécu longtemps cet arbre pacifique.
Chaque année ajoutait sur sa tête mystique
Quelque touffe nouvelle à ses rameaux vieillis,
Couronnes, purs lauriers à sa vieillesse offertes,
Goupillons de feuillage et de guirlandes vertes
Que les brises berçaient dans les airs recueillis !

Et quand, un soir, il fit ses adieux à la terre,
Et tomba pour mourir, le jour, avec mystère,
Pleura tous ses rayons dans son feuillage épais ;
Et le soleil, voulant couronner cette vie,
Empourpra pour toujours sa ramure ravie
Et nimba son grand front de lumière et de paix !

II

O grand nom que je chante en ces vers symboliques,
Nom béni que l'airain des hautes Basiliques
Mèle pieusement à ses glas glas en émoi
Roulant sur l'univers comme une mer montante,
O chef ! qui conduisis l'Eglise militante,
Sur la plaine des fronts, ce chêne ce fut toi !

Comme lui tu planas sur nos âmes débiles
L'ombre de tes vertus sur nos vertus fragiles
Calmait les jours brûlants et les vents froids du soir.
C'est pourquoi nous pleurons et regrettons ta vie ;
C'est pourquoi la douleur, de rythmes lourds suivie,
Pénètre les clochers et sort par l'airain noir.

L'adversité souvent éprouva ton courage.
Ton front était trop haut pour n'avoir pas d'orage :
L'astre du jour lui-même est en butte au brouillard.
Satan plus acharné dans sa guerre anathème,
Déchaîna de nouveau les hommes du blasphème
Pour tenter de t'abattre, O pontife, O vieillard !

Désarmé, dépouillé par un vol bien notoire
Qui couvre de rougeur la face de l'histoire,
On le crut inhabile à défendre la croix ;
On pensa, mécréants, francs-maçons, et sectaires
Lui ravir son pouvoir comme on vola ses terres,
Mais, tout-à-coup, d'en haut, une voix dit : "je crois !

A ce cri, les méchants levèrent leur paupière.
Ils virent devant eux le roc du pêcheur Pierre
Où brille, vaste et pur, un printemps éternel,
Où les clochers bruyants clamaient dans les cieux calmes,
Où le pape Léon, le front chargé de palmes,
Priait debout, la croix au poing, les yeux au ciel.

Vous fûtes trop petits en face du grand pape,
Au pied de ce rocher qu'aucune mer ne sape !
Votre fureur vous a broyés sur ce granit.
Et celui qu'en vos fers vous croyiez immobile,
Que fait-il ? Ah ! tremblez, vaincus, troupe débile . . . .
Tremblez ! sa main se lève . . . Oh ! non, il vous bénit !

Il a prié pour vous. Le trésor des clémences
S'échappait de ses mains ainsi que les semences
Qu'on jette sur les champs aux premiers jours de mai :
Sa parole tombait pour amollir votre âme ;
Mais vous, de vos complots vous ourdissiez la trame,
Et dans ce champ inculte hélas ! rien n'a germé !

Vous avez retenu captif ce chef suprême.
Son saint prédécesseur vous bénissait de même
Mais il eut le grand tort, à vos yeux, d'être roi :
Et lâches, vous avez, infame sacrilège,
De vos vils bataillons, envahi le Saint-Siège,
Souillant de vos clameurs cet asile de foi.

Et vous avez vaincu. Bravo, pour la victoire !
Il vous reste le crime. Oh, oui, mais pas la gloire.
Ce sourire du ciel n'est pas pour les bourreaux,
Et, la peur a souvent envahi vos fronts blêmes
Lorsque, tout radieux, sous leurs sacrés emblêmes,
Les zouaves bénis combattaient en héros.

Oh ! lorsque vous marchiez sous le ciel qui rayonne,
Le képi sur la tête ainsi qu'une couronne,
Le front humide encor de bénédictions,
Vous étiez beaux à voir, zouaves, dans la plaine ;
Le vent mêlait pour vous la gloire à son haleine
Et le ciel attendri vous couvrait de rayons.

Quand Charrette et Sonis au loin sonnaient l'alarme,
Vous aviez dans vos yeux le rayon de votre arme,
Et puis vous combattiez avec le Dieu vainqueur.
Alors, vous faisiez voir à la phalange infâme,
Ce qu'un champion du droit peut bien contenir d'âme,
Ce qu'un torse puissant peut renfermer de cœur.

Un jour, si Dieu le veut, vous aurez la revanche,
Et le pape Léon, sous sa bannière blanche,
Viendra, du haut du ciel, vous guider de sa main.
Vos noms illuminés brilleront dans l'histoire,
Et l'heureux pape qui bénira la victoire
Règnera de nouveau comme un roi plus qu'humain !

Peuples, dans les discords sanglants qui sont les vôtres,
Quels arbitres seraient pour vous ces grands apôtres !
La puissance infaillible en matière de foi
Se propage toujours au jugement de l'homme ;
Et vous auriez unie, en ce flambeau de Rome,
La sagesse divine et celle d'un vieux roi !

Mais si, pour éprouver son Vicaire fidèle,
Dieu, le souffrant captif pour grandir son coup d'aile,
Au seul pays des cœurs borne sa royauté,
Du lieu des fiefs volés par l'avarice immonde
Il lui procurera le royaume du monde,
Un jour, ainsi qu'il l'a promis, en vérité !

Tous les peuples, alors, t'acclameront, ô Rome !
Les âmes et l'encens t'offriront leur arôme ;
Les graves océans feront chanter leurs flots ;
Et la Croix brillera comme un astre sans voile,
Plus douce à tous les yeux que la brillante étoile
Qui guide sur la mer de pauvres matelots.

Et comme on voit parfois quand le jour veut éclore,
De légers flocons blancs se baigner dans l'aurore,
Les anges, voltigeant dans la clarté du ciel,
Jetteront sur leurs luths le bonheur de leur âme ;
Et leurs chants tout brûlants d'une invisible flamme,
Monteront plus légers aux pieds de l'Eternel.

C'est alors que celui, dont l'âme lumineuse
Eclairait ici-bas notre route épineuse,
Celui qui répandait comme un prophète ancien,
Dans sa verve abondante et jamais dépensée,
Sur nos arides fronts les fleurs de sa pensée,
Et, dans nos cœurs froidis, l'étincelle du sien.

C'est alors que Léon, le sublime poète,
Prenant part au concert immense, en cette fête,
Redira les accents qu'il composa jadis.
Ce sera, croyons-le, sa douce récompense,
De mêler à jamais, au sein d'une hymne immense,
Les chants qu'il fit sur terre, à ceux du Paradis.

Concerts qui fourmillez dans l'immense nature
Comme de tendres fleurs que la clarté sature
Éclosent à foison au milieu des prés verts,
Vous acclamiez jadis ce poète qu'on vante,
Et vous serviez d'orchestre à sa strophe émouvante
Qui priait mot par mot et chantait vers par vers.

Quand l'inspiration, pour tant d'autres avare,
Soufflait de tous côtés sur sa vaste tiare,
Sa seule voix avait la puissance d'un chœur ;
Une invisible main venait, par intervalles,
Faire vibrer en lui trois cordes bien égales :
Son génie éclatant, sa grande âme, et son cœur.

III

Il a vécu longtemps. D'un siècle sans émule,
On voyait sur son front l'aube et le crépuscule,
Panache de rayons ornant ses blancs cheveux ;
Et quand le siècle au jour eût fermé sa paupière,
Notre Saint-Père, lui, voyait les ans de Pierre,
Au milieu des respects, des hymnes et des vœux.

Et le siècle nouveau dans une aube embrasée,
Versa sur ce vieillard les pleurs de sa rosée,
Pleurs d'admiration, de bonheur et d'amour.

O siècle ! Tu brillais dans ta clarté première ;
Mais Léon Treize, lui, septuplait ta lumière,
Comme un prisme en cristal traversé par le jour.

La clarté que le jour soulevait sur sa route,
Avec la paix d'en haut descendit goutte à goutte ;
Le silence plana comme un rêve émouvant.
Oh ! que tout était beau dans ces heures étranges . . .
Léon Treize écouta. Soudain la voix des anges
S'éleva pour lui seul et sortit du Levant.

Elle disait : "Les cieux, les cieux sont dans l'attente ;
L'archange Raphaël vient d'élever sa tente,
Sur la route vermeille où passent les élus ;
Il t'attend dans la nue, il t'attend, ce doux guide.
Pars donc, que tardes-tu ? Monte d'un vol rapide
Vers la sainte Solyme où l'on ne souffre plus.

"Monte abreuver de chants ton âme inassouvie ;
Arrache de tes pieds les ronces de la vie
Pour marcher sur les vents dans le bonheur plongés.
Va goûter la grandeur des tâches accomplies ;
O pêcheur d'hommes, vois : tes barques sont remplies
Et dans toutes les mers, tes filets sont chargés.

"Pasteur, ô bon Pasteur, l'éclat de ta houlette
A rallié souvent le troupeau qui halète
Sur des prés sans verdure et des sables brûlants.
On t'a vu bien souvent, ô démarche sacrée,
Prendre dans le désert la brebis égarée
Et vers le doux bercail la conduire à pas lents.

Tu fus grand sous le ciel qui s'entr'ouvre et t'attire ;
Tu fis le bon combat, ayant dans ton martyre
Le goupillon pour arme et la Croix pour drapeau.

Par les chaînes ta main ne fut pas épargnée ;
Mais, comme le santal parfume la cognée,
Tu parfumais les fers qui meurtrissaient ta peau.

" Tu souffris, mais, là-haut, plus belle est ta couronne ;
Un nimbe spécial l'achève et l'environne.
Ainsi, pour l'âme sainte, ô Seigneur, tu permets
Pour que l'éclat du ciel un jour la couvre toute,
Qu'elle aît pleuré sur terre et trouvé sur sa route
Des épines toujours et des roses jamais."

Et Léon sous ces voix pencha sa noble tête.
Il dit : " Parlez, Seigneur !" Et comme aux jours de fête,
Les célestes parvis aux portes de soleil
S'ouvrirent en faisant endoyer leurs lumières ;
Et l'âme de Léon sur l'aile des prières
S'envola pour toujours dans l'espace vermeil.

L'éclatante blancheur, l'aurore immaculée,
Que la vieillesse avait sur son front distillée,
A cette heure d'éveil s'est changée en plein jour.
Le saint pape est parti joyeux, l'âme contente.
Mais il laisse ici-bas une gloire éclatante,
Ses œuvres, monuments construits par son amour !

Batiscan, août 1903.

UNE RÉSURRECTION

Un poème dormait au fond de ma mémoire
Depuis cinq ou six ans. Une heure d'humeur noire
L'avait fait déchirer, partant, bien oublier.
C'étaient de pauvres vers de mon temps d'écolier

Qui, plus faibles encor, plus froids, plus courts d'haleine,
Que mes vers d'aujourd'hui qui marchent avec peine,
Pleins de sons discordants, de chevilles surtout,
Malgré leurs douze pieds ne marchaient pas du tout.
—Pourtant, le printemps chante et s'embrase, ô poème !
Tout naît, tout luit, tout croît, tout s'éveille, tout aime ;
Entends le vent bruire et l'oiseau cajoler.
Comme eux ne pourrais-tu vers le ciel t'envoler ?
Courage ! . . . Dans l'azur les strophes sont chez elles.—
Mais lui s'apercevait qu'il lui manquait des ailes ;
Alors il dit : " Je reste au logis." C'était bien.
Et puis, au lieu d'aller avec un air serein,
S'assommer sur un tronc dans le prochain bocage,
Il était simplement, sagement, mort en cage.

Or, un soir, à l'heure où le songe nous sourit,
Ce vieux souvenir-là traversa mon esprit,
Comme d'un nid désert au vent tombe une plume.
Ce souvenir grandit, se précise, s'allume ;
Parmi mes écrits morts, un nom est retrouvé
Et d'un honteux oubli le poème est sauvé.
O miracle éclatant que je n'aurais pu croire ! . .
Je le sens remuer soudain dans ma mémoire.
Ainsi qu'un chaud soleil fait surgir les épis,
Mon rêve, réchauffant tous ces vers assoupis,
Les ranime, les met sur des pieds de gazelles,
Les féconde si bien qu'il leur denne des ailes,
Et ma main qui, dès lors, n'a plus qu'à copier
Complète le travail et les rend au papier.
Soudain, je regardai la cloison obscurcie :
Un reflet de gaieté couvrait ma pharmacie.
La clarté de la lampe errante sur le mur
Avait pu, tout-à-coup, causer celà, c'est sûr ;
Mais je n'en vis pas moins, comme je viens de dire,
Dans leurs claires prisons mes remèdes sourire,

Se concerter ensemble et se féliciter
D'avoir vu devant eux quelqu'un ressusciter.

Décembre, 1908.

ÉCRIT EN REGARDANT LES ÉTOILES

Lorsque la fin des temps sera venue, un soir,
Lorsque nous, pécheurs que nous sommes,
Nous les morts de demain, alors nous pourrons voir
Sècher sur la terre les hommes ;

Quand un suprême orage ébranlera les mers ;
Quand l'ouragan, noyeur de voiles,
Ayant broyé le sol couvert de deuils amers,
Ira souffler sur les étoiles ;

Quand la Croix lumineuse et terrible, au milieu
Des saints anges rangés en haies,
Versera la justice et le courroux d'un Dieu
Et non du sang par ses cinq plaies ;

Lorsque le Fils de l'Homme, en trillant ses amis,
Pour en faire à jamais ses hôtes,
—Je tremble et je l'espère, ô mon Dieu !—m'aura mis
Parmi les siens, malgré mes fautes,

Et qu'Il nous mènera pour combler nos désirs,
Avec tous les saints à sa suite,
Visiter son domaine, un de mes grands plaisirs
Ce serait d'aller voir ensuite

Ces soleils calcinés comme de noirs roseaux
Au vent de ces brûlants désastres,
Et longtemps, comme on erre auprès de vieux vaisseaux,
De rôder parmi ces vieux astres. . . .

28 octobre, 1911. . . .

PENSÉES DE NOVEMBRE

Voici le blanc clocher qui, plein d'un deuil amer
Dont s'empreint le village,
Fend l'air comme un vaisseau qui creuse sur la mer
Un mince et long sillage.

Le ciel s'est obscurci ; partout descend le soir.
Le clocher fend ces voiles,
Et l'on dirait qu'il veut, plongeant dans le ciel noir,
Chercher quelques étoiles.

Mais le ciel est bien noir. Pas d'astres pour briller
Au bout de sa croix vierge,
Et ressembler, venant comme elle y vaciller,
A la flamme d'un cierge.

Non, le ciel n'a pas mis dans les airs réjouis,
De ces claires prunelles
Dont s'ornaient les beaux soirs maintenant enfouis
Dans les mers éternelles.

L'ombre s'amasse autour du clocher soucieux,
Grande âme humanitaire ;
Il reste seul, privé du clair regard des cieux,
Pour veiller sur la terre.

Sur les toits, se sentant par le froid engourdir,
Quelques oiseaux se perchent ;
Le ciel semble descendre et le clocher grandir ;
On dirait qu'ils se cherchent.

Un son large et très lent sort du clocher transi
Qu'un deuil secret effleure.
Quelle est la grande voix qui peut chanter ainsi ?
C'est le clocher qui pleure.

Il est triste et souvent il songe aux trépassés
Ensevelis dans l'ombre ;
Il voudrait voir aussi l'aube des jours passés
Monter dans le ciel sombre.

C'est pour les rappeler, que d'un accent qui fait
Pleurer chaque demeure,
Les coups de son airain en un rythme parfait,
S'éveillent d'heure en heure.

Mais tandis qu'il leur parle, et que son lourd battant,
Rythme sa chute folle,
Avec le même mot dont il leur dit : " Viens-t'en "!
Une autre heure s'envole.

O clocher, ta douleur qu'on ne peut consoler,
Est semblable à la nôtre ;
Quand de notre œil on sent une larme couler,
On en sent poindre une autre.

Appelle, toutefois, perdant l'instant subtil,
    Atôme sous la nue ;
Peut-être à tes accents le passé viendra-t-il ?
    Courage, et continue.

Oui, lance à bruits égaux ton âme au firmament
    En strophes enchaînées ;
Pleure, chante, bénis ; si tu perds le moment,
    Appelle les années.

Jette à ces jours dormant aux éternels déserts
    Sans aube et sans corolles,
Ces bruits articulés se suivant dans les airs,
    Ainsi que des paroles.

Comme au choc d'une goutte, avec un son charmant,
    Un peu d'onde s'élance,
Un peu des jours passés à chaque tintement,
    Jaillira du silence.

Ils viendront ! Sonne, airain, et fais tomber toujours
    Ton glas dans la nuit noire.
Ils ne surgiront pas dans ces cieux froids et lourds
    Mais dans une mémoire !

Tes chants sont dévorés dans l'espace moqueur,
    Comme des grappes mûres,
Mais dans l'autre infini que nous nommons le cœur,
    Ils gardent leurs murmures.

Comme un homme prodigue et qui des biens perdus
    Ne compte pas les sommes,
D'sperse tes accords surhumains, éperdus..
    Ils font rêver les hommes.

O cloche, en effeuillant tes funèbres concerts,
Comme des fleurs fanées,
Tu replonges nos pas dans les sentiers déserts,
De nos jeunes années.

Tu nous fais repasser dans ces chemins chéris.
Marcheur qui se recueille,
Le cœur va remuant des souvenirs flétris,
Comme le pied, la feuille.

Comme on voit l'herbe au vent s'agiter et donner
Des sons dans la nuit noire,
Nous entendons en nous des rêves frissonner
Au vent de la mémoire.

O les beaux jours enfuis, printemps pleins de reflets,
Clairs matins de l'enfance ! . .
Le temps vous a tous pris comme dans des filets
Des oiseaux sans défense.

Nous vous pleurons, chers jours ! . En vous, nous revoyons,
Tristes et douces choses,
Des lambeaux de printemps, des restes de rayons
Et des débris de roses.

O baisers d'une mère ! . O rythmes des berceaux !
O première innocence ! . .
O jours pleins de parfums, de clartés et d'oiseaux,
Mon âme vous encense !

Je vous regrette aussi, jours de première ardeur,
Où l'homme s'extasie,
En se sentant soudain quelques frissons au cœur,
Au front la poésie.

Airain, verse toujours ton accord large et pur,
Qui jamais ne s'apaise.
Tu nous fais tous rêver : jeunes gens, âge mûr.
Vieillards dont le front pèse.

Nous avons tous en nous un cœur à soulager
D'un poids qui règne en maître ;
Nous avons tous besoin, ô clocher, de songer
Et de pleurer peut-être.

Comme un homme cherchant de vieux murs disparus
Y voit des immondices,
Nous avons tous, hélas ! dans nos ans parcourus
Des fautes pour indices.

Même pour ceux dont l'âme est un lac glorieux,
Où le rayon se joue
Il est toujours, au fond, des reptiles hideux
Qui dorment dans la boue.

Jette-nous donc toujours, clocher, ami des morts,
Ton glas qui se promène ;
Avec ton branle lourd un essaim de remords
Tombe dans l'âme humaine.

Fais-nous prier aussi. Le cimetière, hélas!
Dort là, lugubre et sombre.
Il sommeille à tes pieds ; le soir, il a ton glas ;
Le jour, il a ton ombre.

Pour tous autres amis, il n'a que des cyprès,
Mélancoliques arbres,
Placés là pour donner aux vivants des regrets,
De la rosée aux marbres.

La nuit, ce morne lieu n'a jamais pour concert
Que le vent de l'espace ;
Il n'a, pour bruits de pas foulant le gazon vert,
Que ceux du temps qui passe.

Aux jours ensoleillés, un oiseau quelquefois
Descend dans ce silence,
Egrenne, quelque temps, les perles de sa voix,
Puis dans l'azur s'élance.

Eh bien, nos morts sont là : nos parents adorés,
Nos aïeux et nos pères.
Que ce glas en tombant sur nos cœurs éplorés
En tire des prières.

Oui le poids de ces sons doit nous faire prier,
En tombant sur nos âmes.
Qu'il soit l'attouchement, nous serons le clavier
Plein de pleurs et de flammes.

Oui, qu'il agite en nous ce glas sombre et vainqueur,
Triple houle mouvante
Tous les rêves du front, tous les remords du cœur,
Et l'oraison fervente. .

Et qu'il porte celà, sainte offrande qui luit,
Sur son envol fidèle,
Comme un oiseau qui traîne une proie avec lui
Et monte à grands coups d'aile.......

Novembre 1908.

LE BONHEUR

Le bonheur, ici-bas, ne peut se conquérir.
Il faut toujours rêver et bien souvent souffrir
En répandant de tristes larmes ;
Les plaisirs d'ici-bas sont comme du vieux vin :
Ils nous grisent d'abord, instant rapide et vain,
Puis nous laissent à nos alarmes.

L'amour nous charmera ; des yeux sombres ou clairs,
Dans nos cœurs oppressés jetteront des éclairs
Et feront bouillonner nos veines ;
Les claviers frissonnants feront courir en nous
Un fleuve de jouissance et d'attouchements doux,
Comme un vent d'été dans les plaines.

Nous connaîtrons aussi l'ivresse des beaux vers
Qui contiennent une âme et souvent l'univers ;
Mais lorsque ces triples mirages
Nous auront abreuvé de jouissance et d'envol,
C'est très bien... Mais alors, nous sommes loin du sol
Et nous voguons dans les nuages.

24 septembre, 1909.

SUR LE RIVAGE

Entendez-vous les flots sommeiller lourdement,
Apaisés tout-à-coup par l'obscur firmament
Où luit l'étoile purpurine ?
Le vent s'est tu ; le calme est dans l'air embaumé :
On n'entend déjà plus qu'un souffle âpre et rythmé
Comme celui d'une poitrine.

C'est, sous le ciel plus sombre et l'astre intermittent,
La respiration de la mer qu'on entend.
Sur la retentissante grève
On dirait que quelqu'un de géant s'est couché,
Qu'il dort, et qu'il ressent parce qu'il s'est fâché,
Un remords peser dans son rêve.

Et c'est vrai, car les flots tout à-l'heure en courroux,
Se sont cabrés, ont fait sur le rivage roux,
Courir leur écume et leur bave ;
Ils ont tout assailli ; les ports et les rochers ;
Et qui sait si la barque où chantaient les nochers.
N'est pas devenue une épave ?

Le bruit des eaux faisait trembler chaque foyer ;
On entendait la mer comme un dogue aboyer
Quand sur une proie il se vautre ;
Et les côteaux lointains, pleins d'échos aux abois,
Ne pouvant supporter cette odieuse voix
Se la renvoyaient l'un à l'autre.

Qui sait dans sa fureur ce que le flot voulait ?
Il est beau maintenant, ayant été si laid.
—Dieu soit loué ! Voici des voiles.—
L'onde aspire l'air pur avec ses noirs naseaux,
Et se sent caresser par les fuyants oiseaux
Et par l'œil fixe des étoiles.

Les flots sont bons et doux ainsi que des troupeaux.
Eh, bien, détrompez-vous : Même dans leur repos
Ils ruminent quelques désastres.
Voyez : dans les roseaux que l'on entend gémir,
Ils s'amusent, ce soir, avant de s'endormir,
A broyer la clarté des astres.

30 Août, 1911.

LA RIVIÈRE

Cette rivière est claire et coule doucement.
Elle aime à la folie un coin du firmament,
Bien que cet amant toujours change ;
Elle-même, caresse une île en ses transports ;
Le baigneur dit toujours ; " ce n'est que sur ses bords
Et non dans son cœur qu'est la fange."

Son onde est de cristal et son sable est doré.
Le matin, elle boit comme un homme altéré,
De grandes jattes de lumière ;
Et, le soir, recueillie en face du ciel bleu,
Elle reçoit le sang du beau soleil, son dieu,
En murmurant une prière.

Elle revêt alors un charme souverain.
Un vent plein d'Angelus et de gouttes d'airain
Sur l'eau calme vide son aile.
L'oiseau chante ; le ciel gouffre d'immensité,
Unit à ces sons clairs ses gouttes de clarté,
Et c'est comme une pluie en elle.

On trouve des cours d'eau plus larges, j'en réponds ;
Tout de même, l'on voit, pour la franchir, les ponts
Faire cinq ou six enjambées.
Les noirs palais flottants n'entrent pas dans ses eaux ;
Mais elle aime bien mieux, parmi des vols d'oiseaux,
La blancheur des voiles bombées.

Je l'aime, et vous aussi, quand vous passez par là.
Outre ses joncs courbés et ses saules, elle a
Des liards bravant l'étendue ;

Et puis, et puis surtout, elle reflète un toît,
Qui de la côte verte émerge comme un doigt,
Médius d'une main tendue !

Elle reflète aussi—pour le cœur seulement—
Les bribes d'un passé qui fut doux et charmant :
Chaque pli d'onde en rapporte une ;
Et nous pouvons revoir, pêle-mêle enfouis,
Nos visages d'enfant tout frais et réjouis
Trembler avec le clair de lune.

C'est que le bon cours d'eau nous a vus tout petits,
D'une punition pourtant bien avertis,
Et sans craindre la crocodile,
Faire dans les roseaux nos marins au long cours,
Et, quelques ans après,—l'orgueil s'accroît toujours—
Aller contourner la grande île.

Elle n'a pas changé, la rivière, ah, bien non !
Toujours la même rive et le même gazon ;
Et c'est pour celà qu'elle garde
L'image de tous ceux qu'elle a le plus aimés,
Quand notre âme, durant les beaux soirs parfumés
Se penche sur elle et regarde.

Et pourtant, tout oublie. On voit dans le verger,
Quand un vieux pommier meurt, un autre se charger
De fruits qu'ignore notre bouche ;
On voit l'arbre effacer nos noms, l'herbe nos pas ;
On a beau se chercher, on ne se trouve pas
Dans les endroits que le temps touche.

Les objets d'ici-bas sont mortels, inconstants.
Mais la bonne rivière, elle, ignore le temps
Dont elle est pourtant le symbole.

Elle court sans cesser vers le fleuve, c'est sûr ;
Mais son onde est toujours la même ; un même azur
Demeure dans l'eau qui s'envole.

Oui, nous nous retrouvons, si nous le voulons bien
Dans ces replis moirés qu'un souffle aérien
Grossit parfois en courtes lames.
Ah, que l'on jouait bien, rivière, sur ton dos
En t'imposant le poids de nos légers fardeaux
Et le triomphe de nos rames !

Elle se laissait vaincre en ces joyeux combats,
Comme un homme ménage en prenant ses ébats
Quelqu'un qui n'est pas du même âge......
Aujourd'hui, nous glissons sur un fleuve tyran ;
La vie aux flots troublés nous traîne en son courant,
Et ne garde pas notre image......

29 Juillet, 1913.

L'ARBRE

I

Prends garde, toi, qui viens dans tes rudes exploits
Attaquer ce grand chêne au sein de ce grand bois !—
Ne frappe pas, c'est mieux, ce géant séculaire
Qui fait trembler au loin son ombre et sa colère ;
Cherche ailleurs ; ne viens pas affronter, bûcheron,
Malgré tes bras nerveux, malgré ton calme front,
Malgré ta hache où luit un flot de clartés vives,
Le mystère irrité de ses branches massives......

Déjà ton pas bruyant a fait vider ses nids ;
Arrête ..... Ne viens pas, serrant tes poings brunis,
Bûcher sous le courroux des ramures mouvantes
Ce colosse de sève et de feuilles vivantes !.....
Prends garde .....Ce géant qui porte des oiseaux
Et qui n'aime à jouer dans ses puissants arceaux
Qu'avec les feux du jour et le parfum des plaines ;
Ce front vaste où l'azur met toutes ses haleines,
Ce chêne qui, lorsque descend l'ombre du soir,
Emprisonne ses chants dans son mouvant pressoir
Et se forme en la nuit qui traîne ses lourds voiles,
Un rêve solennel sous l'éclat des étoiles,
Oui, l'arbre que ton bras va frapper sans effroi,
Homme, peut se venger, et s'abattre sur toi. . . . .

Eh, bien, non ! . . Ne crains rien, bûcheron. Ce grand chêne
Ne s'est pas irrité devant sa fin prochaine ;
Il dit l'adieu suprême aux rayons, aux oiseaux,
Aux parfums, à son chant semblable à ceux des eaux,
Et, tendant sa poitrine énorme et résignée,
Offre paisiblement son cœur à ta cognée.
Frappe, car le grand chêne admire tes labeurs ;
De ses rameaux mourants il bénit tes sueurs
Et verse sur ton front avant que tu l'achèves
Le calme de son ombre et le parfum des sèves.
Il sait que son trépas te donnera du pain ;
Il aime ton travail dont le modique gain
Fait croître tes enfants ainsi que des arbustes.
C'est pourquoi ce géant bénit tes mains robustes,
Bûcheron ; ton cœur est viril comme le sien ;
C'est pourquoi l'arbre fort, c'est pourquoi l'arbre ancien,

Avant la triste fin qu'avec joie il accueille,
Aime à souffrir pour toi, de sa base à sa feuille !

II

Je sais un arbre en proie à de vils bûcherons.
Il aurait bien droit, lui, d'abattre sur leurs fronts,
Ainsi qu'un châtiment qui tombe sur l'athée
Ses bras fermés soudain et son ombre irritée.
Ah ! Si l'arbre divin qui touche au grand ciel bleu
N'avait pas le pardon avec le sang d'un Dieu
Dans ses bras grand ouverts, raidis par la souffrance,
Vous ne tomberiez pas, ô vieilles croix de France . .
Antiques crucifix, vous resteriez encor
Pendus dans les logis avec le saint décor
Des chapelets noircis et des images saintes ;
Et vous, dont on aimait les augustes enceintes,
Vous, vers qui maintenant on vient la hache en main,
Calvaires qui jetez sur le poudreux chemin
La bénédiction de vos bras grandioses,.
On mettrait à vos pieds des larmes et des roses ! . .

Mais l'arbre de la Croix laisse le bucheron
Frapper son bois béni sans frémir sous l'affront.
Et quand ces travailleurs, dans leurs efforts serviles,
Lèvent vers lui leurs bras couverts de sueurs viles ;
Quand, pire que les Juifs, ce groupe glapissant
Frappe le Dieu fait homme et ne veut pas son sang ;
Quand, saint arbre, à tes pieds montent blasphème et doutes ;
Quand les croix des logis, les calvaires des routes,

Ainsi qu'au même vent tremblent bien des rameaux,
Ressentent ta tristesse et souffrent de tes maux,
Et, grandissant la plaie à leurs mains impassibles,
Laissent tomber leur sang en gouttes invisibles,
Alors, arbre voisin des constellations,
Qui bénis tour à tour les générations,
Qu'elles lèvent vers toi leur amour ou leur haine,
Tu souris à ceux qui frappent ton bois d'ébène,
Et verses sur leurs fronts pleins de froides pâleurs
La cha'eur de ton sang, la pardon de tes pleurs . . . .

Pardonne-leur, ô Croix, magnanime et féconde
Dont la tête est au ciel et les pieds sur le monde !
Arbre sublime en butte aux lâches ouvriers,
Crucifix des logis, calvaires des sentiers,
Pour ranimer la foi, pour calmer la souffiance
Ouvrez obstinément vos saints bras sur la France.
Couvrez-la de votre ombre, et veillez sans repos.
Laissez frapper la hache ; et quand vos saints copeaux
Pleuvront partout ainsi qu'une semence altière,
On verra d'autres croix germer pour la prière

Québec, 27 janvier, 1907.

LA NEIGE DU PAYS

Oh, regardez ces frêles ailes
Qui tombent des cieux refroidis.
On dirait, tant elles sont belles
Qu'elles viennent du paradis.

Par la claire et souple avalanche
Les airs, les champs sont envahis . . .
Elle est plus que les autres blanche
La neige du pays.

Le sol n'est plus qu'un long mirage ;
Le ciel, souriant de fierté,
Pour lui faire voir son ouvrage
Met le Soleil en liberté.
A ces regards d'en haut les nôtres
S'unissent et sont ébahis. . .
Elle brille mieux que les astres
La neige du pays.

C'est l'heure des bonnes veillées
Autour des vieux âtres joyeux
Où les flammèches réveillées
Semblent le rire des aïeux.
Les vieilles mœurs fortes et grandes
Raniment nos cœurs défaillis ;
Elle nous garde nos légendes
La neige du pays.

Elle sait chanter, notre neige.
Son gai refrain prend bien des tons
Et débrouille tout un solfège
Sous les pas drus des piétons.
Lorsque passent des minois roses,
Sous leurs pas de froid assaillis
Elle dit de coquettes choses,
La neige du pays.

Oh ! glisser dans les poudreries
Sur des traîneaux qui vont grand train,
Quand la neige a des pierreries
Et quand les cœurs sont pleins d'entrain !. . .

O rêve impossible à décrire,
Courants soudains des nerfs jaillis !
Elle raffole du franc rire,
La neige du pays.

Dans les forêts que le vent penche
Elle tisse en prenant son temps
De grands manteaux d'hermine blanche
Qu'elle n'enlève qu'au printemps.
Mais sur les sapins que la hache
Veut abattre dans les taillis
Elle prend des airs de panache,
La neige du pays.

L'air ample et pur qui passe et joue
Sur les plaines et sur les monts
Nous met un sang neuf sur la joue
Et de l'ardeur dans les poumons.
Adieu, la saison monotone,
Novembre et ses brouillards haïs !. .
Elle est belle, salubre et bonne
La neige du pays. .

Hélas, quelquefois, elle apporte
Aux masures, la faim, l'effroi ;
Mais l'aumône frappe à la porte
Et les miséreux ont moins froid.
Grâce à cette vertu touchante,
Foyers par le bonheur trahis,
Elle est moins que d'autres méchante,
La neige du pays.

Notre neige, de notre gloire
Garde l'empreinte avec fierté.
Elle ressemble à notre histoire
Par sa blancheur et sa beauté.

Que nous importe un ciel de flamme
Et des soleils jamais vieillis ?
Elle laisse chaude notre âme,
La neige du pays . . .

Malgré le rire autoritaire
Des intrus vite déguerpis
Nous l'aimons notre forte terre
Avec sa neige et ses épis.
Nous y luttons comme nos pères ;
Et quand nos jours sont recueillis
Nous avons pour orner nos bières,
La neige du pays.

Trois-Rivières, 29 - 30 Novembre 1909

MONDE INTIME

Puisque le bon soleil du printemps s'est caché
Et que nous n'avons plus qu'un firmament fâché
Où l'ennuyeuse pluie abonde ;
Puisque semble sur nous se fermer l'univers,
Faisons, tout en fumant et composant des vers,
De notre chambre un petit monde.

La lampe du plafond me tient lieu de soleil ;
Mon bureau de travail devient au sol pareil ;
Ce papier vert que je défroisse,
Semble en un frais gazon tout-à-coup s'ébaucher ;
Une fiole, parfois, droite comme un clocher
Semble former une paroisse.

Et puis, voici plus loin, où toujours je les mis,
De gros livres savants, des malades amis.
Ils sont austères, étant sages ;
Et puis. ils sont si hauts qu'ils semblent de grands monts
Où ma pipe, qu'attise un souffle des poumons,
Accroche au loin des grands nuages.

J'ai, pour me rappeler les sons brefs des échos,
Les gais concerts des nids, les longs bruits musicaux
Du vent d'été dans les ramures,
Plusieurs morceaux de chant profanes ou pieux
Qui déversent soudain quand j'y traîne mes yeux
Des flots d'accords et de murmures.

J'ai tout, prés reverdis, clochers jaunes ou clairs,
Nuages d'où pourraient s'élancer des éclairs
Si ma pipe jetait des flammes.
J'ai tous les chants divers de la terre et des eaux ;
Mon encrier béant est un lac sans vaisseaux
Où mon vers seul trempe ses rames.

Ah ! que tombe la pluie, Ah ! que soufflent les vents !
Le poète est de ceux parmi tous les vivants
Qui n'ont pas de vides intimes.
Est-il triste ? il entend sa muse l'appeler;
Un poète toujours a su se consoler :
Ses " bleus " s'envolent dans les rimes.

Un monde est sous mes yeux depuis quelques instants.
J'y puis faire à mon gré l'orage ou le beau temps ;
Je pourrais tout réduire en poudre
Comme un dieu de l'olympe. Et le ferai-je ? Oh ! Non !
Il manque sur mon bras la main d'une Junon
Et que me sert alors ma foudre ?

17 Mai 1912.

GRIEFS D'OISEAUX

Sur des rameaux épais ou dans des nids bien mous,
Vous vous êtes blottis, car votre aile était lasse ;
Mais, de votre bonheur, le ciel devient jaloux. . .
Oiseaux dormeurs, réveillez-vous :
Là-haut, c'est le matin qui passe !

Les beaux clochers luisants frappent l'air à grands coups ;
Une brume d'argent dans ses plis les enchâsse ;
Les bois prennent leur harpe et l'homme est à genoux. . .
Oisoaux fervents recueillez-vous :
C'est l'hymne du réveil qui passe !

Mais ils dureront peu tous ces moments si doux.
La vie au timbre rude élargit sa voix basse ;
Tout l'humain atelier fait grincer ses écrous. . .
Oiseaux heureux, attristez-vous :
C'est le cri des labeurs qui passe !

La rive vous fascine avec ses sables roux ;
Les flots qui dansent bien vous font signe avec grâce.
Hélas ! Hélas ! un bruit vous a fait frémir tous . . . .
Agiles oiseaux, sauvez-vous. . .
Là bas, c'est le chasseur qui passe !

Puis voilà que Pégase a passé parmi nous ;
Bon nombre de rêveurs sur sa croupe s'entassent.
Il part, et de son fer il fait sonner les clous. . .
Oiseaux chanteurs, éclipsez-vous :
Ce sont les poètes qui passent !

Halte ! Le ciel n'est pas un lieu de rendez-vous !
Quel est cet oiseau monstre, étrange et sombre masse ?
La foule, pour le voir, épaissit ses remous . . .
Fiers oiseaux, humiliez-vous :
C'est l'aéroplane qui passe !

Vous dites : "Bon ! c'est tout, maintenant !"—Désirs fous :
Des châteaux ambulants vont balayer l'espace ;
Des dames sous le poids penchent leurs jolis cous . . . .
Oiseaux, plus de place pour vous :
C'est le nouveau chapeau qui passe !

Trois-Rivières, 12-13 Janvier 1910.

LA FUMÉE

A ceux qui me demandent d'écrire.

I

Cette grise vapeur qui semble sur les toits
L'haleine de chaque chaumière,
Quand l'air est vif s'élève assez haut quelquefois,
Mais rampe plutôt d'ordinaire.

A peine née aux flancs du bon poêle ancien
Elle grimpe au tuyau de tôle,
Fuyant ce triste bois très peu musicien
Qui brûle avec sa chanson drôle.

Oh ! Sortir ! Aller voir le grand ciel nuancé
Qu'on dit poli comme le marbre,
Où ce chêne en tisons, paraît-il, s'est bercé,
Un jour, quand il était grand arbre !

Oui, sortir ! Echanger pour ce gouffre d'air bleu
Cet étau noir où je suis née !
Monter ! Monter, jusqu'à ces tremblants points de feu
Qu'on peut voir par la cheminée !

Que cette fonte est triste où l'on vole si peu !
Que, dans ces région nouvelles,
Doit être grand et chaud cet autre âtre qui peut
Lancer de telles étincelles !

Qu'on fasse cercle autour du feu, dans les foyers ;
Qu'un poète emplisseur de pages,
Pense animer ses vers en se chauffant les pieds,
Moi, je m'en vais vers les nuages.

Quel rêve ! —En tourbillon, chaude encore, elle sort.
Le froid la perce comme un glaive ;
Et la pauvre vapeur digne d'un meilleur sort
Se perd dans le vent qui l'enlève.

II

Rempli des chauds accords du langage chanté
Qu'il attise mais qu'il refoule,
Un jour ou l'autre aussi Le poète est tenté
De jeter ses vers à la foule.

Son coeur sent le besoin de ces expansions
Où la strophe élargit ses ailes.
A lui l'espace, à lui les constellations,
Et le nid chaud des coeurs fidèles !

Mais, comme un soir d'hiver, le public est bien froid ;
A peine a-t-il ouvert sa porte
Que le poète voit son oeuvre avec effroi
S'enfuir dans l'oubli qui l'emporte.

11-12 Janvier 1912

LES PAUVRES

Après un jour de poudrerie,
Lorsque les reverbères font
De la neige une orfèverie
Ayant le ciel noir pour plafond

Quand ces richesses de la terre,
A foison, résument céans
Et la poussière planétaire
Et les perles des océans ;

Quand, laissant à sa fantaisie
Fuir Pégase sans l'enfourcher,
Pour cueillir de la poésie
Le rêveur n'a qu'à se pencher ;

Devant ce fouillis de lumière
De clairs cristaux, de fins bijoux,
Que pensent tous les sans-chaumière,
Ceux dont la voix est de la toux ?

Ah ! Pour leur destin quels reproches !
Ce soir, bien moqueur est leur sort :
Ils ont du cuivre dans leurs poches,
Et sous leurs pieds des poudres d'or !

Mais si, loin de toute demeure,
Il arrive qu'un d'eux, parfois,
Se couche dans la neige et meure,
Au bord d'un champ, au fond d'un bois,

Le ciel permet que ce pauvre homme
Contente un peu ses doigts roidis,
Avant d'entrer dans le grand somme
Qui jette dans le paradis ;

Et, si la lune luit sans voiles,
Que, de ses longs gestes déments,
Avant de cueillir des étoiles,
Il ramasse des diamants !

Février 1912.

UNE RENCONTRE

Un jour, je croisai sur ma route
Un pauvre homme bien miséreux.
C'était un mendiant, sans doute ;
La faim sortait par ses yeux creux.

Sur sa figure rétrécie
Les pleurs avaient creusé leur cours ;
Son échine était une scie
Où venaient se briser ses jours.

Comme un vieux cheval qui se câbre
Son âme avait de courts combats :
C'était un résumé macabre
De la misère d'ici-bas.

Il était debout sous un orme ;
Le vent sèchait son triste front,
Emportant la moisson énorme
De ses douleurs, de son affront.

Et ce vent aux ailes légères
S'en allait lentement aux bois
En s'amusant dans les fougères
A rajeunir sa vieille voix !

Alors —je t'en veux, O nature,
Mère qui ne nous aime pas !—
J'entendis, lugubre aventure,
En m'en retournant à grands pas

La brise, ta fille fidèle,
Porteuse de ce deuil secret,
Dans la gaieté d'un grand coup d'aile
Aller rire dans la forêt !

29 Juillet 1911

A UN NOUVEAU JOURNAL

Journal, tu courras les nouvelles.
Mais ton devoir n'est pas fini.
Songe qu'il te faudra des ailes,
Et que l'azur succède au nid.

Il faut qu'un souffle t'inaugure,
Que tu tendes aux hauts sommets,
Visant, d'une belle envergure,
Le bien, toujours, le mal, jamais.

Il faut lutter pour les principes,
Pour l'Eglise et la vérité,
Tout en choyant les participes
Et la syntaxe et la beauté.

Sois très fourni dans peu de pages.
C'est ta gloire et notre besoin.
Ceux qui parlent peu sont les sages,
Pourvu qu'ils parlent avec soin.

Les journaux ce sont des apôtres ;
Ce sont des livres grand ouverts;
Ne sois jamais comme bien d'autres,
Blanc en-dessus, noir au revers.

Le peuple est facile a corrompre.
Soutiens dans tes futurs combats
Nos droits si chers que l'on veut rompre,
Notre langue qui ne meurt pas.

Et si tu fais toutes ces choses,
Tu mériteras, c'est certain,
De faire ouvrir les portes closes
Et d'être grand, dès ton matin !

Janvier 19 . .

LA LUCIOLE

C'est une mouche minuscule
Qui paraît quand le jour s'enfuit,
Et qui garde toute la nuit
Des parcelles de crépuscule.

Elle aime surtout demeurer
Auprès d'une onde calme et pure,
Pour en savourer le murmure
Ou bien encor pour s'y mirer.

On peut en voir toute une équipe.
Leur dos qui flambe et puis s'éteint
Fait croire que dans le lointain
Des gnômes allument leur pipe.

En marchant parmi leur clarté
Qui se multiplie et qui saute,
On se croirait aéronaute
Et passant sur une cité.

Feux clairs dans les ombres funèbres,
Que vous êtes beaux quand tout dort !
Oh ! Les mouvantes perles d'or
Dans la grande mer des ténèbres !

Pour de l'eau pure, sa liqueur,
Elle se fait l'orgueil des grèves.
Elle ressemble à ces beaux rêves
Qui tempèrent la nuit du cœur.

Elle est de son vol économe
Et vient très peu vers nos maisons,
Allumer ses mille tisons
Pour quêter les regards de l'homme.

Elle sait que l'homme ici-bas,
Rivé sur ses biens et ses piastres,
Regarde rarement les astres.
Et qu'elle, il ne la verrait pas.

Mais, vive sa rive inféconde
Où sont vermisseaux et fourmis !
Là, l'on se mange en bons amis,
Mais pas autant que dans le monde !

Pour ce petit peuple content
Les cailloux sont des tours de marbre ;
Chaque brin d'herbe est un grand arbre,
La goutte de pluie, un étang.

Ah ! C'est là que la fine mouche
—Est-ce orgueil ou bien charité ? —
Apporte ses brins de clarté
Tandis que le soleil se couche.

Alors, ouvrant leurs menus yeux,
Les insectes de l'herbe sombre,
En la voyant planer dans l'ombre
En font l'étoile de leurs cieux.

Ah ! qu'importe à la luciole
Les points de feu du firmament ?
Elle les résume amplement
Puisqu'elle brille et qu'elle vole.

Confiante dans son pouvoir
Et dans son œuvre salutaire,
Pour les tout petits de la terre
Elle se montre chaque soir.

Souvent, d'un esprit qui se voile
Jaillit ainsi le feu vainqueur,
Un corps chétif porte un grand cœur,
Une mouche porte une étoile.

20 Juillet 1912

LE FORT LÉVIS

I

Les troupes, vers Québec par centaines venues
Triomphaient ; leurs canons aboyaient vers les nues.
Les nôtres, bouche au vent qui réveillait leur faim,
Demandaient de la poudre et des salves sans fin.
Plus de blé dans les champs, plus de pain dans l'armée.
Montcalm, dans un linceul de gloire et de fumée,
Tombait devant Québec dont les portes s'ouvraient.
On avait tué l'aigle et les aiglons mouraient.
Les vieillards, les enfants, et les femmes voilées
Erraient près des débris de leurs maisons brûlées.
Fallait-il prolonger longtemps ce lent trépas ?
Que faire ? Fallait-il désespérer ? Non pas.
Comme un foyer où flambe une buche dernière
Les poitrines brûlaient leur espérance altière ;
—Si l'on eût eu le nombre imposant des vainqueurs !—
Et quoique chaque jour, au fond de ces grands cœurs,
Le glaive du malheur plongeât à l'aventure,
La résignation entrait par l'ouverture !
De plus, pour ranimer un peuple agonisant,
Pour mieux l'encourager à verser tout son sang,
Notre drapeau sanglant, vierge de flétrissures,
Laissait quelques rayons passer par ses blessures.
Et nos quelques soldats près de ce haillon blanc
Unissaient leur faiblesse et prenaient leur élan.

L'ennemi, de Québec, et de tout l'entourage,
Pensif, l'œil inquiet, voyait monter l'orage.
Un point noir se formait, petit, mais menaçant.
L'anglais sortit. Alors, sur son front pâlissant,
Le nuage guerrier, ayant dans son flanc frêle
Le cannon pour tonnerre et des balles pour grêle
Creva ! L'Anglais vaincu s'enfuit fort à propos ;
Un triomphe de plus monta vers nos drapeaux ;
Et les Champs d'Abraham, vengeance satisfaite,
Burent en paix le sang qui lavait la défaite.

L'ennemi, dans la ville, après ce rude échec
S'enferma ; Lévis fit le siège de Québec.
Sur notre beau pays que la gloire immacule
L'espérance monta comme un grand crépuscule ;
Mais, malgré sa douceur et son charme qui luit,
Le soir a beau sourire, il précède la nuit :
Le Saint-Laurent sentit un jour, dans son malaise,
Sur ses vieux flots français passer la flotte anglaise.
Lévis put retraiter sans qu'on l'en empêchât.
Le soir était fini : notre astre se coucha !

II

Amherst vers Montréal marchait ; villes, paroisses,
En le voyant passer dévoraient leurs angoisses.
Il marchait souriant, sans crainte ; il avait tort.
Car il ne savait pas que, plus loin, un vieux fort,
Vieux brave qui songeait à sa jeunesse heureuse,
L'attendait impassif dans sa carrure osseuse.

Droit, noble, et caressant quelque rêve trompeur,
Il avait su vieillir sans faiblesse et sans peur ;
Et bien qu'il regrettât sa puissance affaiblie,
Il restait calme et fier de sa tâche remplie,
Et laissait, sans terreur, perdant ses ciments mûrs,
Les ans et les oiseaux becqueter sur ses murs.
C'était un vieil athlète, un forgeur de tonnerre ;
Il fallait craindre encor ce vieillard débonnaire ;
Il ne faisait pas bon de venir, en un mot,
Rôder trop près de lui pour brûler un hameau,
Ou bien, si fort qu'on fût, troupe, armée aguerrie,
D'oser sous sa grande ombre insulter la patrie !

A cette heure pourtant il était triste et bon ;
Rien ne faisait prévoir la clameur du canon,
Vieille clameur usée à crier la victoire
Mais qui pouvait encore aboyer vers la gloire ;
L'airain était paisible et muet ; seulement,
Quand le vent s'éveillait et passait un moment
Sur sa lèvre rigide émergeant des murailles,
Un grondement rageur passait dans ses entrailles.
A les voirs, ces canons, murmurants l'air altier,
On eut dit qu'ils avaient quelque chose à crier,
Et que, ne trouvant pas de poudre en leur armure,
Ils s'envoyaient, l'un l'autre, un douloureux murmure.
Ou bien peut-être aussi, dans l'air pesant du soir
Flairaient-ils un danger avec leur museau noir ?
Devinaient-ils l'Anglais, selon leur habitude ?
Le front du fort semblait couvert de lassitude ;
Il était triste à voir. Tout s'y prêtait d'ailleurs :
Le soir, lugubre et lourd, sans rayons, sans couleurs,

Comme une immense tente allant jusqu'aux étoiles,
Semblait avec du plomb fixer ses sombres toiles.
Les arbres s'échangeaient un soupir fraternel ;
L'ombre tombait toujours ; on eût dit que le ciel
Lassé de soutenir sa coupole profonde,
La laissait, par degrés, basculer sur le monde.
Durant les autres nuits, une aile quelquefois
Frôlait le front du fort en revenant des bois,
Et venait agiter, au fond de quelque brèche,
Des souvenirs joyeux avec la mousse fraîche.
Ce soir, rien de celà ; sur ses mornes créneaux
Pas de doux souvenirs et pas d'ailes d'oiseaux.
Sur ses murs ténébreux que le soc des ans brise,
Des canons soucieux et flairant dans la brise ;
Sur sa tête, l'horreur d'une nuit sans flambeau.
Et, plus loin, l'avenir, l'incertain, le tombeau !

III

Par delà les coteaux noyés dans la pénombre,
Sentinelle, entends-tu ce bruit pesant et sombre ?
Est-ce un bruit de tonnerre ? Est-ce un bruit de canon ?
Vois-tu rien remuer, là-bas, dans les arbustes ?
— " Ce sont eux ! " — Et Pouchot dit à ses gars robustes :
" Vous verra-t-on plier ? " —Et l'on répondit : " Non ! "

L'horizon s'éclaircit ; le jour nait. Rien ne bouge
Au rempart ; à grand bruit, au loin, roule un flot rouge
De douze mille habits. Soudain, le plomb cinglant,
Parti des flancs du fort, jette sa grèle immense ;
L'Anglais lutte, mais tombe, et le trépas commence
En un spasme sanglant !

On vit le bronze dans la lutte aléatoire
De son haleine blanche encenser la victoire,
Et vers elle monter le regard des mourants.
O Déesse ! descends. Ne nous sois pas injuste !
Nos preux te jettent peu d'encens, mais tirent juste.
Pitié, pour nos soldats qui tombent à leurs rangs !

On combattit longtemps ; mais quand la nuit épaisse
Tomba, l'Anglais fuyait ; et dans leur allégresse
Nos canons lui jetaient d'ironiques adieux ;
Et l'on vit nos drapeaux sortir de la victoire
Pleins de poudre, de sang, de poussière et de gloire,
Moins blancs, plus radieux !

Et le vieux fort pensait en contemplant ces choses,
En voyant tout-à-coup ses portes longtemps closes,
S'ouvrir pour qu'un air pur chasse l'air confiné ;
Il pensait en sentant succéder aux mitrailles
Un bien être inconnu flottant sur ses murailles :
" Je voyais mon tombeau : J'avais mal déviné !

IV

Onze jours sont passés, jours de lutte suprême !
Mais des bruits d'agonie, Hélas ! le vent en sème
Pouchot, le commandant, est déjà presque seul ;
Car, lorsque l'héroïsme à lutter les invite,
Sous un feu meurtrier cent hommes fondent vite ;
Un trépas glorieux leur fait vite un linceul.

Et le combat rugit comme un dernier orage ;
Sur son affût sanglant l'airain bondit de rage,

Mais le fort, vieux colosse, est déjà moribond ;
Et le soldat, sentant le trépas qui le touche,
Devore d'un regard sa dernière cartouche,
Et tire follement, là-bas, vers Albion !

Un mur avait croûlé. On dut céder au nombre ;
Et Pouchot en délire et moins vivant qu'une ombre
Remit à l'ennemi le drapeau frémissant.
—" Mes soldats, dit Amherst, ont encombré la route.
Mais votre garnison ? Je ne la vois pas toute ? "
—" Vos prisonniers sont morts, dit Pouchot, ils sont cent.

Le fort, après la lutte et dans la nuit qui pèse,
Etait encor debout ; mais son âme française
Quand moururent les preux, s'envola sans remords ;
Et le vent qui passait sur son heure dernière
Murmurait : " Dors en paix vieux squelette de pierre :
La gloire la meilleure est la gloire des morts ! "

Octobre 1905

LA NEIGE ET LES ETOILES

I

Seule, triste et splendide à voir,
Plus blanche que les fines toiles,
La belle neige, un soir,
Dit aux étoiles :

" Que votre sort est précieux !
Que votre rôle est salutaire !
Vous tapissez les cieux,
Et moi, la terre !

" En cette nuit où le vent seul
Agite un peu mes ondes vierges,
Je ne suis qu'un linceul
Et vous des cierges !

Le linceul fait pleurer toujours ;
Le cierge est signe d'espérance ;
Vous peignez les amours,
Moi, la souffrance !

Je ne suis que froidure, alors
Que vous n'êtes que vie et flammes.
Moi, j'abrite les corps
Et vous, les âmes !

Nous avons, chacune en son lieu,
Pavés faits d'inégales sommes,
Vous, les pas du Bon Dieu
Et moi, des hommes !

" Toujours, l'hiver comme l'été,
Vous êtes, perles de l'espace,
L'immuable clarté,
Et moi, je passe ! "

II

Quand ce chant triste fut monté,
Le ciel tressaillit sous ses voiles ;
Puis, dans une humide clarté,
Ces mots tombèrent des étoiles :

—" Plus tard que toi, mais sûrement,
Nous passerons, veuille nous croire.
Nous tomberons du firmament,
C'est-à-dire de notre gloire !

Oh ! Toi, tu deviendras vapeur;
Tu vas monter, et nous descendre ;
Notre éclat est vif mais trompeur ;
Tout clair tison deviendra cendre !

" Dieu qui marche et parfois s'assied
Sur nous pour surveiller le monde,
Un jour, nous poussera du pied
Et ce sera la nuit profonde.

" Du Paradis fermant les seuils,
Dans le grand jour de sa colère,
Dieu châtiera tous les orgueils
Dans le ciel comme sur la terre.

" Son souffle à sa justice uni
Fera, semant de grands désastres,
Tourbillonner dans l'Infini
Et les superbes et les astres !

" Devant le Maitre Souverain
Que la création encense,
Alors, il ne restera rien
Que la blancheur et l'innocence !

Alors s'il lui plait d'étoiler
Ses cieux, après notre disgrâce,
Il n'aura plus qu'à t'appeler
Et te remonter dans l'espace,

Il n'aura plus qu'à t'embraser
Pour chasser la nuit aux longs voiles,
Et tu pourras nous remplacer,
Car ta trame est faite d'étoiles ! "

Mars 1914

DIALOGUE

Un jour, le cœur dit à la montre
Qui se hâtait à son côté :
" Jamais notre pas se rencontre ;
Tu vas trop vite, en vérité.

" Pourquoi, puisqu'il faut que tu meures,
Faire avec prodigalité
Tourbillonner ainsi les heures,
Ces parcelles d'éternité ?

" Gardons entre nous l'équilibre.
Avec ce pas précipité
Tu vas t'user fibre par fibre,
Avant le temps qui t'est compté.

Moi, je sais au moins que la tombe
Doit m'ouvrir la grande clarté ;
Pourtant, avant que je succombe,
Je retarde ma vétusté.

Mais toi, que le néant dévore
Quand ton ressort s'est révolté,
Toi qui le sais, tu cours encore ?
Tu divagues, en vérité !

Longtemps, en ami qui démontre,
Le cœur, en toute liberté,
Fit des reproches à la montre
Pour sa grande témérité.

La montre lui laissa tout dire ;
Puis, lasse d'avoir écouté,
Voulut répondre à son délire . . . .
Mais le cœur s'était arrêté !

Août 1912

NUIT D'ÉTÉ

Dieu soit loué ! Durant ce soir plein de torpeur,
En un bruyant orage a fondu la vapeur
  Qui tapissait les cieux torrides ;
Puis un air bienfaisant est venu, tout après,
Pour rafraîchir nos fronts, reposer les forêts
  Et rajeunir l'eau par des rides.

Sois béni, ciel clément ! Sois béni, vent des monts !
Nous allons bien dormir ! Et nous nous endormons
  Sentant les beaux rêves tout proches,
Tandis qne le tonnerre, apaisant son courroux,
Semble le bruit d'un char qui planerait sur nous,
  Et qui roulerait sur des roches.

Ah ! Quel est donc celui qui, ce soir, par hasard,
Avec un si grand bruit se promène si tard
  Dans ce firmament lourd et terne ?
Ah ! Qui peut donc avoir ce caprice princier
De prendre, sans façon, la foudre pour coursier,
  L'éclair aveuglant pour lanterne ?

C'est Dieu qui vient ainsi pour nous faire songer
Qu'il est le Tout-Puissant et qu'il peut se venger;
Et quand finit l'orage sombre,
C'est lui qui sur le monde, objet de ses amours,
Pour veiller et bénir fait encor quelques tours.
Et l'on entend son char dans l'ombre !

Juin 1911

JOUR FLEURI

Oui, vous vendez des fleurs pour aider la misère ?
Dans vos coquets paniers pigera qui voudra ;
Votre geste pour Dieu vaut certe un long rosaire . . .
Offrez, offrez des fleurs, et l'on vous donnera.

Circulez parmi nous avec vos robes blanches,
Comme un printemps joyeux qui bientôt s'enfuira.
Un vent ensoleillé soupire dans les branches . . .
Passez auprès de nous et l'on vous sourira.

Mais lorsque vos paniers n'auront plus une rose,
Repassez près de nous, sans aucun apparât.
Ah ! Vous n'avez plus rien ? Mais c'est la même chose . . .
Offrez toujours des fleurs et l'on vous cueillera.

9 Juillet 1912

AMOUR VILLAGEOIS

Assis, ce soir, près de la côte,
Est-il venu pour s'abreuver
Du charme de la mer moins haute
Et de l'astre qui fait rêver ?

Non ; bien qu'oubliant sa colère,
La mer soit belle qui s'endort,
Son œil fixe un toit qui s'éclaire
D'une fenêtre au reflet d'or.

Il n'entend pas les voix du large
Ni le petit bruit tremblottant
Qui vient, là-bas, de chaque barge ;
S'il écoute, c'est qu'il attend

Que serpente sur l'âpre lande
Comme un ruisseau sur le gazon,
En face de la mer si grande
Le cristal pur d'une chanson.

Août 1919

VENDREDI SAINT

Vieux crucifix en deuil au fond de nos demeures,
Symboles de pardon attachés a nos murs,
Qui rendez nos âmes meilleures,
Nos cœurs plus purs ;

Vous qui semblez prier sur vos bois funéraires,
Vous dont la sombre tête aux traits souffrants et doux,
Pour mieux entendre nos prières,
Penche vers nous,

Vous semblez recouverts d'une angoisse suprême
A cette heure où le Christ notre Dieu va mourir,
En permettant qu'on le blasphème
Pour mieux souffrir.

Vous semblez ressentir une douleur profonde.
Revoyez-vous Jésus, sous le poids de la croix,
Moins que sous les péchés du monde
Tomber trois fois ?

Voyez-vous sur son front la couronne d'épines ?
Et, puis, châtiments dus aux crimes expiés,
Des clous percer ses mains divines,
Percer ses pieds ?

Entendez-vous, malgré les blasphêmes du doute,
Et le bruit des clameurs de ces peuples pervers,
Son sang qui tombe goutte a goutte
Sur l'univers ?

Mais, ne voyez-vous pas, dans ses cachots funèbres
Satan fuir, et sur lui refermer les enfers,
Et l'homme, sortant des ténèbres,
Briser ses fers ?

Que, sur le noir sommet de son roc solitaire,
Le Christ à la fois homme, à la fois Eternel,
Unit en mourant sur la terre
La terre au ciel ?

Que de ses bras tendus au-dessus de la foule
Qui fuit en laissant la mort dans l'abandon,
C'est à la fois du sang qui coule
Et du pardon ?

Sur nos cœurs réjouis la grâce se déploie !
Crucifix, qui voyez nos bonheurs, nos espoirs,
Vous n'aurez pas un peu de joie
Sur vos fronts noirs ?

Quand le Dieu, soulevant les pierres sépulchrales,
Sortira, foudroyant les Juifs près du cercueil,
Vous n'aurez pas sur vos traits pâles
Un peu d'orgueil ?

Oh non ! Restez courbés sous vos rêves pleins d'ombres
En étendant vers nous vos bras avec amours ;
Oui, restez, vieux crucifix sombres,
Tristes toujours !

Montrez-nous à jamais sur vos têtes penchées
De Jésus mort en croix les atroces douleurs,
Afin que nos âmes touchées
Versent des pleurs !

Veillez toujours sur nous, soyez toujours nos hôtes ;
Et quand à nos devoirs nous voudrons dire adieu,
Mettez entre nous et nos fautes
La mort d'un Dieu !

Québec, 21 avril 1905

CLOCHES DE PAQUES

Quand Jésus, le jeudi, quitte le tabernacle
Pour reprendre, au tombeau, le lit de son amour,
Les grands oiseaux d'airain gardiens du saint séjour
Se mettent en voyage, et c'est un grand miracle.

Car, dans leur pauvre cœur, tel est grand le tourment
Et tel est le désir de retrouver le Maître,
Qu'ils sentent la prison des clochers disparaître
Et leur vol libéré battre en plein firmament.

Mais bientôt leur bonheur, dehors, devient précaire,
Ils cherchent en tous lieux disant : " Où donc est-il ? "
Puis ils disent, guidés par un instinct subtil :
" Allons nous informer au pape, son Vicaire ! "

Alors, d'un même accord, petits et grands bourdons,
Devenus pour un temps invisibles à l'homme,
D'un vol tumultueux se dirigent vers Rome,
Vers ce vieillard rempli de bontés et de dons.

Faisant cercle à ses pieds, vite et tout d'une haleine,
Ils disent le ciel vide et l'autel déserté.
Le pape leur sourit, leur parle avec bonté,
Et console, d'un geste ému, leur grande peine.

Il leur dit : " Le Seigneur efface les péchés,
Il dort ; mais son sommeil cache une aube nouvelle.
Pour crier, les premiers, cette bonne nouvelle,
Chers oiseaux, retournez en hâte a vos clochers !

" Allez, et de nouveau faites tomber sur l'homme
L'annonce, en fleurs d'airain, d'un printemps éternel,
Du fier exode, un jour, de son bagne charnel,
Et des bienfaits de Dieu l'inépuisable somme ! "

Il dit, et les bénit d'un geste sans pareil.
Et, tel est le pouvoir que Dieu donne à son pape,
Que chaque cloche, a lui venue en noire cape,
Retourne à son clocher en robe de soleil.

Avril 1922

MATIN DE PAQUES

Vous êtes revenus, fiers oiseaux de métal,
Avec Dieu retrouvé qui brille au tabernacle ;
Vous vous êtes vêtus d'un charme oriental,
Et tout chante et tout luit : C'est un autre miracle.

En union avec les douleurs de son Dieu
Le ciel a bien pleuré ; sa pluie avait ses charmes.
Et, parallèlement au firmament moins bleu,
Les âmes ont aussi versé de tendres larmes.

La pluie a bien lavé les débris des hivers
Et, pour les blés futurs, a préparé la plaine.
D'un chaud repentir l'âme a baigné ses travers
Et le divin pardon a germé dans sa peine.

Comme, à la mort du Christ, ont tremblé les rochers,
Dans le cœur devenu vibrant comme un saint vase,
Le voile s'est fendu du temple des péchés,
Et les monts de l'orgueil sont tombés de leur base !

Mais Jésus reparaît, seul, debout, éclatant,
Sur le tombeau qui s'ouvre et sa garde qui tombe !
Un même éclair en nous a foudroyé satan,
Et de vieilles ferveurs ont surgi de leur tombe.

Aleluia ! Dès l'aube, à son poste rendu,
L'airain sème partout d'une voix plus jolie
Le triomphe du Christ ardemment attendu,
Avec de grands lambeaux pris au ciel d'Italie !

Aleluia ! Les cœurs ont cessé de pleurer ;
Et, remarquable fait, merveilleuse aventure,
Notre ciel, à l'instant, s'est mis à s'azurer
D'une éclatante joie éparse en la nature.

Reflets universels du Christ victorieux !
Il suffit d'un rayon de ses apothéoses
Pour redorer à neuf tous les astres aux cieux,
Au cœur toutes vertus, aux sentiers toutes roses !

Avril 1922

CLOCHES ET CANONS

Votre métal sonore est frère de naissance.
Votre père, le feu, pour vous faire fut grand ;
Et votre sort, marqué de la même puissance,
Est à la fois semblable, à la fois différent.

Dressés pour le combat, voix qui tonne ou qui prie,
De vos bombardements coléreux ou sans fiel
Vous montez à l'assaut d'une double patrie,
Eux, d'un lopin terrestre et vous, cloches, du ciel !

Mais, bien que le soldat se grandisse s'il tombe,
L'amour sur la colère a la priorité ;
L'appel du canon seul ne mène qu'à la tombe ;
L'appel des deux conduit à l'immortalité !

Au son des cloches de l'armistice—1918—

A JACQUES-CARTIER

L'oubli ne pourra pas te toucher de son aile
Car, dans ton monument, on mit, O vieux marin,
Ta gloire et notre amour. Ta gloire est immortelle ;
Notre amour est d'airain !

Ton humble caravelle entre au port et repose ;
Et tes fiers compagnons pleins de force et de foi
Abaissent leurs chapeaux devant l'apothéose
Qui se lève sur toi.

Jette l'ancre marin, et carque enfin tes voiles ;
Mets pied à terre et marche à l'immortalité,
Pendant que nos bravos montent vers les étoiles
Où ta gloire a monté !

Marche vers l'avenir, c'est bien là ta demeure ;
Car, sans verser le sang, tu sus mettre à ton front,
En errant sur les mers, le fleuron qui demeure
Quand les autres s'en vont !

Car les vagues n'ont pu ballotter ton courage,
Ni les vents vers ta foi diriger leur assaut ;
Car pendant qu'a tes pieds se déchaînait l'orage,
Tu regardais en haut !

O toi. qui n'as pas craint l'Océan qui divague,
Sur le chemin des temps craindrais-tu de marcher ?
Chaque siècle, à tes pieds, sera comme une vague
Qui caresse un rocher.

Dans la postérité, pour les héros sans tache,
Les cieux sont sans nuage et le sentier est beau ;
Ils s'avancent avec leurs œuvres pour panache
Et la foi pour flambeau !

Oui, porte fièrement ton œuvre impérissable !
Tandis que le guerrier au glaive éblouissant
Abat les nations et bâtit sur le sable
Humecté de leur sang ;

Tandis qu'il n'a toujours que des tombes pour gloire,
Que des cyprès jetant leurs sanglots sur les vents,
Toi, Cartier, tu ne mis autour de ta mémoire
Que des lauriers vivants !

Le Canada français à jamais t'environne,
C'est un peuple vivace. il sied bien à ton nom ;
Ce peuple, en grandissant, élargit ta couronne
Et double ton renom.

Il a su se tracer une puissante histoire
Sous ta croix de Gaspé, qui, de ses bras ombreux,
Versa la paix sereine au front de notre gloire
Et sur nos deuils nombreux.

Calme dans le succès, résigné dans l'épreuve,
Il défendit ton sol jusqu'aux derniers lambeaux :
Demande à nos forêts, demande à notre fleuve,
Demande à nos tombeaux !

Pour te bénir, marin, toutes nos âmes s'ouvrent.
Et tendis que nos voix chantent sans se lasser,
Dans la cité des morts les héros se découvrent
En te voyant passer.

Et quand tu leur fais voir toutes les palmes vertes
Que tu conquis après un labeur surhumain,
Colomb, se rappelant ses vastes découvertes,
Doit te presser la main !

Triomphe en paix, et que ton âme à sa retraite
Aît confiance en nous ! Mais laisse dans le port,
A tout événement, ta Grande-Hermine prête
Pour nous prendre à son bord !

Car, bien que ta flottille aît des ailes de toile,
Même en notre siècle où Léviathan est roi,
Rien n'est plus sûr, encor que ta sereine étoile,
Ton courage et ta foi !

Batiscan, 14 septembre 1905

SUR LES TOMBES

Depuis l'heure où le deuil flotta sur nos visages,
Tandis que le trépas qui fauche sans merci
O morts ! jetait votre âme au-dessus des nuages
Et votre corps ici.

Près de vos humbles croix a poussé l'herbe verte
Souple et lourde à la fois comme tous les linceuls ;
Et les cyprès, rameaux au vent, poitrine ouverte,
Près de vous restent seuls !

Mornes gardiens veillant comme des sentinelles,
Pour remplacer les pleurs des vivants à genoux
Ils cueillent dans la nuit des plaintes solennelles
Et les jettent sur vous.

Plus de pas assidus près de vos croix austères !
Pour les morts, que le monde est cruel et moqueur !
Vous ne tombez donc plus, gouttes d'eau salutaires,
Larmes, perles du cœur ?

Chaque automne, le glas qui dans l'air se promène,
Sous les nuages gris roula souvent en vain
Quand il pensait unir à la prière humaine
Sa prière d'airain.

C'en est trop ! Nous voici, défunts que l'on délaisse.
Il nous reste du cœur malgré notre abandon ;
Sur tous nos fronts courbés la rougeur est épaisse
Et demande pardon.

La sublime moisson des larmes se prépare ;
Un souffle intérieur agite nos remords ;
Notre indifférence est un mur qui nous sépare ;
Nous l'enlevons, O morts !

En ce lieu nous brisons, orgueil, projets superbes,
Ces mirages trompeurs pour une heure établis,
Lorsque nous écartons du pied les longues herbes
Filles des longs oublis.

Nous pensons, en passant près des marbres qui penchent,
Que le glas dans les airs n'est pas encor lassé ;
Nous pensons à nos jours rapides qui s'épanchent
Dans la mer du passé.

Morts, réjouissez-vous ! puisque ceux qui demeurent
Viennent prier pour vous sous le ciel azuré ;
Ils apportent leurs cœurs contrits, leurs yeux qui pleurent.
De n'avoir pas pleuré !

Dans nos temples en deuil l'orgue au grave langage,
Gonflant ses longs tuyaux de la plainte des morts,
Semble rouler des pleurs dans sa clameur d'orage
Qui se brise en accords.

Oui, réjouissez-vous, trépassés ! Vers vos âmes
La prière des morts prend son vol murmurant ;
Elle rend, près de vous, moins cruelles les flammes
Et le brasier moins grand.

Seigneur ! Sur ces tombeaux nous pensons à nos fautes.
Et quand, pour nous pleurer, d'autres prendront le deuil
Oh ! Ne permettez pas que les herbes soient hautes
Sur notre froid cercueil !

Québec, 2 novembre 1905

DANS LES CHAMPS

Le gazon à la feuille morte
A dit des mots dans ce sens-là :
—" Un grand vent nous emporte ;
Ma sœur, pourquoi celà ? ,,

La feuille lui dit : " Mon compère,
Mourons. mais qui vivra verra !
Le vieux sol notre père
Nous ressucitera ?"

A ces mots, la tombe où l'on pleure
Leur dit sous les profonds labours :
" Fleurissez pour une heure ;
Je fleuris pour toujours ! "

2 Novembre 1913

SONNET

Quand le soir belliqueux l'attaque sans detour
Et lui fait en plein cœur une profonde entaille,
Le soleil, acharné dans la lente bataille,
S'enfonce dans la nuit pour mourir à son tour ;

L'ombre pour l'enfermer monte ainsi qu'une tour ;
Des nuages sur lui traînent leur haute taille ;
Mais, dans ces blocs rougis, un lendemain se taille,
Et, dans ce sang d'un astre, on sent germer un jour.

Chez nous, quand un esprit plane au-dessus des autres,
On ne croit pas en lui car il est l'un des nôtres ;
On l'ignore, et bien plus, on l'attaque souvent.

Mais son futur renom jaillit de sa blessure ;
Et si la tombe, enfin, met sur lui sa main sûre,
Il revit par sa mort lui qui mourut vivant ! .

9 Juillet 1912

L'ATRE

Puisque là-haut, l'astre se voile
Et n'est pas plus chaud qu'un tison,
Faisons du feu dans le poèle
Pour ensoleiller la maison.

Sur le toit qui vers lui s'élève
Le cieil se ferme, sans songer
Que la maison, pour peu qu'on rêve,
En univers peut se changer.

Rien ne peut nous ôter ces choses
Qui sont de prendre simplement
Les fleurs du tapis pour les roses,
Le plafond pour le firmament.

Le ronflement des bûches grises
Ou flotte un pétillement clair
Peut remplacer le chant des brises
Et le cri des oiseaux dans l'air.

Résignons-nous. Contre novembre
Nous ne gardons pas de rancoeurs
Dès qu'un bon feu dans notre chambre
Rit sur le mur et dans nos cœurs.

Oh ! Le bon feu qui luit sans trève !
Nous sentirons, sur les trépieds,
Comme une intime et chaude sève
Pénétrer en nous par les pieds.

Nous ferons des projets superbes
Sans écouter dorénavant
Si des flots de feuilles et d'herbes
Passent en pleurant dans le vent.

Nous rèverons de jours sans nombre,
Tandis que sur le mur rugueux
L'âtre couche déjà notre ombre
Parmi les portraits des aïeux.

Nos chants sur la houle des gammes
Planeront comme des oiseaux
Sans s'inquiéter si des lames
Brisent sur la mer des vaisseaux.

Nous entendrons dans le silence
Notre tempe battre gaiment
Tandis qu'à chaque heure s'élance
Le glas, ce grand gémissement.

Et puis,—car la douleur existe,—
Avons-nous quelque deuil en nous.
C'est heureux souvent qu'on soit triste :
Les cœurs tristes sont les moins fous.

Tu peux te cacher, sphère altière,
Soleil ! car dans chaque foyer
C'est un fragment de ta lumière
Que nous croyons voir ondoyer.

Mieux que ta masse de flamme
Qui luit pour le corps seulement
L'âtre réchauffe un coin de l'âme,
Et l'âme est plus qu'un firmament.

Il ne travaille pas sans trève
Au blé dans le chaume assoupi,
Mais il féconde mieux le rêve,
Et la pensée est un épi.

Plus d'un vers profond ou folâtre
A, baigné d'un charme vermeil,
Battu de l'aile au bord de l'âtre,
N'ayant pu naître en plein soleil.

Heureux, dans l'automnal désastre
Qui donne aux pauvres un frisson,
Celui qui peut quand meurt un astre
S'en avoir un dans sa maison !

12-14 Novembre 1912

LES PÊCHEURS

Tout à l'heure, en frappant leurs coups précipités,
Les moteurs pleins d'essence ont de tous les côtés
Poussé sur le golfe leur barge.
Celles-ci foncent droit sur l'horizon, doré
Par le premier linceul du soleil expiré.
Hardi ! pêcheurs, au large, au large !

Honte a qui reste au bord, craintif ou paresseux,
Qui ne va pas chercher les grands poissons chez eux !
Ces messieurs se dérangent guère.
Veut-on voir de ces gens un bateau se charger,
Il faut braver la houle et sourire au danger ;
Il faut porter chez eux la guerre.

Toi, poète, les yeux sur ce golfe si beau
Paradis des pêcheurs et parfois leur tombeau,
Tu dois les trouver téméraires ?
Mais non : tu leur sais gré de plonger au lointain ;
Tu bénis dans ton cœur leur métier incertain.
C'est juste, ils sont tes demi-frères !

Vous avez pour domaine, insondables tous deux,
Toi le ciel, eux la mer. Tes envols hasardeux,
Pêchant les chansons inapprises,
Etendent leurs filets inspirés ou savants
Dans ce vaste azur dont les vagues sont les vents
Et dont les rides sont les brises !

Et d'ailleurs, ton champ clos ressemble fort au leur ;
Ils ont même étendue, ils ont même couleur,
Même éclat, mêmes sombres voiles ;

L'astre, de l'autre gouffre, au soir, franchit le seuil ;
Et le ciel, à son tour, étale avec orgueil
Ses sables à lui, ses étoiles !

Poètes et pêcheurs, grands sondeurs d'horizons,
Hôtes des éléments aux inconstants frissons,
Espérances jamais ridées !
Dieu se sert de vous tous pour garnir amplement,
Par eux la barque avide, et par vous, don charmant,
Le cerveau de saines idées !

Mais une différence est, quand'même entre vous,
Car le succès, chez eux, est plus sûr et plus doux
Et met leurs âmes en liesse ;
Toi, poète, fixant d'impossibles flambeaux,
Tu n'es jamais content de tes vers les plus beaux ;
Ton idéal te fuit sans cesse !

Gaspésie, Septembre 1920

FIN DE SEMAILLES

Le soir versait le calme et l'oubli des travaux.
Tout était terminé. L'homme avec ses chevaux
S'en retournait vers sa demeure,
Ayant, pour tempérer la longueur du chemin,
La blonde vision des moissons de demain
Et du repos de tout-à-l'heure.

Il était harassé, poudreux, mais satisfait,
Sachant que devant Dieu son devoir était fait,
Que les temps deviendraient prospères,
Que ses peines d'un jour, ses sueurs d'un moment,
Iraient au fond du sol pour faire le froment
Se joindre à celles de ses pères !

Il marchait lentement avec un air rêveur.
L'arôme du terroir, âcre et plein de saveur
Passait avec la brise douce ;
Le ciel s'emplissait d'ombre et de mourantes voix ;
Et lui, voyait l'oiseau se blottir dans les bois,
Le ruisseau dormir dans la mousse ;

Mais il ne songea pas que, dans l'azur terni,
Commençait justement ce qu'il avait fini,
Et que, quand l'heure étend ses voiles,
Le geste le plus beau qu'ici-bas l'on peut voir,
Par un bras invisible est refait chaque soir
Avec des semences d'étoiles.

Trois-Rivières, 20-21 avril 1910

APOTHÉOSES

La semence a germé dans la terre meurtrie ;
Le vent pouvait à peine y toucher dans son vol ;
Et maintenant, tous blonds, dans la chaude prairie
Les grands blés sont debout pour nourrir la patrie ;
C'est la gloire du sol !

Les épis sont fauchés et couchés dans les herbes ;
Tout l'or du ciel profond sur eux s'est rassemblé.
Voilà qu'on les charroie ; et les pesantes gerbes
S'élèvent tour à tour à des hauteurs superbes ;
C'est la gloire du blé !

Le bon grain est moulu ; ce sont de douces fêtes !
Le froment rend joyeux, le froment hait la faim.
Et puis, il devient Dieu dans le temple où vous êtes,
S'élève sur l'autel et fait courber les têtes :
C'est la gloire du pain !

O Dieu bon, sois béni dans la nature entière !
Quand l'homme, ainsi nourri, regarde le ciel bleu ;
Lorsque, reconnaissant, le front dans la lumière,
Heureux, à pleins poumons, il lance sa prière,
C'est la gloire de Dieu !

Septembre 1910

LES VERS QU'ON BRULE

Ils ne méritaient pas, c'est bien sûr, de survivre,
Pas plus que sur la vitre une forêt de grive,
Quand paraît le printemps vermeil.
Et, pauvres vers d'un jour, qu'un seul jour idolâtre,
Ils ont mieux aimé faire une flamme dans l'âtre
Que de se flétrir au soleil.

Plutôt que de la foule essayer la conquête,
Ils ont tous préféré, de l'avis du poète,
S'envoler, lumineux proscrits,
Vers ce ciel sillonné de souffles et d'étoiles
Où s'en vont se bercer comme de blanches voiles,
Les rêves qu'on n'a pas écrits.

Ah ! Tandis que la flamme, aux ardentes fringales,
Tordait et dévorait leurs lignes inégales
C'était bien triste ; mais, d'ailleurs,
Mieux valait cette fin si rapide et si sûre
Que de souffrir, plus tard, lente et froide morsure,
Le feu cruel des yeux railleurs !

Vieux papiers, qu'au foyer la cendre s'assimile,
Combien donc étiez-vous ? Des centaines, des mille ?
Qui compte les chiffons détruits ?

Qui dira, quand avril ouvre ses ailes roses,
Ce qu'un jeune arbre doit faire neiger de roses
Avant de nous tendre des fruits !

Qui dira, quand la sève en nous monte et s'enflamme,
L'immense floraison qui tremble au vent de l'âme
Comme de frais lilas dans l'eau,
Et ce qu'un jeune esprit, ouvert aux gais mensonges,
A coup d'illusions, peut se forger de songes
Dans l'avenir, riant tableau !

Et vous êtes tombés dans le feu, doux poèmes,
Ignorés de chacun, vous ignorant vous-mêmes,
Sous l'œil du poète moqueur,
Ne laissant pour sa main qui vous force à descendre,
O deuil ô double mort ! Pas même un peu de cendre,
Et pas un regret pour son cœur !

Puis le temps qui prend tout sans qu'il se satisfasse
Vous a mis, froidement, sans rider sa surface,
Au sein de ses profondes lois.
Le souvenir des morts hante peu la mémoire ;
Le fleuve a vite fait de dissoudre en sa moire
La tremblante image des toits !

La branche, sous des flots de verdure penchante,
Ne se rappelle plus, dès qu'un autre nid chante,
Du doux poids des nids d'autrefois.
Et puis, que leur importe aux massives ramures,
Si chaque été revient rajeunir leurs murmures,
Et la voix des oiseaux des bois ?

Ainsi l'homme, plus lourd de verves dépensées,
N'a plus le souvenir de ses jeunes pensées
Ni des chants qui furent les siens.
Possesseur d'une mine éprouvée et choisie,
Il sait mieux maintenant mouler sa poésie,
Dans des vers plus musiciens ;

Il sait mieux aligner dans de strictes prestances,
Pour assiéger les cœurs, le bataillon des stances ;
Et puis, s'il pouvait comparer
Les vers qu'il a détruits à ceux qu'il vient d'écrire,
Il aurait l'impudeur, peut-être, de sourire
Lui qui pourtant devrait pleurer.

Car c'est moins le prix vain d'une lyre frivole
Qu'un passé bien chéri qui loin de nous s'envole
Avec les vieux écrits perdus.
Passé qu'on voit au loin emporter dans sa robe
Ces soleils printaniers qu'un souffle nous dérobe
Et qui ne nous sont pas rendus !

Et puis, qui sait ? Ces vers, nés d'un cœur qui s'agite,
Ont peut-être en fuyant emporté loin du gite
Hélas ! pour eux clos desormais,
Dans leur ramage où perle une confuse aurore,
Ces vrais cris géniaux qu'on peut chercher encore,
Mais qu'on ne retrouve jamais !

C'est que, nasssants oiseaux qu'aujourd'hui l'on envie,
Au fond d'une âme neuve ouverte sur la vie,
Distraite et regardant ailleurs,
Ils ont plongé leurs becs aux sources les plus pures,
Ont bu hâtivement cette onde sans souillures,
Et mangé les fruits les meilleurs !

Dats le suc de cette âme ils ont pris leur croissance,
Se sont fait un duvet de sa blanche innocence,
Et leurs ailes de son espoir ;
Sur les rythmes du cœur que le rêve inaugure,
Ils ont, un beau matin, règlé leur envergure,
Puis se sont enfuis dès le soir !

Et maintenant, le front où va venir la ride,
jette plus brillamment sa strophe plus aride ;
Il connait mieux le prix des mots ;
Son œil s'est agrandi sur la vie et les choses ;
Il sait mieux qu'autrefois ce que valent les roses,
Et la verdure des hameaux !

Il sait bien mieux goûter dans les forêts prochaines
Le rayon qui vacille avec l'ombre des chêses,
La sérénité du ciel bleu ;
Mieux qu'en ces temps lointains de vie insouciante
Il sait tourner vers l'aube une strophe béante ;
Mais l'aurore y pénètre peu !

Ironie ! Ironie, o destin imcapable !
A mesure qu'un vers devient plus implacable,
Plus pélas ! Il devient amer.
Plus le poète sent que ses talents s'entassent,
Plus il a le souci de ses heures qui passent
Comme des ombres sur la mer !

O deuil ! Plus il vieillit, et plus, pauvre poète,
Les feux de son midi front rayonner sa tête,
Moins dans son cœur il en ressent ;
Et moins il plane haut dans son vol salutaire,
Plus il se sent brisé quand il souche la terre.
Son soleil monte et lui, descend.

Ah ! Qui lui rendra donc pour ses rimes de flamme
L'enthousiasme pur et le printemps de l'âme ?
Qui pourrait pour jamais mêler
L'âpre souffle de l'heure à cette tiède haleine,
Les comprimer dans l'or d'une strophe bien pleine,
Et laisser le tout s'envoler ?

Non, ne brûlons jamais nos œuvres de jeunesse.
Le temps nous fuit trop tot sans espoir qu'il renaisse,
Pour se passer du souvenir.
Gardons-les, gardons-les, de vivre émerveillées,
Pour tromper quelquefois l'ennui de nos veillées
Et les blasements à venir !

Qu'une douce retraite ignorée et choisie,
Se creuse dans nos cœurs pour cette poésie
Où nous pourrons boire à longs traits ;
Et, penchés sur notre œuvre en y cherchant notre âge,
De même qu'on se voit dans l'onde du rivage,
Y regarder nos vieux portraits !

Février 1913

EN VOYANT JOUER LES ENFANTS....

J'aime a vous voir lutter en cambrant votre torse,
L'œil vif, le cœur content, les poumons aérés.
Il vous faudra, plus tard, des nerfs et de la force ;
Récoltez-en beaucoup puisque vous grandirez.

La vie aura pour vous, un jour, d'autres batailles ;
Contre ses durs assauts soyez bien préparés ;
Il vous faudra raidir vos âmes et vos tailles,
Et, tombant quelque fois vous vous relèverez.

Soyez de bons lutteurs jusqu'à ce que survienne,
Avec un manteau noir et des traits éplorés,
Un athlète inconnu qui vous vaincra sans peine,
Vous couchera par terre........ Et vous y resterez.

Mars 1910

AU PASSAGE D'UN BATEAU

Depuis le grand désastre, oublié désormais,
On dirait que le fleuve est plus beau que jamais
Sous la blanche aigrette des voiles.
Ce matin, par exemple, il était sans pareil
En versant a nos pieds un jeune et frais soleil
Encor tout encombré d'étoiles.

Jamais les Salomon ni les grands rois d'Assur
N'ont connu les reflets de sa robe d'azur,
Sous le changeant pinceau des heures ;
Jamais dans son miroir, d'un geste plus courtois,
Il n'a, comme aujourd'hui, fait sourire nos toits,
Lui qui vida tant de demeures.

Et, ce soir, tout repu de gloire et d'or ardent,
Après avoir soupé d'un lambeau d'Occident
Arrosé de coupes profondes,
Il s'endort, il oublie ; et dans son sein les morts
Le regardent bercer doucement ses remords
Avec la poussière des mondes.

Il dort, et ne sait pas même qu'à cet instant,
Troué de mille feux comme un crible éclatant
    Taillé dans quelques vieux ivoires
Le lourd bateau de nuit passe, et remplit ces lieux
Du chaud halètement de son souffle rugueux
    Et du bruit sourd de ses nageoires.

Mais lui, dont à l'oubli le cœur ne s'ouvre pas,
Le poète croit voir revenir de là-bas
    Où vont souvent ses rêveries,
Quelque monstre marin, étrange et transparent,
Qui fouilla dans le golfe et monte le courant,
    Gorgé d'or et de pierreries.

Batiscan, Juin 1914

LES TROIS LABOURS

I

Etant robuste il a labouré tout un pré.
Il a vingt ans. Il a trouvé les heures brèves.
Oh ! la bonne besogne ;—Et dans le soir pourpré,
Il est très fier d'avoir labouré tout un pré ;
Il sourit, et son champ est moins grand que ses rêves !

II

Plus solide peut-être, il trime comme deux,
Mais il a quarante ans ; son sang durcit ses veines,
Et là-bas, au foyer, les enfants sont nombreux______
Il songe, et bien qu'il aît besogné comme deux,
Le nombre de sillons est égal à ses peines !

III

Ce soir il se sent vieux ; pour la première fois,
Son pied fut inactif et ses heures arides !
Il a soif, il entend une source sous bois :
Il y boit, s'y regarde, hélas ! et cette fois,
Le nombre des guérêts est battu par ses rides !

10 Novembre 1917

LES AGES DES FEUILLES

Le printemps vient de naître en une aube vermeille.
La sève est dans les bois ; les froids sont au Nadir ;
Un rêve a remué dans le front qui sommeille......
—Laissez la feuille qui s'éveille
Grandir !

C'est l'été. De rayons la nature est couverte.
Les feuilles et les cœurs au vent vont palpiter ;
Les fronts sont pleins d'ardeur et la gloire est ouverte,..........
—Laissez, laissez la feuille verte
Chanter !

Mais l'automne déjà vient glacer les ramures.
Les feuilles et les cœurs au vent vont succomber ;
L'homme perd l'idéal et les bois leurs murmures.....
—Laissez, laissez les feuilles mûres
Tomber !

Elles vont dans la nuit heurter de porte en porte.
Tes œuvres, o rêveur, qui donc va leur ouvrir ?
Un souffle dédaigneux dans l'oubli les emporte.....
—Laissez, laissez la feuille morte
Périr !

Trois-Rivières, 17 Octobre 1909

L'HIVER

Avec son froid salubre et quelquefois méchant,
Un vent piquant et sec, bon vent de la patrie,
Tout à l'heure a passé sur la forêt flétrie
Qui, n'ayant plus d'oiseaux, aime cet âpre chant.

Quelques nuages gris s'en vont vers le Couchant
Laissant un azur beau comme une féerie ;
Et l'on voit miroîter la blanche poudrerie
Sous l'astre un peu frileux qui se hâte en marchant.

Le paysan regarde en un songe touchant ;
Il se sent riche ; il a, dans cette rêverie,
Un âtre où, tout le jour, la braise est bien nourrie,
Du blé dans son grenier, des perles dans son champ.

3 Février 1909

A TROIS CLOCHES NEUVES

Pauvres cloches, vraiement, vous avez triste mine
Sous le brouillard malsain et les vents conjurés ;
Mais vienne le soleil, que le ciel s'illumine,
Alors vous brillerez !

Vous gisez sur le sol trempé par les orages.
Vous êtes lourdes, mais, les clochers ajourés
Vous feront voir l'azur, les astres, les nuages,
Alors vous volerez !

Le silence sur vous pèse avec ironie.
Mais, là-haut, bien des fois, de grands souffles sacrés
Feront frémir en vous un besoin d'harmonie,
Alors vous chanterez !

Un stupide sommeil vous couvre de ses ombres ;
Mais quand, sous votre égide austère, vous aurez
La ville, les vivants, les cimetières sombres,
Alors vous rêverez !

L'eau bénite n'a pas en vous jeté ses flammes ;
Mais vous-mêmes, bientôt, de vos flancs consacrés,
Vous couvrirez nos fronts d'une averse de gammes,
Alors vous bénirez !

Chanter, rêver, bénir ! O tâche salutaire !
O douce mission !—Mais lorsque vous verrez
Monter, triste vapeur, les peines de la terre,
Alors vous pleurerez !

Et quand de nos douleurs ayant compté les sommes,
Ayant prié pour tous dans les cieux azurés,
Voyant le ciel clément, voyant dormir les hommes,
Alors vous dormirez !

Trois-Rivières 15 novembre 1909

SIX NOUVELLES CLOCHES

En face de l'autel, puissantes et parées,
Urnes d'où sortiront tant de choses sacrées,
Nos six cloches sont là pour essayer leur voix.
La plus grosse, où s'ébauche un tonnerre qui gronde,
Bat, sauf une, ses sœurs d'airain du nouveau-monde
Trois fois.

Dans leur cage, où les vents, porteurs de saintes fièvres,
Leur mettront de l'azur et du soleil aux lèvres,
Nos cloches, on le dit, et pour moi, je le crois,
En faisant frissonner le fort clocher de pierre,
Interrompront, là-haut, l'ange dans sa prière
Trois fois.

Le soir, quand le silence imposant de la rue,
Fera leur voix plus nette et leur ampleur accrue,
Lorsque les sons errants de bien d'autres beffrois,
Iront à peine aux cieux tapissés de lourds voiles,
Elles auront le temps de frapper les étoiles
Trois fois.

Aujourd'hui près du chœur où leur clameur s'écoule,
Leur battant, tour à tour, passe aux mains de la foule
Qui tient discrètement une aumône en ses doigts.
Riches, que donnez vous ? Tant —Le Seigneur vous aime ;
Et vous, les pauvres ?—Tant —Ah ! Sonnez tout de même
Trois fois,

Car, lorsqu'elles seront au-dessus de nos têtes,
Elles auront pour tous les mêmes bruits de fêtes ;
Un même grand amour emplira leurs parois,
Et lorsque, riche ou pauvre, on quittera ce monde,
Elles l'annonceront avec leur voix profonde
Trois fois !

19 Août 1912

LES ARBRES

Avec le vert sommet inégal de leurs dômes,
Avec leur flot sans cesse incertain et mouvant,
Les arbres, au lointain, prennent des aspects d'hommes
Et des mimiques dans le vent.

Quand l'orage parcourt leurs lignes déformées
Ils ont les gestes drus d'un tragique entretien,
Comme des généraux criant sur des armées
Le mot qui tonne et qui soutient.

D'autres fois, inclinés vers l'étendue agreste,
Sous le poids continu d'un souffle sans fureur,
Etant bons fils du sol, ils unissent le geste
Du soldat et du laboureur !

Puis, lorsqu'un doux zéphir les touche, par exemple,
Et les couvre d'oiseaux aux chatoyants essors,
Ils semblent une foule écoutant dans un temple
Le vol des hymnes et des arts !

Les arbres, comme nous, sont debout dans la vie ;
Pour eux, comme pour nous, les cieux sont bleus ou noirs ;
Leur lente ascension est sans fin poursuivie
Comme, chez nous, les longs espoirs !

Un même soin s'attache à leur tige première,
Puis, quand ils sont bien grands un souffle les abat ;
Le printemps, comme à nous, leur verse la lumière,
L'été, la pourpre du combat !

Pourtant, arbres des bois ou de la maigre côte,
Sous les mêmes périls sont plus fervents que nous ;
En revanche, vers Dieu, leur tête luit plus haute
S'ils sont dépourvus de genoux !

Ils aspirent l'azur une journée entière
Et puis, toute la nuit, ils le rendent à Dieu,
Transformant mieux que nous en plus longue prière
Le même bienfait dn ciel bleu !

Ils sont meilleurs que nous ; ils tirent de la terre
Le bon pouvoir vital qui germe et qui nourrit,
Mais jamais, comme nous, si la tâche est austère,
Leur cœur contre elle ne s'aigrit.

Parfois l'homme est colère et d'une main bourrue
Déchire en l'insultant le doux chaume assoupi ;
La racine, pour lors, vaut mieux que la charrue,
Et la ronce autant que l'épi !

Ils aiment mieux que nous ; malgré le vent contraire
Leur étreinte est profonde au vieux sol, leur amour,
Ils n'ont pas de rancœurs pour le lopin d'un frère
Et lui laissent sa place au jour.

Bien plus ! Dans les endroits où l'espace se corse,
Comprenant mieux que nous la solidarité,
La gêne d'un chacun devient commune force,
L'encombrement, sécurité !

Et Dieu les aime bien ; dans le printemps qu'il dore
Il balance, à chaque an, leurs beaux fronts rajeunis ;
Aux plus anciens rameaux il verse autant d'aurore
Que de vigueur aux jeunes nids.

Un jour, quand ils mourront, ces dômes pleins de gloire,
Au néant, croyons-le, ne seront pas soumis.
Dieu ne laissera pas tomber dans la nuit noire
Les beaux arbres, ses bons amis.

Certe, il n'oublira pas qu'en un jour qu'on révère,
Des rameaux, animés d'un amour plus qu'humain,
Pour parfumer ses pieds qui marchaient au Calvaire
Se sont tendus sur son chemin !

De ses douleurs sans nom se rapplerant la somme
Il ne pourra, surtout, pour jamais rejeter
Son vieil associé divin pour sauver l'homme ;
    L'arbre qui voulut le porter !

C'est pourquoi, vous aussi, doux et bienfaisants arbres
Vous connaîtrez un jour, bercés dans l'univers,
Lorsque tout surgira de la cité des marbres,
    L'éclat des printemps sans hivers !

Dans la Rédemption qui donnera des trônes,
Vous qui nous ombragiez du haut des fiers sommets,
Si nous sommes élus vous serez nos couronnes
    Et vous verdirez pour jamais !

Juillet 1922

CHAMPLAIN et LAVAL

Pourquoi se trournent-ils le dos,
Ces deux géants de notre histoire,
Sur ce roc plein de leurs travaux,
Où, pour leur offrir le repos,
L'airain les fixa dans leur gloire ?

Champlain fonda, Laval benit.
Force virile et foi vitale
Ils ont à deux tissé le nid.
Est-ce ce qui les désunit
D'avoir tous deux la part égale ?

Non ; si chacun de leur côté
Ils ont tourné leur rêverie,
Ce ne fut pas par vanité ;
Leur bronze s'est ainsi posté
Pour mieux veiller sur la patrie.

La mort n'endort pas les aïeux ;
Leur souvenir vit, plane, opère ;
Et, dans les chemins hasardeux,
Comme un soutien à côté d'eux,
Les fils sentent l'ombre du père.

C'est pourquoi, parmi les bravos,
Ces deux fondateurs d'une race,
Pour féconder les jours nouveaux
De l'ardeur de leurs vieux travaux,
Sont revenus sur la terrasse.

Ils sont là, priant et songeant.
Leur amour qui sur nous se pose,
Est resté libre et diligent
Quand le métal, en se figeant,
Les a pris dans l'apothéose !

Toujours, de l'avenir jaloux,
Ponr nous conjurer les désastres,
Dans cet airain dressé par nous,
Leur cœur tout chaud bat à grands coups,
Entre nos têtes et les astres !

Mais pourquoi sur la nation
Mettent-ils leurs noires prunelles
De deux côtés en faction ?
Est-il un double bastion
Pour qu'il faille deux sentinelles ?

Oui. Chacun d'eux, et c'est la loi,
Surveille un poste où luit sa gloire
Et nous garde comme autrefoi
Par notre langue et notre foi,
Et, s'il le faut, par la victoire !

Et c'est pourquoi sur la cité
Où plane leur ombre fidèle,
Leur amour et leur majesté,
L'un veut voir l'Université,
L'autre veut voir la citadelle !

18 Mai 1917

MAI

Mois de mai, de Marie !—Un double éclat l'anime.
Et nous dit le printemps, de sept durs mois vainqueur,
Et notre Mère, aussi, de ses glaives au cœur
Qui triomphe à jamais ! C'est un pur synonyme.

Il nous dit l'astre clair, le babil des ruisseaux,
Et, dans le flot d'encens de quelques vieux portiques,
Le retour réjoui de ces naïfs cantiques
Dont le vol est plus doux que celui des oiseaux.

Dans l'aspiration de ces heures de flammes,
Buvons-nous le soleil, buvons-nous ton amour,
Mère ? Est-ce votre gloire ou bien celle du jour
Qui réchauffe et remplit la nature et les âmes ?

C'est vous qui vous vêtez de l'éclat du ciel bleu,
Qui versez vos bienfaits à notre âme altérée,
Comme les échelons d'une échelle dorée,
Pour nous conduire à vous, et de vous jusqu'à Dieu !

Mère qui nous gâtez de si divines choses,
Nous serions bien ingrats et de cœur réprouvé
Si nous ne faisions pas monter quelques " Ave "
Vers vous qui, de là-haut, nous versez tant de roses !

Mai, 1921

MATIN DE JUIN

L'astre monte et mesure, au bord du firmament,
Le grand cercle attendant sa tâche coutumière.
Mais quoi ? Son œuvre à lui n'arrive pas première ?
Lui, le chef du réveil, est devancé ? Comment ?

Quel est, au loin, sous lui, cet actif mouvement ?
On dirait des fourmis qui gratteraient la terre.
Mais, en dirigeant mieux les yeux de son cratère,
Il a reconnu l'homme et l'a fait sans tourment.

Mais oui, c'est le semeur, déjà, tout simplement !
C'est ce bon compagnon hâtant de ses corvées
Les mêmes jours pleins d'or et de moissons rêvées,
Cher objectif qu'il suit, lui soleil, ardemment !

Et loin de s'en fâcher il est heureux, vraiment,
De se voir devancé dans son œuvre si fière,
Lui, le si matinal semeur de la lumière,
Par le plus matinal semeur de bon froment !

Juin 1922

FIN D'ÉTÉ

Le ciel était bien pur et le soleil bien doux.
C'était l'heure un peu triste et qu'on ne peut décrire,
Où septembre, affirmant son empire sur nous,
Escamote une feuille en payant d'un sourire.

Quelques charges de blé passaient dans le lointain,
Gémissant de fatigue et chantant d'espérance ;
Des oiseaux nous restaient ; c'était beau, c'est certain,
Mais un autre spectacle avait ma préférence.

Dans son parterre où rit verdure et propreté,
Où le vent est plus tiède, où l'astre se recueille,
Beau déclin d'une vie en cette fin d'été
Une vieille glanait cet été feuille à feuille.

—" Pauvre vieille, ce sont des travaux superflus !
Dans cet enclos si beau qu'il me semble un poème,
Une feuille qui tombe est un beau vers de plus."—
Mais, courbée, elle cherche et ramasse quand'même.

—" Et puis, il en viendra tant et tant que demain
Les feuilles, malgré toi, tapisseront nos portes ; —
Mais sa vaillante main, sa rude et vieille main,
Continue à glaner toujours les feuilles mortes.

Le ciel n'avait pas d'ombre et le vent de sanglot.
Comme de l'or fondu, qu'uue auréole effleure,
Se froidit dans le moule et devient un lingot,
Tout l'éclat de l'été se figeait dans cette heure.

Mais, O mélancolie ! O tristesse ! toujours,
Dans les plus beaux moments tu viens et nous accueilles !
J'aurais dû savourer ce dernier des beaux jours....
Mais la vieille était là qui ramassait des feuilles !

Une peine subite, un indicible émoi,
Me serrèrent le cœur comme de froides pieuvres,
Et je me figurai que j'avais devant moi
Le geste d'un mourant qui ramasse ses œuvres !

Septembre 1914

L'EMANCIPATION DES FEUILLES

La branche, tout l'été, les tenait fermement
—Elle était bonne, elle était sage—
Et leur laissait l'usage exquis du firmament
Ainsi qu'aux oiseaux de passage.

N'ayant pas des oiseaux la folle liberté,
Les frémissantes feuilles vertes
Ne connaissaient, par contre, en leur sécurité
Ni leurs hasards, ni leurs alertes.

Ont-elles désiré s'évader et monter ?
La chose a fort bien pu se faire.
Le poète le croit, mais ne peut leur jeter,
Ayant aussi péché, la pierre.

Toujours est-il, qu'enfin, leurs vœux sont exaucés :
Saison de lourds brouillards vêtue,
L'automne arrive à point, l'automne aux doigts gercés,
Qui les délivre et qui les tue !

En quittant le vieil arbre aux endeuillés arceaux,
Malgré l'effroi de la minute
Elles ont toutes dit : " Nous sommes des oiseaux !
Notre aile naît de notre chute ! "

Et de dire, et d'emplir de leur vol d'or altier
Le traître vent qui les assiège.
Voyez : Ne sont-ce pas déjà dans le sentier
De gais moineaux, ces fleurs de neige ?

Ah, oui ! C'est tout un vol, quoique bref et transi
Dans les bourrasques qui les leurent !
Poète, vois-les bien, et vois-les bien aussi
Qui se déssèchent et qui meurent !

Mieux qu'elles, sois content de ton humble horizon ;
Fais du nouveau dans la prudence ;
Si tu quittes l'appui de la saine raison
Tu tombes dans la décadence.

Evite le snobisme : il est plein de dangers.
Imitateur terne et vorace
Ne suis pas dans leur ciel les oiseaux étrangers
A ton talent comme à ta race !

L'imitateur ne prend dans ses prétentions
Que les défauts de tout le monde :
Tel ténor, du grand maître a les contorsions,
Mais il n'a pas sa voix féconde,

Qu'heureusement un maître aît pu modifier
La facture d'un vers morose,
Du plat renchérisseur il faut se défier :
Il n'a bientôt ni vers ni prose !

Poète, reste uni, ce sera mieux, vois-tu,
Malgré le grand vent qui t'accueille,
A l'arbre de raison, à l'arbre de vertu ;
Et quand, enfin, comme la feuille,

Il te faudra quitter l'œuvre de ton amour,
Heureux seras-tu si ton aile
Tombe bien doucement, pour reverdir un jour
En bonne terre maternelle !

Octobre 1922

UN CONCOURS

Au ciel et sur l'eau qui moutonne,
Ainsi qu'aux champs sis près des bourgs,
Deux travailleurs : le vent d'automne
Et l'homme, tracent leurs labours.

Pour tout de bon ou pour la forme,
Qu'importe ? Homme et souffle, tous deux
Consacrent d'un travail énorme
Le sol et l'air, a qui mieux mieux.

Devant l'œil de Dieu qui les compte,
Lesquels des sillons entrepris
Pourront sortir, en fin de compte,
Avec l'honneur, avec le prix ?

De prime abord, cette victoire
Irait tout droit au grand azur
Mais Dieu donne souvent sa gloire
Au plus humble autant qu'au plus pur.

Lui, le juge, ne pourra taire
Le nom du sillon préféré.
Il penchera vers notre terre :
Son cœur l'a déjà démontré ;

Il ne donne aux cieux que sa flamme,
Mais à la terre il s'est donné ;
Plus qu'un ciel il chérit une âme ;
C'est d'elle qu'il est couronné.

Bien que son firmament raconte
Sa gloire sans soirs ni reveils,
L'humain hommage vers lui monte
Plus sûrement que ses soleils.

Le vent peut, avec insistance,
Manipuler l'éclat du jour
Pour lui rappeler sa puissance :
Dieu ne songe qu'à son amour !

Plus qu'à l'univers, plus qu'à l'ange,
Il pense au bijou de son cœur
Qu'une parole en son Fils change,
Et que fournit un laboureur ;

Et, plus qu'au vent dans les nuages,
Artiste jamais accablé,
Plus qu'aux produits de tous ouvrages,
Il accorde la palme au blé !

Octobre 1920

AU COURS D'UN RHUMATISME

Quand le corps est malade et qu'il s'immobilise
Dans une inaction pénible qui l'enlise ;
Quand ne circule en lui qu'un lancinant tourment,
On dirait que l'esprit voudrait, plus âprement,
Compencer de son vol cette torpeur dans l'homme.
Il bat de l'aile, il court, il n'est pas économe
Pour les forces du tout qu'il dépense a lui seul,
Prouvant que, même avant la chute du linceul
Qui sépare le corps de l'âme, en l'heure amère,
La soudure de l'âme au corps n'est qu'éphémère,
Puisque le moindre mal les sépare a demi
Ainsi que l'infortune éloigne d'un ami.
Intimes tous les deux, hormis les heurts contraires,
Ils sont bons commensaux mais ils ne sont pas frères.

Juin 1921

NOTRE LANGUE

Lorsque de vaillants cœurs imbus de gloire antique,
En ont, jadis, sacré l'air que nous respirons
Dans un salut à Dieu, dans l'élan d'un cantique,
Nous la vénèrerons !

Puisqu'aussi, de leur sang, ils l'ont mise en la terre
D'où surgit le passé, quand nous la labourons,
Avec un grand parfum de fierté salutaire,
Oh ! nous la chérirons !

Ils ont laissé pour nous des testaments superbes
Plus nombreux que leurs blés tassés sous nos chevrons ;
Une part de leur âme est dressée en nos gerbes :
Nous en communierons !

Nos cœurs en qui vivront ces saines nourritures,
Dans des mots forts et clairs comme dans des clairons
Sonneront notre langue aux époques futures
Et nous la chanterons !

La chanter, la bénir, l'aimer d'un amour tendre,
C'est bien ; mais la parler partout, sans airs poltrons,
Simplement, fermement, c'est mieux : c'est la défendre
Et nous la défendrons !

Oui, nous la parlerons, et surtout à l'école
Où, pour persécuter, ses ennemis sont prompts,
Fiers de nos droits écrits, précieux protocole,
Et nous la garderons !

Ecrit lors du congrès de la Langue Française. Pièce inédite.

LES MOINEAUX

Ils n'ont pas fui, ceux-là ; nous les avons. Décembre,
Blanchissant son palais d'un luxe intempérant,
Les retient entre tous pour ses valets de chambre.
Le maître est difficile et le domaine est grand.

Qu'auront ils pour plaisirs, qu'auront-ils pour salaire,
Quand tant d'autres oiseaux, évadés en riant,
Vagabondent au loin dans la splendeur solaire,
Et greffent à leur robe un reflet d'Orient ?

Certe, ils aiment la neige, et la neige a des ailes ;
Jamais le chaud soleil n'a formé de ces fleurs ;
La neige a la beauté des étoiles nouvelles,
Mais ces étoiles sont faites de bien de pleurs.

Ils prendront donc leur joie en leurs futures peines.
Créés pour le plaisir de l'hiver, ce dur roi,
La nature leur mit un brasier dans les veines.
Tout de même, ils devront souffrir un peu, ma foi !

Malgré qu'en ses flots blancs ils plongent avec grâce
La neige est faite, enfin, du deuil du firmament.
Cristal immaculé des larmes de l'espace,
Le moineau puise en toi sa gloire et son tourment !

Il a pour orgueil d'être, ornement de la rue,
Le seul être volant dans le deuil hivernal.
Sa beauté, de ce fait, est grandement accrue ;
Son sacrifice est simple et surtout, pas vénal.

Ils montrent, ces moineaux, à nos yeux qui les aiment
L'emblême des étés au sein des longs jours noirs,
Ce sont de gais semeurs, très attardés, qui sèment,
Dans les cœurs endeuillés l'éclat des blonds espoirs.

Ils ressemblent aussi, dans un autre domaine,
Aux grands esprits, meurtris d'un labeur décevant,
Qui plongent, chauds de cœur, dans la froidure humaine,
Font le bonheur de tous et leur salut souvent !

Décembre 1922

LES ROIS

Quand, venus des lointains continents ou des îles,
Ils eurent mis aux pieds de Jésus souriant
L'hommage de leurs cœurs dociles
Et leurs trésors de l'Orient,

Il les remercia par sa divine Mère ;
Mais, bien qu'il n'eût que peu de matins révolus,
Ce fut pour lui douleur amère
De ne pas pouvoir faire plus.

Qu'aurait-il pu donner ce mignon charitable,
A ces cœurs si croyants et venus de si loin ?
Il n'avait dans la pauvre étable
Qu'un peu de paille dans un coin !

Le bon Jésus s'attriste et son œil pur se voile . . .
Mais le Père, voyant superbement atteints
Les trois buts de la belle étoile
Qui guidait ces savants lointains,

" Elle sera pour eux ", pensa-t-il, magnanime.
Il dit, et l'attirant dans ses hauts firmaments,
Le long de ce trajet sublime
Il la divise en trois fragments.

Puis il les arrondit en étoiles égales
Et, souriant, les lance en son ciel velouté
Triples clarté théologales
De Foi, d'Espoir, de Charité.

Vertus ! Premier Credo de l'ancien patriache,
Comme, vous résidiez au cœur de ces trois rois,
Vous prîtes leur ordre de marche
En vous escortant toutes trois

C'est depuis ce soir-là qu'on contemple, sans doute,
Cheminant, chaque nuit, comme les trois voyants,
Ayant pour sûrs bâtons de route
De longs rayons d'or attrayants,

Des trois belles vertus consolantes images,
A mi-chemin de Sud et de Septentrion,
Trois astres dits : Les Trois Rois-mages,
En astrologie : Orion !

6 Janvier 1923

VINGTIÈME SIÈCLE

L'homme est tellement fin et de génie ardent
Qu'il va tout recouvrer ce que le viel Adam
Perdit par son orgueil infâme.
Son œil est télescope et son nom est progrès ;
Mais il n'a pas acquis, pour regarder de près,
Plus de lunettes pour son âme !

Il vole dans les airs, brisant toutes prisons ;
Il a surpassé l'aigle et vaincu les poissons
Au sein de la mer redoutable.
Que vient-on nous parler des Colomb, des Gama,
De ces pauvres récits que notre enfance aima
A relire au coin de la table ?

Ces faits avaient du bon ; ils ne sont pas niés.
Mais c'était sur la terre où nous traînons nos pieds !
Belle victoire et gloire rare
Que de trouver un lac, par hasard, en marchant,
Et voir surgir, ainsi qu'une butte en son champ,
Un pole en marbre de Carrare !

Par nous, beaucoup plus loin le filet est jeté.
Nous pêchons dans l'absurde et dans l'illimité.
Un jour, faisant cercle au poêle,
Nos petits-fils liront le fait peu surprenant
Qu'un aïeul a touché, non plus un continent,
Mais quelque très lointaine étoile !

Et quant à nous, dans un avenir rapproché,
Lassés de tel concert urbain trop rabâché,
Nous pourrons dans la paix nocturne,
L'oreille simplement collée au "radio",
Entendre —le penser n'est pas, certe, idiot,—
Les ténors de Mars ou Saturne !

Mais, pendant tout ce temps de rêve inachevé,
On oublie et dédaigne un monde tout trouvé,
Foyer des sciences profondes ;
Et quand le saint progrès agrandit l'œil charnel,
L'âme, de moins en moins, perçoit l'astre éternel,
Le Dieu père de tous ces mondes !

Juillet 1922

MONTCALM

I

Ce ciel tiède d'automne est presqu'un ciel d'été.
Le vent dans ses réseaux traîne de la clarté ;
Les bois sont roux, la feuille tombe,
C'est ce jour, à la fois riant et triste aussi,
Que notre aïeul Montcalm entre tous a choisi
Pour sortir enfin de sa tombe.

Quand l'ange des combats, un ange austère et beau,
Est allé l'éveiller dans son humble tombeau
Où la mousse des ans se pose ,
Montcalm n'a pas voulu nous paraître trop grand,
Et n'a pas consenti qu'un soleil fugurant,
Dorât trop son apothéose.

Il a choisi l'automne avec ses champs rouillés,
Ses cieux vides d'oiseaux, ces arbres dépouilles,
Sis vieux nids qui font mal à l'âme,
Ses brises agitant la fourrure des monts,
Et ses âcres parfums laissant dans nos poumons,
Plus de vigueur et moins de flamme.

Il n'a rien demandé de plus au firmament,
Lui qui n'avait connu que l'enveloppement
Du drapeau saignant de la France,
Pour ne pas nous cacher, à nous, ses fils pieux,
Derrière trop de pompe et de gerbes de feux
La vision de sa souffrance.

Ce qu'il veut, ce n'est pas que le peuple attroupé,
Devant son monument si noblement campé
Dise : " Ce fut un grand génie ! "
Non, il veut avant avant tout qu'on dise en le voyant :
" Il a su bien mourir et ce fut un croyant.
Son œuvre est humble mais bénie ! "

Quand l'ange en poussant doucement lui souffla :
" Lève-toi bon héros ! Une statue est là ;
Tout un peuple ému l'environne ;
Elle est en bronze, viens l'habiter sans surseoir ;
Une gloire sur elle élevant son bras noir
Veut la couvrir d'une couronne.

Il a d'abord hoché la tête en refusant ;
Puis il a dit ; " Je veux être en l'airain puissant
Que la vieille cité contemple,
Je veux être, entouré du frisson des drapeaux,
Devant le flot houleux des mains et des chapeaux,
Non un héros, mais un exemple ! "

Et puis il est venu, l'air grave, mais serein.
Le poète l'a vu pénétrer dans l'airain
Avec son casque et son épée.
Mais il n'a fait celà qu'à la condition,
De n'être qu'un martyr pour notre nation
Et non un héros d'épopée,

Eh bien ! Nous canadiens, nous qui chantons en chœur
L'histoire de nos preux que nous savons par cœur,
Nous ne laisserons pas son ombre,
Acceptant la vaillance abdiquer la grandeur.
Et nous lui prouverons celà par notre ardeur,
A crier des bravos sans nombre.

II

Tous les trésors du cœur, tu les eus, c'est bien sûr.
Tu fus le grand croyant qui regardait l'azur
Même au plus fort de la mêlée.
Par là tu méritais déjà ce monument,
Ayant droit au soleil dorant le firmament,
La nuit, à la voute étoilée.

Pourtant, homme d'airain, debout dans la clarté,
Tu n'a pas que ce titre à nos yeux : la bonté.
Ton front récèle une autre flamme ;
Dans l'auguste métal d'où tu ne peux sortir
Le guerrier de génie égale le martyr,
L'esprit vaste lutte avec l'âme.

Ta conduite a fini d'être sous le pressoir,
Si ta vie en fuyant, a vu le même soir,
La déroute de la victoire,
Le sang plein de soleil fumant sur le sillon,
Ainsi que la vapeur flottant sur Carillon
Etait un encens vers ta gloire !

Non, les bons héros morts en même temps que toi,
N'ont pas dû t'en vouloir, toi leur père, leur roi,
Pour ce désastre militaire.
Aujourd'hui que l'airain consacre ton renom,
Il doit se préparer un triomphe sans nom,
Par ces vétérans, sous la terre !

Ils doivent s'en venir, apportés par les vents,
Afin de t'acclamer se mêler aux vivants.
Eblouis d'un intime charme,
Ayant dans les trous noirs qui leur servent de yeux,
Quelques rayons peut-ête, à force d'être heureux,
Et peut-être aussi quelque larme.

Va, sur le bon Québec, sur la vieille cité,
Dans toute la grandeur de l'immobilité,
Tu peux lever un front sans voiles !
Le peuple, près de toi, passera chaque jour,
Puis, chaque nuit, privé de son regard d'amour,
Il te restera les étoiles !

Unis-toi pour jamais comme un triomphateur,
Au barde Crémazie, Au Champlain fondateur,
Au Laval à la mitre fière,
Donnant pour compléter ce quatuor nouveau,
Une épée au poème, à la glèbe un drapeau,
Un cri guerrier à la prière !

Ensemble vous serez à nos yeux familiers,
Et nos quatre flambeaux et nos quatre piliers ;
Et quand, dans leur marche sonore,
Les siècles sur ce sol auront fait plusieurs pas,
Votre vaillance en nous ne s'effacera pas
Et nous s'aurons prier encore !

Trois-Rivières, Octobre 1911

POUR le IIIe CENTENAIRE de QUÉBEC

I

Trois cents ans sont passés, depuis qu'un nouveau-monde,
Champlain, ce pionnier à l'âme si féconde,
Ce fondateur béni,
Aigle par le courage, aujourd'hui par la gloire,
A choisi ce rocher pour y mettre une histoire
Et percher un grand nid.

Ce fut notre genèse. Alors, rempli d'aurore,
Québec, ce vieux Québec, qu'on aime et qu'on adore,
Ouvrit, et pour jamais,
Sous le double drapeau du Christ et de la France,
Son âme à la clarté, son cœur à l'espérance,
Et son aile aux sommets.

L'avenir l'embrasa de sa flamme solaire ;
La forêt s'inclina ; sa plainte séculaire
Devint un bruit joyeux ;
Et les oiseaux, bercés dans l'ombre et le bien-être,
Regardaient, étonnés de voir un peuple naître
Et gazouiller comme eux.

Que cette époque est belle à l'oeil de nos pensées !
Le profond Saint-Laurent aux vagues nuancées,
Fit chanter ses flots lourds
En sentant ce Québec se mirer dans sa moire,
Comme un fait glorieux tombe en une mémoire
Pour y rester toujours.

Le soir, quand le grand fleuve à l'onde cristalline,
Reflétait le ciel pur, l'astre d'or qui s'incline,
Les bois, les nids d'oiseaux,
Il aimait à bercer au gré de ses flots roses
Cet objet si nouveau parmi ces vieilles choses :
L'ombrage d'un berceau.

Que Québec était beau, perché sur sa falaise !
Le aigles, il est vrai, n'étaient pas bien à l'aise
Dans ce nid impromptu ;
Mais ils eurent bientôt rapporté dans leurs serres
Ces deux matériaux aux grands nids nécessaires :
La gloire et la vertu.

Puis la ville grandit au milieu de l'épreuve,
Tendant ses pieds meurtris aux baisers du grand fleuve,
Et son front au soleil ;
Ensuite, elle peupla les terres canadiennes
Ainsi qu'un cœur vaillant qui féconde ses veines,
Avec un sang vermeil.

Oui, cette race forte et souffrant sans murmure,
Qui fit, au lieu des bois, surgir la moisson mûre
Pour le Christ et le roi,
Qui sema des clochers et des cités hautaines
Ayant, pour prospérer, deux boussoles certaines :
L'énergie et la Foi,

Ce peuple qui conquit tous ces hauts faits de gloire,
Qu'aujourd'hui nous pouvons savourer dans l'histoire,
Ainsi que des fruits mûrs,
Ce peuple, O vieux Québec, qui fit une épopée,
Avec son sang, ses pleurs, sa croix et son épée,
Il sortit de tes murs !

Mais aujourd'hui, Québec, vieux cœur de la patrie,
Ce labeur fécondant qui fut ta rèverie,
Le peuple s'en souvient ;
Aujourd'hui, surgissant de chaque coin de terre,
La circulation remonte dans l'artère
Et ton sang te revient !

Il revient bouillonner à tes portes antiques ;
Il vient de retremper aux sources poétiques,
Coulant de ton flanc pur ;
Il revient en ce jour rafraîchir sa mémoire,
Dans tes vieux souvenirs et dans ta grande histoire,
Qui frémit sur ton mur.

Afin qu'en retournant dans sa course rapide,
Son flot soit plus français, plus croyant, plus limpide,
Et jamais épuisé ;
Afin qu'en son parcours il donne au sol immense,
En souvenir de fête ainsl que pour semense,
Les reflets du passé !

Québec, tu peux laisser en cette fête intime,
Passer sur ton vieux front un orgueil légitime,
Et faire avec amour,
Chanter tous tes concerts, tes fanfares de joie,
Et faire frisonner tes étendards de soie,
Dans la clarté du jour !

La nation s'en vient ; ouvre grandes tes portes !
Le culte de l'histoire enflamme ses cohortes :
Ouvre tes vieux tombeaux,
Et, d'un souffle puissant remuant leur poussière,
Fais comme un tourbillon voler vers la lumière
Les mânes des héros !

II

De l'arbre Franc, géants arbustes,
O morts, aux poitrines robustes,
Aux bras nerveux, aux âmes justes,
Levez-vous sur votre séant !
Sortez de vos tombes bénies ;
Pressez vos troupes réunies,
Pâles et par le temps brunies,
Près de Champlain, notre géant !

Ce réveil, Québec vous l'impose !
Debout ! La foule grandiose,
S'en vient vers votre apothéose
En faisant un bruit d'océan !

Vous d'abord qui, l'âme contente,
Avez dans la forêt chantante,
Planté votre hache éclatante
Qui reflétait un avenir ;
Et vous qui, dès l'aube apparue,
Déchiriez de votre charrue
La plaine chaque jour accrue,
Où les moissons devront jaunir,
Avec vos sueurs et vos peines,
Vos gloires obscures, mais pleines,
D'un parfum de pins et de chênes,
Soyez les premiers à venir !

Notre gloire par vous commence ;
Si notre histoire fut immense,
Elle eut vos labeurs pour semence
Et vos vertus pour parchemin.
Oh ! Dans vos glorieux repaires,
En souffrant pour nous, O nos pères,
Vous nous faisiez des jours prospères,
Et nous frayiez un grand chemin !
Mais l'heure du triomphe sonne !
Aujourd'hui, le passé moissonne ;
Venez chercher votre couronne,
Que vos fils tiennent à la main !

Et vous guerriers aux fronts austères
Qui, dans vos ardeurs militaires,
Vidiez vos cœurs et vos artères
Pour le pays, pour le drapeau,
Qui, sans pain, sans souliers, sans armes,
Combattiez et mourriez sans larmes,
Sachant que la gloire a des charmes
Qui font un palais d'un tombeau,
Levez-vous, l'âme reposée,
Une auréole au front posée,
Car votre sang fut la rosée,
Qui fit le pays noble et beau !

Enfin, grands noms que nul n'ignore,
Noms qu'un peuple à genoux adore
Levez vers la vie et l'aurore,
Un front poudreux, de gloire plein !
Que vous soyiez Dollard, Marquette,
Montcalm, grandi par sa défaite,
Lévis, soyez tous à la fête ;
Sans vous le peuple est orphelin.
Venez, O notre vieille gloire,
Vers ce pilier de notre histoire,
Cette statue énorme et noire
Ou sommeille notre Champlain !

III

Accourez maintenant, Canadiens, forte race ;
Les aïeux, le drapeaux vous appellent là bas ;
Et Chanplain, fièrement campé sur la Terrasse,
Vous attend, chapeau bas !

La ville s'est levée, une auréole en tête ;
La fanfare bruyante aux voix vient de s'unir ;
Venez offrir vos fronts aux rayons de la fête,
Vos cœurs au souvenir !

La grande voix du sang dans Québec vous convie ;
Elle appelle et voudrait mêler, sous l'œil des cieux,
L'avenir au passé, le trépas à la vie,
Et les fils aux aïeux !

De cet hymen naîtra la nation entière,
Et tandis que les morts, de leurs yeux abbattus,
Prendront en vous voyant un regain de lumière,
Nous prendront leurs vertus !

C'est nous qui gâgnerons dans le mystique échange ;
Les rayons du grand ciel que leurs yeux trouvent beaux
Ne valent pas pour nous le crépuscule étrange
Qui sort de leurs tombeaux !

Cette fête, dictame à leur âme ravie,
Et nos concerts, émus où se mèlent les leurs,
Ne valent pas pour nous le parfum de leur vie,
Le chant de leurs douleurs !

Comme un rayon que fait ressortir un nuage
Et qu'on ne verrait pas si le ciel était beau,
Notre bel avenir brillera d'avantage
Au contact du tombeau.

Oui, que le peuple entier dans Québec évolue !
Enfants des vieux héros parcourez le vieux nid ;
Mais visitez d'abord Champlain qui vous salue,
Laval qui vous bénit !

Il faut qu'on vienne là ; c'est l'endroit, c'est le phare ;
C'est pour nous et les morts le point de ralliement.
Allons donc entourer de chants et de fanfare,
Ce double monument !

Ce sont les deux piliers ; notre histoire est la voûte ;
L'espace est restreint, mais un monde y peut songer ;
Et si la nation ne peut y venir toute,
Son cœur peut s'y loger !

Laval fut acclamé, mais lorsque la Patrie,
Fête chaque héros qui fit son peuple fort,
Nous ne pouvons passer près de l'homme qui prie,
Sans l'acclamer encor !

Que le patriotisme en nous jette ses flammes ;
Au pied du double airain, unissons à la fois,
Dans l'hymen filial qui chante dans nos âmes
La Patrie et la Croix !

Et vous tous, O héros, têtes de gloire ceintes,
Dont le nom jette au temps de solennels défis,
Pour raffermir leur cœur, mettez vos ombres saintes,
Sur le front de vos fils !

Des grandeurs du passé comblez notre mémoire ;
Puissiez-vous toujours voir dans l'avenir riant
Un peuple dont le cœur sait s'ouvrir à la gloire,
Comme au jour l'orient !

Puissiez-vous, grand encor, après bien des années,
Une heure sonnera qui vous fera surgir,
Ne jamais ressentir sur vos faces fanées
La douleur de rougir !

Que l'espace, les monts, les bois, les plaines blondes,
Entendent ce serment qui doit bientôt unir,
Sous le regard témoin des peuples et des mondes
L'histoire et l'avenir !

Et que les nations à l'histoire sereine,
De leur vieille amitié renouant le lien,
Nous disent en pressant notre main canadienne :
" Jeune peuple, c'est bien ! "

Juillet 1908

LA BASILIQUE DE QUÉBEC

Debout sur le rocher sublime où nous puisâmes
Avec notre berceau l'âme de fiers aïeux,
La vieille église était un phare pour nos âmes,
Un bijou pour nos yeux.

Pour nos cœurs elle était une sainte relique.
Que de fois nous avons senti, le cœur heureux,
Tomber de ses vitraux au regard symbolique
Le sang de nos martyrs, la gloire de nos preux !

Que de fois, nous avons, nostalgique assurance,
Perçu dans la clameur de son airain bénit
L'humble et vaillante voix des vieux canons de France
Défendant notre nid !

Que de fois, un veilleur rêvant, dans la nef vide,
A cru que, doucement, vers l'ombre d'un pilier,
Voilant son pas léger à son oreille avide,
Quelqu'un de très ancien revenait y prier !

Par moments, ce rêveur croyait entendre encore,
A quelque bruit plus net s'élevant des parvis,
Le bâton de pasteur d'un Laval, ou, sonore,
Le sabre d'un Lévis !

Et, maintenant, adieu, temple de la mémoire,
Où tant de grands anciens, pliant leurs forts genoux,
Aux vernis des vieux bancs substituant leur gloire,
Traçaient, en les usant, des exemples pour nous !

Mais, va, tu renaîtras, cher flambeau de nos âmes !
Les fléaux, de l'amour ne seront pas vainqueurs ;
Et tes vieux souvenirs envoiés dans les flammes
Descendront dans nos cœurs.

Et tu seras contente, âme du cher vieux temple,
Car, tandis que bientôt un édifice altier
Reprendra sous nos yeux tes traits et ton exemple,
Tes vieux trésors en nous revivront en entier !

Montréal, Décembre 1922

MARCHONS

Nous sommes fils de la vaillance ;
Nous voyons dans le temps lointain,
Une histoire sans défaillance,
Et son laborieux matin.
Nos aïeux n'étaient pas des lâches !
Ils n'ont pas craint les saintes tâches,
Et les nobles ambitions ;
Ils ont gardé leur foi première
En dressant leur vaste chaumière
Au village des nations !

Lorsque, pour un voyage austère,
Il quitta son vieux Saint Malo,
Cartier vit un sombre mystère,
Planer sur son âme et sur l'eau.
Il va souffrir, mourir peut-être ;
Sa flotte est faible et le flot traître,
Va-t-il aller à reculons ?
Non ! Avec un éclat d'étoile,
L'avenir était dans sa voile,
Il n'eut pas peur et dit : "Allons !"

Le défrîcheur, héros sans tache,
Bûcheron d'arbre et d'ennemis,
Voyait sur l'acier de sa hache,
Briller un grand destin promis.
Puis il disait : " Dans ma prairie
Chaque sillon fait la patrie :
Malgré nos peines, labourons !"
Et nos martyrs que le ciel mène
Disaient : " Semons la foi romaine :
Notre sang germera : Mourrons !"

Quand l'agonisante Patrie
Frappait aux vieux foyers, disant :
" Le pied de l'Anglais m'a meurtrie "
Chacun disait : Voici mon sang !
Quand, plus tard, après la conquête,
L'anglais qui relevait la tête
Disait : " Vaincus, voici ma loi ! "
Le Canadien que rien ne brise,
Montrant du doigt sa vieille église,
Disait : " Vainqueurs, voici ma foi ! "

Et nous, imitons leur vaillance.
Debout ! Eveillons les dormeurs ;
Dans l'avenir, sans défaillance,
Soyons des croyants, des semeurs !
Marchons droit dans la droite route ;
Les aïeux pleurent quand on doute ;
Ils tremblent quand nous trébuchons.
L'avenir frappe à notre porte ;
Ayons le cœur grand, l'âme forte ;
Nos pères ont marché, marchons !

Québec, avril 1906

EPILOGUE

Cet auteur qui brûla tant de vers, de main leste,
Fut, dira-t-on, mauvais jardinier pour le reste.
    Sécateur imparfait,
Sa nonchalance a bien opéré quelques tailles,
Déblayé son terrain des plus grosses broussailles,
    Il n'a pas assez fait

Comme il arrive à tout auteur jugeant son livre,
Tel poème détruit, peut-être aurait dû vivre,
    Et tel autre, épargné,
Aurait peut-être dû plutôt prendre sa place
Et monter comme lui se chercher dans l'espace
    Un repos bien gagné.

Que faire, s'il en est ainsi, sinon attendre
Un verdict du public, pas trop dur, pas trop tendre,
    Et savoir de partout
Si l'on tolère encore une métrique fruste,
Et si le vieux penchant de l'auteur était juste
    De détruire le tout ?

Craindre un verdict trop doux ? —Qu'il demeure en liesse !
Sur cent lecteurs, chacun aura plus d'une pièce
    Qu'il voudrait dans le jeu.
Trop dur ? Ces cent esprits, que la critique aiguise,
Peut-être en aimeront chacun une, à leur guise,
    Et ce n'est pas si peu !

S'il arrivait pourtant O torturant problème !
Que le choix d'un chacun concentrât sur la même
Son admiration,
Le poète entendrait, d'une oreille qui tinte,
Lui souffler le remords la voix trop mal éteinte
De sa tentation.

Comme il souhaiterait que ce livre si dense,
Avec sa juvénile et stérile abondance
Fut enfin au tombeau !
Il n'aurait pas voué cette littérature
Au bagne de l'oubli, cette autre sépulture.
Pourtant, chanter fut beau !

Oui, pourtant, suivre un rève altier, quoiqu'il arrive,
Quand bien même on n'en voit que la lointaine rive,
Fut noble, à mon avis.
On pardonne au poète en faveur de sa flamme.
Dès que, sincèrement, on les porte en son âme
Les sommets sont gravis !

Mais ils ne sont gravis que pour la conscience.
Dans cette illusion voyant mieux l'impuissance,
Autrui voit un cercueil.
Pourquoi donc avoir pris tant de jeunes années,
Tiré d'un doux sommeil ces fleurs déjà fanées
Pour celui d'un recueil ?

Au moindre assaut heurtant le format qui les serre,
On verra se briser et tomber en poussière
Leur calice en la nuit.
Ah ! le bien meilleur sort de tant de sœurs ainées
Dans des bouquets de feu dans le ciel retournées :
Le rève les y suit !

Mais, que peut importer, après tout ? La victoire,
Bien moins que l'acharné combat, est méritoire
Aux yeux des sains esprits ;
Pour eux, quoiqu'elle soit ou chétive ou superbe,
Le long sillon creusé surpasse encor la gerbe ;
Le travail bat son prix.

Si tu crois maintenant, public parfois hostile,
Qu'un chef-d'œuvre se fait en une heure inutile,
Eh, bien, détrompe-toi !
Dans nos condition de travail, âmes fières,
Vous verrez de longtemps passer peu de Molières
Dans vos chemins du roi.

Dans un bon coin de terre, exempt de fleurs fanées,
Ou dans un champ de l'âme, il faudrait, des années,
Malgré les maux soufferts,
Faire suer nos cœurs sur la glèbe adorée,
Et voir flamber enfin la javelle dorée
Des forts et nobles vers !

Pour qu'une œuvre voit grande et voit du ciel voisine
Il faut le lent travail rampant de la racine
Qui plonge sans finir
Pour pouvoir supporter, O temps, quand tu l'accueilles,
Sur le poids grandissant de son dôme de feuilles
Le vent de l'avenir !

Vers des chants immortels préparant nos haleines,
Il faudrait que la grâce et la santé des plaines
S'engouffrât dans nos voix,
Pour que ce qui jaillisse a longs flots de notre âme
Unisse la chaleur de nos étés de flamme
A la fraîcheur des bois.

Il faudrait remuer, en hersant bien la terre,
De nos géants aïeux, phalange militaire,
La cendre chaude encor
Et, penchés sur l'humus dout les vapeurs sont douces,
Respirer leurs vertus dans le frisson des mousses
Et l'éclat des lis dor !

Ah ! Les yeux imprégnés de la saine nature,
Que nous ayions ou non notre littérature,
Travaillons-y toujours.
Avant le grand génie il faut bien des trouvères ;
Avant l'ascension il faut bien des calvaires,
Des deuils et des amours.

Poursuivons, poursuivons, notre travail anguste
Sous le joug paternel d'une critique juste
Qui sache à tous moments
Muscler toute voix exaltée ou chagrine
Et s'en tienne entre trop d'encens sous la narine
Et trop d'écrasements !

Faisons des vers français. Nous y sommes à l'aise ;
Nous n'avons d'autre langue à nous que la française
Et nous la parlons bien.
Que le poète, aussi, s'il désire qu'on l'aime,
Et que l'on soit guidé par sa voix, soit lui-même
Patriote et chrétien !

Quant a ce vers qui met la prosodie en fuite
Et le bon sens, l'auteur est d'avis qu'on le quitte ;
Que briser n'est pas beau,
Qu'il faut, dans l'arbre, un peu descendre à la racine,
Qu'on comprenne, une fois pour toutes, que Racine
Vaut bien Arthur Rimbaud !

Poètes, haut les cœurs et haut la conscience,
Et haut aussi l'amour de l'art et de la science,
De la Foi, ce lien,
Qui, bien loin de gêner la voix qui civilise,
Donne à nos cœurs l'accent de hauts clochers d'église
Qui chantent fort et bien !

Nous pourrons, pour jamais, vers des sphères nouvelles,
Dans notre grand pays bien élargir nos ailes,
Et nous tailler parfois
Au ciel, aux champs, aux bois, dans l'âme ou dans l'histoire,
Un beau domaine à nous, le gagner dans la gloire,
Puis y trôner en rois !

Montréal, Février 1923



Table des Matières

  

IMPRIMERIE DU PEUPLE, ENRG., MONTREAL.